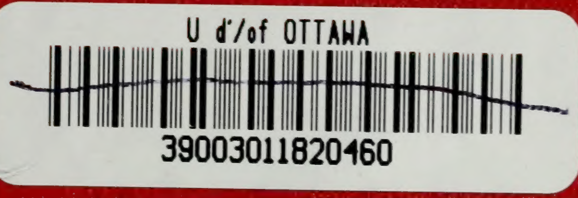
C. de la Paquerie

Les Déracinés du Tanganika



D'ÉDUCATION
ET DE RÉCRÉATION







LES

DÉRACINÉS DU TANGANIKA

GRAND IN-8° CARRÉ



Germaine Fleury



Il se retourna contre le noir, (page 114).

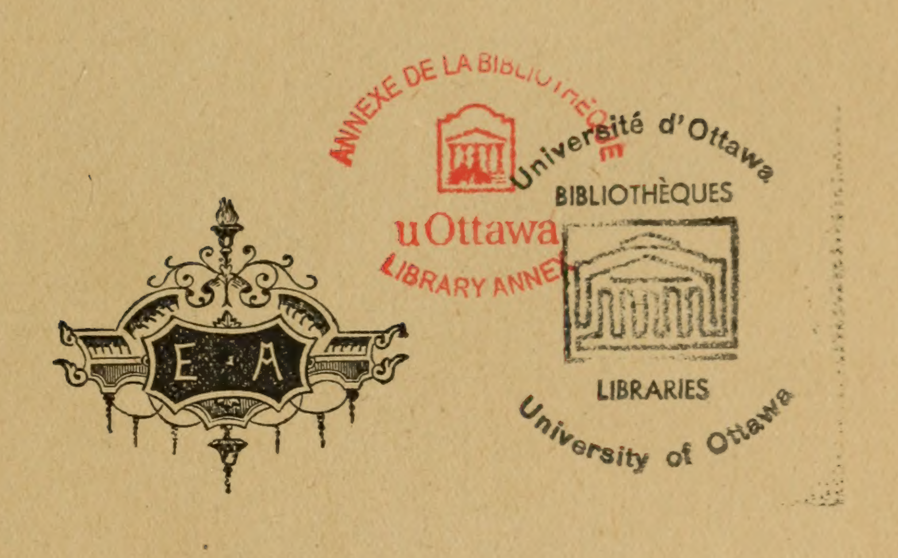
LES

DÉRACINÉS DU TANGANIKA

PAR

Ch. de la PAQUERIE

VINGT-TROIS GRAVURES



LIBRAIRIE NATIONALE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION





Capitaine Morély, vous ne vous doutez point, (page 14).

LES

DÉRACINÉS DU TANGANIKA

I. — Shark et Morély

Le soleil se couchait sur l'horizon empourpré, au-delà du Mississipi. Dans le grand fleuve, alignés le long des quais de la Nouvelle-Orléans, les immenses steamers, les steam-boats géants, se reposaient de leurs longues fatigues ; leurs hautes cheminées ne vomissaient plus la fumée à torrent. Les grues restaient silencieuses après le dernier grincement des poulies et des chaînes.

Les dalles de la *Levée*, encore toutes échauffées des ardeurs du soleil, s'étaient recouvertes d'une couche épaisse de

poussière, qui, au moindre souffle de la brise, s'envolait en nuages gris, résidu des balles de coton entassées en formidables pyramides à côté des piles de boucauts de sucre et des montagnes de madriers de cèdre débarqués par les vapeurs descendus du haut fleuve.

Des processions de charrettes défilaient lentement, à vide, au tintinabulement des sonailles suspendues aux harnais des attelages de mules. Des groupes de noirs, harassés de fatigue, remontaient vers les faubourgs, mêlés aux portefaix mexicains et canadiens. Le labeur colossal, fourni chaque jour par la capitale de la Louisiane, venait de prendre fin pour recommencer plus ardent, plus enfiévré, à l'aube du lendemain.

Pendant que les ombres du soir s'étendaient sur la *Cité en croissant* (Crescent-City), que les becs de gaz s'allumaient, ponctuant de leurs petites lueurs jaunes le bleu profond du ciel, un homme descendu d'un canot escalada l'un des escaliers raides qui conduisaient des quais au rez du fleuve, et se mêla à la foule qui se pressait dans les rues, ivre d'air frais et s'abandonnant avec délices au repos du soir, après le travail de la journée.

C'était certainement un nouveau venu et un étranger dans cette ville. Il allait d'un pas presque nonchalant, coudoyé par les promeneurs américains, qui, même au sein du repos et du plaisir, ont toujours l'air pressé. Il regardait curieusement les *offices*, d'où sortaient des employés par centaines, les *barrs,* les *saloons,* les tavernes qui s'illuminaient et s'emplissaient de consommateurs.

C'était un personnage de 35 à 40 ans environ, de taille moyenne, mais souple et robuste à la fois. Il avait, dans sa démarche un peu roulante, toutes les apparences d'un homme de mer. D'un blond roux, les yeux clairs trouant le visage cuivré par le hâle marin, il n'avait rien de bien anormal dans les traits, si ce n'est un nez long et recourbé qui retombait sur des lèvres minces et serrées. Quelque chose

d'astucieux, de rusé, de félin, était la note dominante de cette physionomie.

Un moment il s'arrêta, tira une grosse montre d'argent de sa poche, et hâta ensuite le pas, regardant le nom des rues. Après avoir passé un certain temps à trouver celle où il avait affaire, il l'arpenta dans toute sa longueur avec lenteur, examinant avec attention toutes les enseignes.

C'était une rue assez étroite du vieux quartier français, d'aspect pauvre, bordée de petites boutiques et de quelques cabarets. Enfin, il aperçut au-dessus de la porte de l'un de ces réduits une enseigne, œuvre de quelque rapin, représentant un général vêtu de l'habit à revers, avec des bottes à retroussis, la tête coiffée du catogan poudré, et au-dessous ces mots en lettres dédorées :

« Au brave général La Fayette »

L'inconnu poussa un soupir de satisfaction et entra.

Il y avait là une salle vaste et basse de plafond, divisée en petites stalles à hauteur d'appui, avec une table en bois dans chaque case. Au fond, un large comptoir d'étain, brillant comme de l'argent, surmonté d'une grande glace. De chaque côté du comptoir, un échafaudage d'acajou sculpté contenait un assortiment de bouteilles et de flacons pleins de ces liquides incendiaires, si chers aux Anglo-Saxons. Une jeune femme, élégamment vêtue et coiffée avec art, assise sur une haute chaise cannée au-dessous de la glace, s'occupait d'un ouvrage de broderie, et surveillait en même temps les allées et venues des consommateurs. Deux nègres, en habit et en cravate blanche, enlevaient les verres vides et les soucoupes sur les tables que venaient de quitter les clients.

A ce moment, il y avait peu de consommateurs attablés. Quelques habitués seulement fumaient silencieusement leur cigare, les pieds posés sur le haut des cloisons basses, avec le sans-façon habituel aux Yankees.

L'inconnu se dirigea droit au comptoir, et, en mauvais anglais, demanda si le sieur Jim Shark était arrivé.

— Vous êtes M. Morély, de France? demanda la jeune femme.

— Oui, Madame.

— Veuillez attendre un peu ; Jim Shark n'est pas encore arrivé. Il ne tardera pas, sans doute.

Morély s'assit près d'une table, alluma un cigare, et, pour passer le temps, se fit servir un verre de menthe à l'eau glacée.

Pierre Morély était un enfant de Paris. Mais tout jeune, à la suite du décès de ses parents, il avait été envoyé à Dieppe, chez un oncle armateur. Le goût de la mer et des aventures se développa vite dans sa tête précoce. Il fut successivement novice, matelot. Remarquablement doué, sous le rapport de l'intelligence et de la volonté, il passa son examen de capitaine au long cours, obtint son brevet et partit aussitôt comme second à bord d'un brick du Havre. Depuis, il n'avait cessé de courir les mers, commandant de grands voiliers qui faisaient les traversées de l'Atlantique, de l'Océan Indien ou des mers du Sud. Il aurait pu être parfaitement heureux — car la chance le favorisa dans tous ses voyages, — si une passion funeste ne l'avait possédé corps et âme. Joueur comme les cartes, il employait ses rares moments de loisir à perdre ses gains, fruits d'un long et pénible travail. Les relâches étaient l'exutoire de ce vice. Piastres, dollars ou louis d'or, sa solde et ses bénéfices, tout s'effondrait dans le creuset du *monte* et du *poker*.

C'était le premier voyage qu'il faisait à la Nouvelle-Orléans sur son brick, *la Belle-Mathilde*, de Nantes, vieux sabot qui devait être vendu la semaine suivante, après licenciement de l'équipage. Or, la veille, dans un bar de la *Levée*, il avait engagé une partie de lansquenet avec le marchand d'esclaves Jim Shark, et avait perdu presque la totalité de la solde, accumulée pendant onze mois de commandement. A cette heure, il venait dans ce cabaret pour se rencontrer avec son heureux partenaire de la veille, qui lui avait parlé d'une merveilleuse affaire à tenter, sans plus d'explications.

Ajoutons, pour compléter le portrait de Pierre Morély, qu'il était entièrement dénué de scrupule, et prêt à tout tenter pour gagner de l'argent.

Après une assez longue attente, Morély vit enfin arriver son compère. Jim Shark était un personnage long et maigre, au teint jaune et bilieux, aux yeux durs, avec une figure en lame de rasoir. Ses traits communs, son aspect sournois rendaient presque sympathique la figure du Français.

Yankee de la tête aux pieds, il était vêtu, on n'ose dire élégamment, mais richement, du moins, d'un habit noir, d'un pantalon quadrillé jaune et vert, d'un gilet de piqué blanc. Sur ses rares cheveux, empoissés de pommade et raides de cosmétique, branlait un chapeau de soie d'une hauteur formidable. Son visage fraîchement rasé, à l'exception du *bouc*, cher aux gens du Nord, paraissait sale, malgré un récent lavage. Disons, pour compléter sa silhouette, que ses larges pieds étaient à la torture dans des escarpins vernis ; qu'il portait une énorme rose jaune à la boutonnière, et que tous ses doigts étaient chargés de bagues de grand prix.

Issu d'une pauvre famille de l'Etat du Maine, comme beaucoup de ses compatriotes, il avait fait de tous les métiers, et en fin de compte, s'étant arrêté à celui de marchand d'esclaves, où, grâce à son impudence, à ses roueries et à son manque absolu de préjugés, il arrondissait chaque jour une jolie fortune.

— *Good bye,* sir, dit-il en tendant négligemment la main au capitaine Morély. Excusez-moi ; je suis un peu en retard. Walter, un *coktail* ?

Le *coktail* apporté, Shark tira un élégant porte-cigares et le tendit à son interlocuteur. Morély prit un *panatella ;* le marchand d'esclaves alluma le sien, but une gorgée, et, commodément accoté sur son siège, commença presque à voix basse :

— Capitaine Morély, vous ne vous doutez point du but de notre rendez-vous ?

— Non, à moins que ce soit pour me proposer une revanche de la partie d'hier soir.

— Vous n'y êtes pas. C'est une superbe *business*, dont je vais vous développer le plan.

Vous savez, continua-t-il, qu'à cette époque les noirs sont très chers et très demandés sur tous les marchés. Le développement des plantations, sur les terres nouvellement défrichées du Texas, de la Floride, de la Géorgie, joint au commerce grandissant des villes maritimes du Sud, exige des bras en grand nombre. Nous aurions bien l'émigration européenne pour y suppléer; mais le climat des cotonnières et des plantations de canne à sucre ne permet pas au blanc d'y travailler utilement. De même, la main d'œuvre blanche dans les ports est trop chère. Donc il nous faut des noirs, et, en ce moment, ils sont hors de prix. Il y aurait donc un coup à tenter.

Morély fit signe qu'il était tout oreilles.

— Sur le sud-ouest de la côte d'Afrique, reprit Shark, au Loanda et au Benguela, se trouvent, paraît-il, des *baracons* archi-combles, et les traitants portugais ne demandent pas mieux que de céder leur bétail noir à bon compte. Les Anglais — que Dieu les damne ! — ont établi en permanence une croisière sur cette côte, et empêchent un brave navire de prendre un chargement de *bois d'ébène*, ce qui explique ce trop plein d'esclaves sur ces marchés. Cependant, avec un bon navire, un équipage de solides lurons, et un capitaine déterminé, n'y aurait-il pas moyen de passer sous le nez des croiseurs anglais ?

— Peut-être, mais c'est difficile. Et c'est la corde que l'on risque, vous le savez.

— Je ne l'ignore point. Mais aussi, voyez-vous le gain? A l'heure actuelle, un *nigger*, solide et robuste, ne vaut pas moins de mille dollars. Au Loanda, on en a des cargaisons entières à vingt dollars la tête, tant il y en a sur le marché. Vous voyez le bénéfice !

— Je ne dis pas. Mais je n'ai nulle envie de me balancer

au bout d'une vergue et de tirer la langue aux goëlands.

— Enfin, supposez que vous accostiez à Saint-Paul-de-Loanda ou aux environs, que vous chargiez cinq ou six cents nègres, que vous arriviez ici avec 30 pour 100 de perte seulement. Je me charge de revendre le reste au moins huit cents dollars pièce. Je vous en donnerai pour vous deux cents par tête. Aurez-vous jamais fait un aussi bon voyage?

Morély avait examiné attentivement la figure rusée de son interlocuteur. Habitué par ses voyages à la fréquentation de toutes sortes de gens, il était devenu assez expert en physionomie, et vit qu'on lui parlait sincèrement. Il se décida à répondre.

— Ma foi, Shark, votre proposition m'irait, mais à une condition...

— Laquelle?

— Avez-vous un navire à la fois assez solide, assez ample et assez rapide pour marcher à toute voilure par temps douteux, pour recevoir le nombre de noirs que vous dites, et aussi — c'est l'essentiel — pour échapper aux navires de guerre anglais?

— Oui. J'ai sous la main un magnifique *clipper*, qui a fait trois fois le voyage du Havre à New-York, et que je viens d'acheter.

— Ah! Et pourrait-on le voir?

— Demain, si vous le voulez.

— C'est bon. Maintenant, passons aux conditions du marché.

— J'ai dit deux cents dollars par tête de noir, homme, femme ou enfant au-dessus de treize ans. Une solde de cent dollars par mois avec la table.

— C'est raisonnable. Je vous rendrai réponse une fois le *clipper* examiné.

Ils discutèrent ensuite la route à suivre pour éviter la rencontre des navires anglais.

— Vous savez que le Congrès vient d'examiner la question de l'esclavage. Il est question de réprimer fortement la traite des noirs, soupira le marchand de chair humaine. Ils

deviennent idiots à Washington ; et ces damnés Nordistes veulent ruiner les planteurs du Sud. Aussi, ostensiblement, notre navire sera frété et armé pour le transport des coolies chinois à la Havane. Mais une fois arrivé en plein Atlantique, vous irez droit vers l'est, n'est-ce pas?

— Assurément.

Pour ce jour-là, tout était réglé. Après quelques minutes de causerie sur des sujets indifférents à leur affaire, ils se séparèrent très contents l'un de l'autre. Morély reprit la route des quais pour aller coucher à bord de son navire, et Shark retourna à son logis.

En chemin, le capitaine se frottait les mains.

— Une bonne journée pour moi. Si cette campagne réussit, je n'aurais plus besoin de reprendre la mer.

Et il se plongea dans les calculs les plus minutieux pour se prouver que la perte de 30 pour 100 sur sa cargaison humaine, prévue par Jim Shark, était invraisemblable. Il se promit d'entourer ses noirs de tous les soins possibles pour diminuer la mortalité et grossir d'autant la somme de ses bénéfices.

Le lendemain, Morély se trouva à l'heure dite au lieu du rendez-vous fixé par l'Américain. Une voiture légère, attelée de deux bons chevaux, les attendait. Le *clipper* en question était amarré à une certaine distance en aval de la Nouvelle-Orléans. Une demi-heure de trot rapide les amena devant un bassin, où se reposaient des navires de tout tonnage.

Morély resta un moment stupéfait d'admiration devant le clipper la *Florida*, et vraiment il y avait de quoi.

A cette époque, c'est-à-dire en 1855, ce type de navire était peu répandu, et encore dans toute sa nouveauté.

L'origine du clipper est toute moderne. Elle ne remonte qu'à la découverte de l'or en Californie. On sait quels énormes bénéfices assurait à cette époque, à tout bâtiment, son arrivée à San-Francisco, lorsqu'il apportait avant ses concurrents quelques-uns des objets dont le besoin se faisait sentir parmi l'aventureuse population des chercheurs d'or. Par contre, tout retardataire trouvait le marché encombré, et ne pouvait

vendre sa cargaison qu'à vil prix. Il y avait donc tout intérêt à n'employer que des navires à marche rapide. On aurait pu, il est vrai, recourir aux bateaux à vapeur. Mais, à cette époque, l'emploi de la vapeur est encore trop coûteux; et comme pour la marine commerciale le problème à résoudre n'est pas seulement d'aller vite, mais en même temps de naviguer à bon marché, ce fut nécessairement vers l'amélioration du navire à voile que dut se porter le génie des constructeurs américains. Leurs efforts furent couronnés de succès par l'invention du clipper.

La différence qu'on pourrait signaler entre le clipper et les autres voiliers sont nombreuses. La première de toutes consiste assurément dans la longueur, puisqu'à largeur égale, les clippers sont au moins d'un tiers plus longs que les autres. La comparaison des lignes d'eau des deux sortes de bâtiments ne montre point qu'ils soient plus fins que les anciens navires dans les parties inférieures de la carène. On trouve même qu'ils sont en général un peu plus renflés. Mais il n'en est pas de même aux environs de la flottaison. Leur affinement devient excessif à partir de la flottaison, et cela va jusqu'au plat bord. Dans les anciens navires à voiles, au contraire, toute la partie de la proue située au-dessus de l'eau est extrêmement renflée; ce qui réduit singulièrement leur vitesse, lorsqu'ils se meuvent dans une mer agitée.

Les caractères les plus saillants des clippers américains consistent donc, si on les compare aux navires ordinaires, en ce qu'ils ont une plus grande longueur que ces derniers, et qu'en même temps ils sont plus aigus aux extrémités de la flottaison. Ces deux caractères concourent à diminuer leur résistance; le second faisant surtout sentir son influence dans les gros temps. Leur action simultanée explique très bien comment, toutes choses égales d'ailleurs, les clippers peuvent présenter une vitesse moyenne plus élevée que les navires ordinaires. En comparant pour de longs parcours les moyennes des traversées des clippers avec celle des navires à vapeur de l'époque, il se trouvait qu'elles étaient ce que 5 est à 7.

On s'explique dès lors la faveur dont les clippers jouissaient, et pourquoi Jim Shark avait choisi cette forme de navire plutôt qu'une autre.

La *Florida* jaugeait à peu près 2,000 tonnes et était long de 78 mètres.

— Quelle est sa vitesse ? demanda le capitaine Morély.

— Il possède une moyenne de sept nœuds et demi. Mais, par bonne brise, il peut développer jusqu'à treize nœuds.

Morély le visita de fond en comble, examina les mâts, monta dans les haubans, fit jouer les garants, les drisses, ne laissa ni une vergue, ni un apparaux sans les regarder en tous sens. Il parut satisfait de son inspection. La cale, par ses larges proportions, l'entrepont avec un poste d'équipage bien disposé, méritèrent ses suffrages.

— Eh bien, êtes-vous content ? lui demanda Shark qui fumait un cigare sur le pont.

— Oui. Seulement pour un aussi grand navire, il me faudra au moins trente hommes, et encore...

— Vous en aurez quarante si vous le voulez. Le syndicat des marchands d'esclaves, dont je suis le représentant, ne lésinera pas.

— C'est bien ; mais où les trouver ?

— Oh ! à la Nouvelle-Orléans, les bons matelots ne manquent point. Au besoin, nous en ferons venir de Boston, de Charlestown, de New-York même.

— J'estime que dans un mois nous serons parés.

— C'est entendu. Marché conclu alors ?

— Marché conclu.

Les deux hommes se serrèrent énergiquement la main, et, le soir même, Morély s'occupait de recruter ses matelots.

A la Nouvelle-Orléans, dans les tavernes près de la Levée, dans les cabarets des bas quartiers en descendant le Mississipi, les gaillards résolus prêts à tout, pourvu qu'ils fussent bien payés et bien nourris, étaient en nombre assez considérable. Plusieurs avaient été déjà embarqués sur des navires faisant

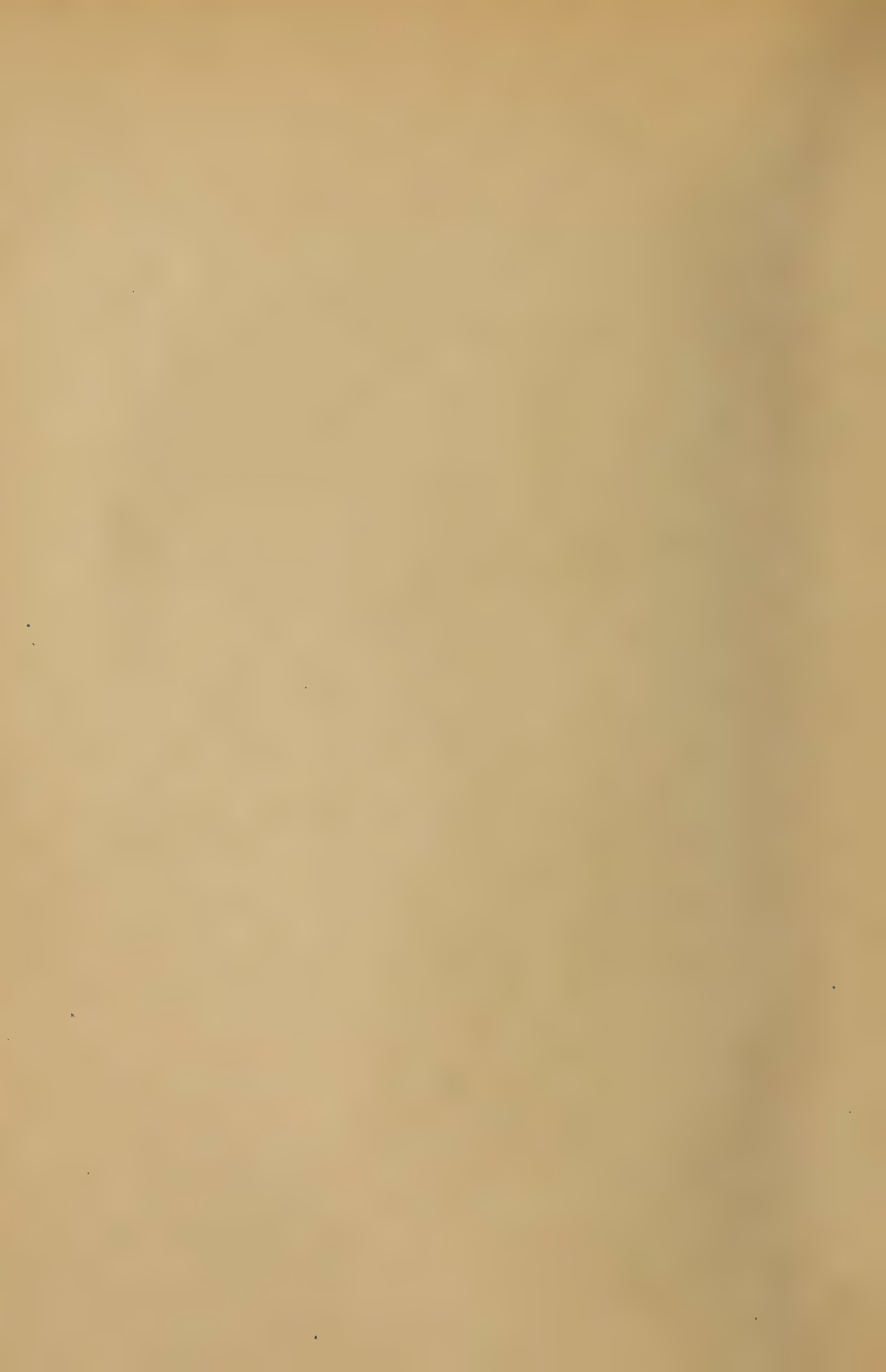
la traite. D'autres étaient d'anciens baleiniers et presque des pirates.

Morély eut la chance de rencontrer un ancien second de navire marchand français, Louis Chénot, un Malouin, qui avait pratiqué les côtes d'Afrique; puis deux déserteurs de navires de guerre français : un Breton, Yves Loaëc, et un Normand, Casimir Rouville, deux braves garçons, malheureusement en guerre avec la discipline, qui, après une bordée trop longue et trop copieuse, avaient oublié de rallier leur bord. Ces trois hommes composèrent son état-major. Chenot fut le second de la *Florida ;* Rouville, grâce à la lourdeur de ses poings et à sa carrure de colosse, promit de faire un parfait maître d'équipage; Loaëc, fin gabier, fut promu aux fonctions de maître de manœuvres. Le reste se composa d'un mélange assez interlope d'Américains du Nord et du Sud, de Cubains, de Danois et de créoles des Antilles, tous gens bons à pendre sur leur bonne mine, mais résolus et ne boudant point devant le danger.

Morély eut aussi à songer à pourvoir la *Florida* d'armes, de vivres de toutes sortes, et fit ranger dans la cale, en guise de lest, de nombreuses pièces d'eau. Il n'oublia pas non plus les carcans, colliers, chaînes et menottes destinés aux esclaves récalcitrants; et, vingt-cinq jours après sa rencontre avec l'Américain, Morély, sur la *Florida*, descendait le Mississipi, remorqué par un vapeur. Une fois la passe de l'ouest franchie, elle déploya ses voiles immenses.

Le vent était bon. Une jolie brise soufflait du nord-ouest, et, quelques heures après, elle évoluait à belle vitesse à travers le golfe du Mexique.







Rossounâ était tombé, (page 28).

II. — Au bord du Tanganika

Il y a soixante ans, on ne connaissait de l'Afrique que les contrées du nord baignées par la Méditerranée et le pourtour des côtes de l'Atlantique et de la mer des Indes. L'intérieur restait la terre inconnue des anciens, et une grande place blanche était la principale décoration du continent africain sur les atlas. Quelques géographes s'aventuraient bien à placer dans le centre une chaîne de montagnes qu'ils dénommaient les Monts de la Lune ; mais tous ignoraient la source des grands fleuves comme le Nil, le Congo et le Zambèze.

Maintenant on sait que ce centre si mystérieux est loin d'être un désert de sable comme l'annonçaient les cartographes du XVIIIe siècle. Grâce aux voyages des Livingstone, des Stanley, des Baker, des Speke et des Cameron, ce prétendu désert est remplacé par des forêts sans bornes, des plaines ondulées, de hautes chaînes de montagnes et des lacs immen-

ses, dont les principaux sont le lac Albert, le Victoria-Nyanza et le Tanganika. Une multitude de peuplades habitent ces contrées. Beaucoup sont entièrement sauvages et même cannibales. Quelques-unes ont cependant une civilisation rudimentaire. Presque toutes étaient, il y a quelques années, ou sont encore la proie des chasseurs d'esclaves : Arabes au nord et à l'est, Portugais au sud et à l'ouest, et, chaque année, des milliers de noirs succombent dans les tortures de la faim et de la soif, pendant les lentes marches de ces troupeaux de bétail humains, depuis la région des grands lacs jusqu'aux ports d'embarquement.

Depuis un siècle, le centre de l'Afrique a dû perdre plus des deux tiers de sa population par cet infâme trafic. Ce pays, autrefois fertile, peuplé, assez bien cultivé, devient maintenant un désert où la puissante végétation tropicale étend son voile de verdure impénétrable.

Six mois avant l'entrevue de Morély et de Shark à la Nouvelle-Orléans, par un beau soir du printemps africain, c'est-à-dire la saison des pluies finissant, le soleil allait se coucher derrière les montagnes qui bordent l'extrémité nord-ouest du lac Tanganika. Ses rayons rouges, traînant sur les ondes de l'immense nappe d'eau, empourpraient la cime du pic de Sambourizi et toute la chaîne des monts de l'Ouvira.

Vis-à-vis sur la rive orientale, dans une petite plaine bordée par les eaux du lac, était bâti le village de Magala, habité par une fraction de la tribu nombreuse des Nouaroundis.

Comme tous les villages du centre africain, c'était une agglomération de huttes arrondies en pisé et couvertes de joncs et de roseaux, posées sans beaucoup d'ordre, mais entourant une vaste place servant de lieu de réunion, de marché, de forum , en un mot, aux habitants de Magala. Des rues latérales conduisaient, en serpentant, jusqu'à l'enceinte palissadée de gros troncs d'arbres, et une seule porte étroite permettait l'accès du village. Du côté du lac, il n'était guère défendu que par un large fossé, et sur un espace de cent mètres

environ, bordant le Tanganika, les palissades cessaient.

A ce moment, c'était l'heure active par excellence de la vie africaine; l'après-midi étant généralement consacrée à la sieste ou aux travaux légers qu'on peut faire dans l'intérieur des cases.

Près des portes, les ménagères écrasaient avec un rouleau de granit sur une pierre plate de grès, le sorgho ou le mil nécessaire au repas de la famille, pendant que leurs enfants les plus âgés allumaient le feu et préparaient les jarres de terre pour la bouillie familiale.

Presqu'au centre de la place, sous un hangar formé de quatre poteaux supportant une toiture plate, un forgeron avec un marteau sans manche, ressemblant à une grosse poire, battait son fer sur une enclume faite d'un gros galet plat; il avait deux aides, garçons de quatorze à quinze ans; l'un, accroupi sur ses talons, élevait et abaissait alternativement les tuyères cylindriques d'un soufflet primitif; l'autre, avec une branche fourchue, retournait les fers dans la masse incandescente des charbons.

Autour de cet atelier en plein vent, des curieux bavardaient ou des clients apportaient au forgeron, qui une lance à affuter, qui un coutelas à réparer. Non loin de ce groupe, des vieillards ou des hommes mûrs, en attendant l'heure du dîner, fumaient des pipes très longues à énormes fourneaux de terre noire, ornées de dessins naïfs, et puisaient à pleine calebasse dans une jarre remplie de merissa ou de bière de pombé. Ils commentaient gravement les petits événements du jour, absolument comme, au café, de bons bourgeois d'Europe. Des pêcheurs revenaient du lac avec des corbeilles pleines de poissons. Des vanniers tressaient des nasses et des paniers avec des branches de saule; des mégissiers assouplissaient des peaux de chèvre et des cuirs de bœuf, les frottant à tour de bras, avec un enduit de cendres alcalines et de moëlle fondue. Les enfants réunis par bandes s'amusaient, les uns à un jeu ressemblant à notre jeu de barres; d'autres, plus forts, bandaient de légers arcs, ou lançaient de petits javelots sur

un vieux tronc d'arbre grossièrement équarri, et sensé représentant l'ennemi. D'autres encore, moins belliqueux, s'essayaient dans la construction de petites cases ou donnaient la becquée à des couvées de rolliers ou de geais bleus. Les troupeaux de chèvres, de bœufs à longues cornes et à robes fauves rentraient sous la garde de bergers armés de lances, escortés de chiens jaunes à oreilles droites et à museau de chacal.

C'était, en un mot, la vie intime d'une tribu noire qui se déroulait à cette heure sur la place du village. Ces Nouaroundis étaient de beaux nègres, grands, superbement musclés, d'une couleur plutôt d'un bronze sombre que noire; uniformément vêtus d'une peau de chèvre assouplie, enroulée autour des reins, leurs traits avaient un aspect plutôt nubien ou abyssin, avec les grands yeux fendus en amande, leur nez droit et le front élevé, sans la physionomie brutale et le prognatisme accentué des habitants de la côte de Guinée. Sans doute, quelques siècles auparavant, cette tribu, comme presque toutes celles des grands lacs, était descendue des hauts plateaux de l'Abyssinie.

Dominant toutes les autres par sa taille et ses proportions majestueuses, une grande case s'élevait presque au centre du village.

La porte était abritée par une sorte d'auvent, et sous cet auvent reposait, sur un tabouret de bois sculpté, les pieds sur une natte, un homme de trente-cinq à quarante ans.

C'était le chef Rossounâ, qui commandait le village.

De très haute taille, il avait généralement une attitude fière et impérieuse. Mais, en ce moment, son front était soucieux, et il oubliait de vider la grande coupe de merissa, que venait de lui présenter un serviteur. Il portait, comme ses sujets, une peau de chèvre blanche, bordée d'une fourrure de colobe, et sur les épaules un manteau fait de la dépouille d'un léopard, dont on avait retiré la tête, mais conservé les longues griffes. En plus, son front était ceint d'un bandeau d'étoffe rouge ornée de cauris et de perles de verre. Il avait aussi aux poignets des anneaux d'ivoire, et aux jambes des attaches de

perles brodées. A côté, reposait, appuyée contre un montant de la véranda, une lance au fer long d'un demi-mètre et large, en forme de feuille de laurier. A sa ceinture était passé un coutelas recourbé.

A ses pieds, était assis sur les talons un vieillard à la chevelure crépue, toute blanche, misérablement vêtu de loques sales.

— Tu dis, Kouihara?

— Illustre chef de l'Ouroundi, je te répète que mon fils a vu avant-hier une longue caravane de gens de la côte descendre du côté de Mouguyo...

— Eh bien, après?

— Ce n'est pas une colonne de marchands de Bagamoyo ou de l'Ounyamouézi, mais plutôt des chasseurs d'esclaves venus pour piller et faire des captifs. Car il a entendu de nombreux coups de fusils et des colonnes de fumée et de flammes se sont élevées jusqu'au ciel. Epouvanté, il s'est enfui et a marché deux jours et deux nuits sans repos. En ce moment, épuisé de fatigue, il dort sur sa natte.

Le chef Rossounâ ne répondit pas; d'un mouvement fébrile, il tourmentait le manche de son coutelas.

— C'est bien; va chercher Mouanza le forgeron.

Le vieux Kouihara ne se fit pas répéter deux fois l'ordre, et marcha rapidement vers la forge en plein air.

Mouanza, qui, en ce moment, rassemblait ses outils, car le jour tombait, fut très surpris du message de Kouihara. Mais, comme il remplissait près du chef le rôle de premier ministre, il se crut obligé de laisser sa forge, et se rendit près de Rossounâ.

— Sais-tu ce que vient de m'apprendre le vieux que voici? fit le chef en montrant Kouihara.

Mouanza parut très surpris :

— Vraiment, je ne me doute point de ce que tu vas dire.

— Son fils a reconnu avant-hier une bande de ces chiens maudits d'Arabes, et prétend avoir vu brûler le village de Mouguyo.

Le forgeron eut un geste de stupeur.

— Ah ! chef, ils vont alors venir ici, et nous tueront tous avec leurs fusils.

— Oui, si nous sommes des lâches. Mais nos palissades sont bonnes, nos lances ne tremblent point dans nos mains, et nos jeunes guerriers sont braves. Mais, trêve de paroles inutiles, le temps presse. Fais battre le grand tambour de guerre, et dis à tous les hommes valides de se rassembler en armes.

Résolument le chef Rossounâ se préparait à la lutte. Peut-être les chasseurs d'esclaves, voyant les gens de Magala éveillés et prêts à repousser l'attaque, hésiteraient-ils, et se tourneraient d'un autre côté. Mais, en son for intérieur, il sentait combien cet espoir était précaire; car une caravane de bandits, armés de fusils, était bien supérieure en moyens de destruction à quelques centaines de pauvres nègres munis de lances et de flèches, même abrités derrière des palissades.

Sous un gros figuier, posé sur un chevalet, reposait horizontalement un long et gros tronc d'arbre creux, et garni aux deux extrémités d'une peau de zèbre tannée et fortement tendue. Kouihara y courut, et, appelant un petit bossu qui passait, il lui ordonna de décrocher un des pieds de bouc placé près du tambour, se munit d'un autre semblable, et un roulement sourd et prolongé retentit dans tout le village.

C'était la générale ou le tocsin, en usage dans le centre africain.

Au premier son du tambour d'alarme, toutes les conversations des hommes, les bavardages des femmes, les jeux des enfants s'arrêtèrent net. En un clin d'œil, un grand rassemblement se groupa autour de la caisse colossale. Kouihara fut assailli de questions. Mais, sans interrompre son énergique batterie, il répondit brièvement :

— Prenez vos armes! c'est le chef qui l'ordonne. Nous sommes menacés d'une attaque de bandits arabes ou de Sihouhilis chasseurs d'esclaves.

Ce peu de mots répandit la consternation sur toutes les

figures. Sans attendre plus d'explications, les groupes se disjoignirent; les femmes coururent à la recherche de leurs marmots; les hommes rentrèrent dans leurs cases revêtir leur attirail de guerre.

Tant était grande l'habitude de ces alertes, qu'une sorte de discipline s'imposait à ces natures primitives et peu disposées à l'obéissance. Aussi, une demi-heure après, on ne voyait plus sur la grande place que Rossounâ et environ trois cents hommes armés de pied en cap, de lances, de boucliers en peau de rhinocéros, de grands arcs en bois de fer et de larges coutelas sans fourreau.

Les femmes et les enfants avaient disparu dans les cases. La porte étroite du rempart était fermée et barricadée. Des guetteurs, sur l'ordre du chef, prirent position aux divers angles de la palissade, et l'on attendit.

La nuit était venue avec un épais brouillard monté des bords du lac. Les noirs, groupés près du tambour de guerre qui s'était tû, s'entretenaient à voix basse.

Rossounâ, pour ranimer les cœurs, ordonna à ses guerriers de se faire apporter des jarres de pombé, et de boire à l'extermination des envahisseurs. Lui-même, pour donner l'exemple, envoya un jeune homme prévenir qu'on lui envoyât son repas, et, avec une tranquillité affectée, assis sur son tabouret royal, il mangea avec sa cuillère de corne l'écuelle de bouillie de millet chaude, et dépeça un quartier de chevreau, qu'il partagea entre les principaux citoyens de Magala.

Malgré les insistances de sa mère Moéni, son fils Semba s'était échappé de la case seigneuriale, et, bravement, une légère lance à la main, il s'obstina à demeurer près de Rossounâ. Ce dernier, fier de son fils, ne le repoussa point et daigna lui faire passer un morceau de chevreau, régal inusité que le jeune garçon dévora à belles dents. C'était la consécration guerrière de l'adolescent et son admission au corps des défenseurs du village.

Semba avait treize ans; librement développées au grand air et par les exercices violents, ses formes étaient admirables.

Sa tête intelligente et fine était éclairée de beaux yeux noirs, et sa physionomie mobile et passionnée exprimait une ardeur presque virile et un dédain suprême du danger.

Le temps passait, et les oreilles exercées des Nouaroundis ne percevaient aucune rumeur insolite dans les bruits habituels de la nuit. Les guetteurs ne signalaient non plus la marche de l'ennemi. Peu à peu, une détente se fit et les langues se délièrent. Le chef, consulté, permit d'allumer du feu, car la nuit se rafraîchissait. De grands brasiers flambèrent, éclairant les figures sauvages des habitants de Magala. Des chauves-souris et des insectes nocturnes venaient tourbillonner autour de ces lumières inaccoutumées, et bientôt la place parut aussi claire qu'en plein jour.

Assis ou étendus près des feux, les anciens racontaient les histoires terribles de ces incursions sanguinaires d'Arabes pillards et féroces. Dans leur jeunesse, en dehors des guerres de tribus à tribus, ces invasions des gens de la côte étaient inconnues, et nul ne songeait à l'esclavage et à l'exil perpétuel hors de la terre africaine.

Le matin se leva sans que l'ennemi eût paru. Les occupations journalières reprirent. Avec la mobilité d'esprit ordinaire à la race noire, les citoyens de Magala crurent le danger conjuré. Cependant, par mesure de prudence, des guetteurs furent maintenus sur quelques hauteurs aux environs du village. Rossounâ envoya aussi deux coureurs s'informer, dans les environs, des faits et gestes de la bande d'Arabes entrevue par le fils de Kouihara.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ des éclaireurs autour du village, et, à Magala, la vie continuait comme par le passé, les femmes travaillant aux champs, les hommes fumant et causant, les enfants jouant à leurs jeux habituels. Une grande paix semblait régner partout. On ne parlait plus des Arabes, et l'on se moquait des terreurs de Kouihara.

Mais une après-midi, une femme revint de son champ, poussant des cris de terreur. On l'entoura. La malheureuse pleu-

rait et s'arrachait les cheveux ; enfin, en paroles entrecoupées, elle raconta ceci :

« Non loin d'elle, de la brousse qui s'étendait jusqu'aux pieds des collines bordant le Tanganika, elle venait de voir sortir une longue colonne d'hommes habillés de blanc, un turban sur la tête. Ils étaient tous armés de fusils, et sans la cohorte de porteurs noirs habituellement adjoints aux caravanes marchandes. »

Ce fut aussitôt un effroi sans pareil à Magala. Le tambour de guerre retentit. Cette fois, du haut des palissades, on vit les gens de la côte se développer en éventail et marcher sur le village avec ensemble.

Rossounâ commanda à ses hommes de se tenir prêts pour l'attaque. Elle ne se fit pas attendre. Une pluie de balles vint s'abattre sur les troncs d'arbres de l'estacade.

Cette première décharge était pour les Nouaroundis une invitation à se rendre à merci. Mais les gens de Magala, encouragés par leur chef, répondirent par une grêle de flèches, qui, vu la distance, ne durent point faire beaucoup de mal aux assaillants.

Ces derniers, voyant le village disposé à la résistance, concentrèrent tous leurs efforts sur la porte principale. Elle était fort étroite, barricadée solidement par une herse en troncs d'arbres. Attaquée à coups de hache, elle résista longtemps, et cette demi-heure suffit aux défenseurs de Magala pour abattre une dizaine de Zanzibarites. Tout ennemi qui recevait une flèche des Nouaroundis, était sûr de sa mort ; le fer barbelé, enduit d'un poison tiré de l'euphorbe, procurait une fin horrible.

Voyant qu'ils perdaient du monde sans faire tomber la barrière, les bandits reculèrent et se tinrent hors de portée des traits empoisonnés.

Leur chef, un grand Arabe vêtu d'une robe blanche et bleue et coiffé d'un fez rouge, du nom de Hu Mohammed, jugea bon d'employer un autre stratagème. Il dépêcha chercher, parmi les porteurs de la caravane, une vingtaine de pagazis, natifs

de l'Ousagara, fort adroits tireurs d'arcs. A l'extrémité des flèches, furent attachées des étoupes enduites de poix et de suif, et on envoya ces brandons enflammés sur les toits de Magala.

Ces huttes légères, couvertes de roseaux secs, à la charpente de bambous et de tiges de sorgho, flambèrent en un clin d'œil. Comme elles se touchaient presque en certains côtés, en moins d'une heure la moitié du village fut en flammes.

Déjà, au premier incendie, les défenseurs de Magala s'étaient débandés, et, pour éteindre le feu, abandonnèrent les palissades. La porte, battue vigoureusement, s'effondra ; avec des hourrahs, les Zanzibarites pénétrèrent dans l'enceinte. Mais là, ils eurent à lutter corps à corps. Fou de rage, le brave Rossounâ se précipita sur eux, en tête des plus intrépides Nouaroundis. Avec leurs longues lances, ils tuèrent les premiers envahisseurs. Ne pouvant guère entrer plus de deux à la fois par la porte brisée, l'élan des Zanzibarites se rompit contre ce front inébranlable.

Mais Hu Mohammed était trop bon stratégiste pour ne pas remédier à cette difficulté. Il ordonna à ses hommes la retraite. Cette retraite était une nouvelle ruse de guerre. Tandis qu'un gros de Zanzibarites tenaient en respect, avec leurs fusils, les défenseurs de la porte, les autres, à une extrémité de l'enceinte près du lac, attaquèrent à coups de hache le pied de la palissade. Après un vigoureux effort, cette dernière se rompit sur une douzaine de mètres de long et tomba avec fracas.

Dès lors, la victoire des chasseurs d'esclaves fut certaine. Rossounâ, percé de deux balles, était tombé à l'une des dernières salves devant la porte. Son groupe de fidèles, bien diminué, tourbillonna un moment, éperdu. Mais ils s'éparpillèrent, fuyant vers les cases non entamées, poursuivis par les balles des bandits.

La lutte proprement dite était achevée. Une cinquantaine de défenseurs de Magala gisaient morts ; d'autres, blessés, se traînaient dans la poussière. Une fumée âcre pailletée d'étincelles, traversée de gerbes de flammes, planait au-dessus du

village. Les huttes, sur lesquelles tombait une pluie de flammèches, prenaient feu l'une après l'autre. Des gémissements de femmes, des clameurs de désespoir, des pleurs d'enfants, se mêlaient aux hurlements de victoire des Zanzibarites. Comme des vautours à la curée, une nuée d'auxiliaires de l'Ouzaramo et de l'Ounyamouézi se ruaient au pillage, mettant le feu aux cases intactes, brisant les poteries, les petits meubles, tirant des flèches ou brandissant des javelines sur le tas des femmes affolées, qui s'entassaient maintenant dans la hutte du chef, implorant, avec des larmes, la pitié des envahisseurs. Ivres de meurtre, ces sauvages, dignes aides des Arabes, tuaient pour le plaisir de tuer de pauvres êtres sans défense, de peau pareille à la leur, de race proche.

Mais Hu Mohammed, en bon commerçant, n'entendait pas ainsi cette détérioration du butin. Brutalement, à grands coups de fouets, il repoussa les porteurs noirs et leur enjoignit plutôt de rassembler le bétail dispersé au dehors et de préparer le campement pour la nuit, leur promettant une large part dans le partage des dépouilles de Magala.

Pendant que le chef arabe remettait un peu d'ordre, ses vrais soldats fouillaient soigneusement les cases, et bientôt on vit sortir, les mains attachées derrière le dos, un certain nombre de Nouaroundis, qui, à l'écroulement de la palissade, s'étaient réfugiés sous ces abris précaires.

D'une voix puissante, le chef arabe commanda à son lieutenant Ali Raschmed, un grand Ourani, à la face olivâtre et à longue barbe noire, de faire le triage.

Ce fut une scène effroyable. Vieux et vieilles furent impitoyablement repoussés. On ne garda que les adultes et les jeunes. Encore les hommes ayant une blessure, même légère, furent-ils condamnés à mort. Hu Mohammed ne pouvait s'embarrasser d'infirmes et de vieillards.

De vieilles mères s'accrochaient à leurs filles avec des hurlements, d'autres mordaient ou se jetaient à la face de leurs bourreaux. Ceux-ci s'en débarrassaient facilement par un formidable coup de poing, ou même, entraînés par la colère, ils

n'hésitaient pas à leur planter leurs grands coutelas dans le dos. C'est si peu de chose qu'une vieille femme dans le centre de l'Afrique!

Avec une sûreté de coup d'œil, fruit d'une longue expérience, Hu Mohammed désignait à Ali Raschmed les sujets capables de supporter les longues marches de l'avenir, et susceptibles d'être vendus un bon prix. En moins d'une heure, six cents captifs furent séparés du reste de la population.

C'était un spectacle navrant que ce village en flammes, ces malheureux qui se tordaient les mains de désespoir, tandis que des Askaris Bélouchtis chassaient les autres à grands coups de crosse de fusils, et, pressés de déblayer la place de bouches inutiles, les repoussaient jusqu'aux palissades maintenant en feu. Les pagazis, ou porteurs de l'Ouzaramo et de l'Ousagara, couraient çà et là, pillant et arrachant aux malheureux survivants de Magala leurs colliers de perles, leurs parures, leurs bracelets d'ivoire, se disputant le moindre objet, frappant les vaincus avec une brutalité sauvage et riant bestialement de leur douleur.

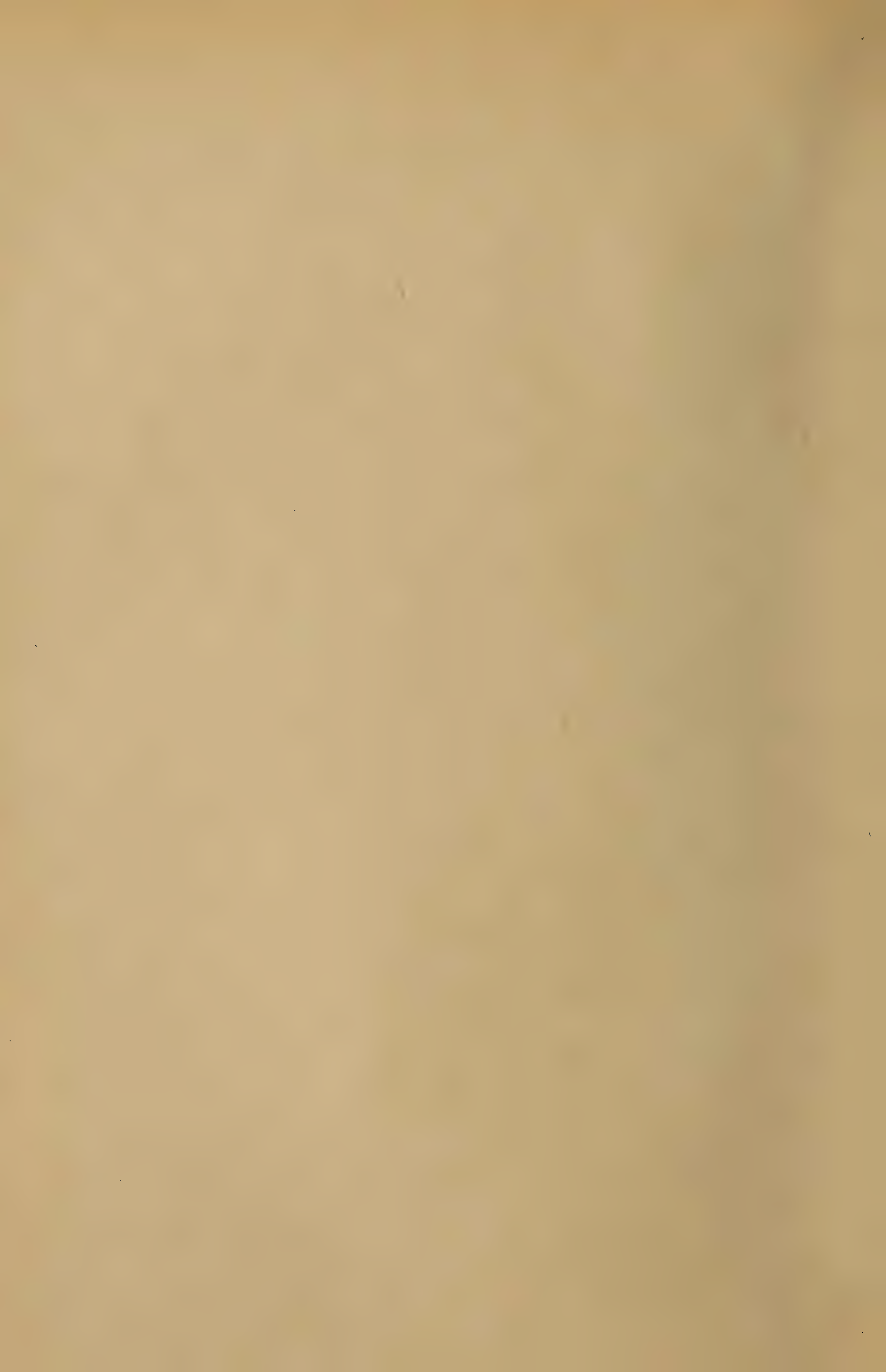
Enfin, au bout de quelques heures, le chef arabe donna le signal du départ. La grande place de Magala était devenue intenable à cause de l'incendie, et il était grand temps aux vainqueurs de s'éloigner de ce lieu de carnage, sous peine de risquer d'être rôtis vivants. On franchit donc l'enceinte, et on alla camper à quelques centaines de pas du village.

La première nuit fut bien douloureuse pour les captifs. Parqués comme du bétail, attachés par file de dix ou douze à une longue corde, on leur ordonna de se coucher sur le gazon et personne n'eut l'idée de leur donner une goutte d'eau à boire, ni une cuillerée de farine à manger. Mais ils purent contempler à loisir la bande arabe, égorger leurs plus beaux bœufs, leurs chevreaux les plus gras, et se gorger de victuailles accompagnées des flots de leur mérissa. Des chants sauvages s'élevaient des groupes de porteurs et des Askaris,

et les principaux chefs invités par Ilu Mohammed supputaient avec animation le gain de la journée.

Enfin, la nuit étendit ses voiles sur toutes ces scènes d'horreur. Les cases finirent de brûler, et les ténèbres ne furent plus troublées que par le hurlement des hyènes achevant les blessés et dévorant les morts.







Les buffles chargèrent la caravane, (page 37).

III. — Dans la forêt

Au soleil levant, le désespoir des malheureux habitants de Magala dut être plus poignant encore. Leur village n'était plus qu'un monceau de cendres. Çà et là des vautours voletaient à la recherche de cadavres à déchiqueter. Quelques porteurs furetaient encore à travers les ruines, et des chiens sans maîtres hurlaient devant ces intrus.

Mais Hu Mohammed résolut de ne point s'attarder plus longtemps en ce lieu. Les malheureux Nouaroundis qui s'étaient enfuis pouvaient recruter des partisans chez leurs voisins de même race, revenir attaquer sa caravane et lui infliger une sanglante défaite.

Aussi avec Raschmed et Sélim, ses principaux lieutenants, se hâta-t-il de former sa caravane.

En tête, marchait le *kirangozi* ou guide, espèce de sauvage de taille élevée, n'appartenant à aucune tribu précise, parlant

plus ou moins correctement les langues depuis la Côte Est jusqu'aux rives de la Loualaba. Les cheveux tressés avec des perles dorées, un large cimier de plumes de vautour piqué dans cette calotte rutilante, il avait un peu l'aspect d'un héraut d'armes des temps antiques avec sa robe courte d'étoffe rouge et sa large ceinture de buffle blanc, plaquée de clous de cuivre. Il tenait une longue lance servant de hampe à l'étendard de la caravane, vert au croissant d'or.

Après lui, venait le chef lui-même Hu Mohammed, en robe blanche, avec son fez rejeté sur l'arrière de la tête. Un fusil en bandoulière, un grand sabre courbe au côté. Il était escorté d'une vingtaine d'Askaris et d'autant de Zanzibarites, armés comme lui, et, au lieu du fez, coiffés de turbans.

Puis après, c'était le lamentable cortège des esclaves. Les hommes attachés par le cou à une perche qui en prenait cinq ou six à la fois, et les mains liées derrière le dos. Les femmes n'avaient pas les mains liées comme leurs frères ou leurs maris; mais elles étaient amarrées par groupes de dix à une corde qui leur prenait la ceinture. Sur leurs têtes ou leurs épaules, elles portaient de lourdes charges de grains. Beaucoup, en outre, avaient un jeune enfant attaché derrière le dos. Les autres enfants, qui pouvaient marcher, trottinaient sur les flancs de ce triste bataillon. Semba, le fils de Rossounâ, avait mérité par son courage d'être compris au nombre des hommes. Mais encore de taille trop petite pour être attaché avec les autres à la perche, il allait avec une vingtaine de jeunes garçons de son âge derrière les aînés, liés comme les femmes, et obligés de porter, comme elles, un gros paquet de vivres.

Ce convoi était escorté de Zanzibarites qui, à coups de courbache, ranimaient les forces défaillantes.

Défilèrent ensuite sans ordre les pagazis, gens de l'Ouzaramo, de l'Ousagara ou de l'Ounyamouézi, pillards et poltrons, toujours prêts à fuir devant le moindre danger, mais capables des excès les plus odieux après la victoire.

Ils portaient, outre les bagages et les ballots d'objets ser-

vant au trafic et à l'achat des vivres de la caravane, leurs armes et leur part de butin. Quelques-uns succombaient littéralement sous leur fardeau. Mais les Zanzibarites, qui les encadraient, ne se gênaient point, pour les encourager à la marche, à leur lancer quelques coups de courbache. Ils les traitaient presque aussi mal que les esclaves.

Enfin, servant d'arrière-garde, un gros d'Askaris Béloutchis et Zanzibarites commandés par Sélim et Ali Raschmed.

Le chef arabe avait adopté cet ordre de marche rendue facile sur les bords du Tanganika, dont il devait contourner la pointe nord ; mais, plus tard, toute la caravane devrait prendre la file indienne, dans les territoires couverts de forêts, à l'ouest du lac.

Actuellement, la caravane comptait 250 soldats, 300 porteurs et plus de 600 captifs : 1.200 personnes environ. Mais combien d'entre les captifs pourraient atteindre le terme du voyage ?

Hu Mohammed avait, dans un voyage précédent, poussé jusqu'au grand fleuve qui coule à travers la grande forêt centrale et fait la connaissance d'un certain Alvez, mulâtre portugais du Benguela, et, comme lui, marchand d'esclaves.

Les deux coquins s'étaient vite appréciés et estimés à leur valeur réciproque. L'Arabe avait promis de lui conduire une troupe d'esclaves, s'il opérait un jour dans les parages du Tanganika. Il préférait les vendre au traitant portugais, plutôt que de courir le risque d'être attaqué en retraversant l'Ouroundi. A l'attaque du village de Mouguyo, dont nous avons entendu le vieux Kouihara faire le récit, Hu Mohammed avait été repoussé de l'enceinte qu'il n'avait pu forcer, et plusieurs des siens étaient restés sur le champ de bataille. A Magala, il en avait perdu quarante, et ce chiffre élevé lui inspirait une certaine crainte pour le retour par le pays d'Ouroundi.

La caravane, après avoir parcouru une petite plaine herbue, parvint au pied de hautes collines, et s'arrêta un moment pour

faire sa halte. Il fallait laisser le temps au troupeau amené de Magala d'arriver proche de l'arrière-garde. Ce troupeau devait servir à nourrir la troupe du chef arabe, et il comptait en vivre pendant une dizaine de jours, sans entamer les provisions portées par les pagazis.

Puis, la marche reprise, la longue colonne serpenta à travers des éboulis de rocs, dans le lit d'un ancien torrent maintenant desséché. Après une heure de rude fatigue, les captifs, hors d'haleine, s'arrêtèrent au sommet du plateau. D'un mouvement spontané, ils se retournèrent et jetèrent un dernier regard sur leur village de Magala. L'air était d'une transparence parfaite, et permettait de distinguer les quelques colonnes de fumée qui s'élevaient encore au-dessus du village incendié. Dans les airs tourbillonnait un nuage de vautours et d'oiseaux de proie. Un sanglot s'exhala de la poitrine des malheureux Nouaroundis. Quelques hommes secouèrent leurs liens désespérément; les mères abaissèrent leurs yeux sur les enfants qui se traînaient à leur côté, et pleurèrent. Mais les courbaches fouettèrent violemment les corps nus, et la colonne se remit en mouvement. Quelques minutes après, les ruines de Magala disparaissaient pour toujours à leurs yeux, derrière un pli de terrain.

Quelques jours après, la caravane traversait la rivière Roufizi, l'un des tributaires du Tanganika.

Déjà, des vides s'étaient faits dans les rangs des captifs. Une dizaine d'entre eux, malgré l'active surveillance des Arabes, avaient réussi, une nuit, à rompre leurs liens et à s'enfuir; d'autres, surtout des enfants déjà fatigués, étaient tombés et avaient été abandonnés sur la route, proie des vautours et des hyènes. Hu Mohammed, moins cruel que ses congénères, se contentait de laisser ces débiles mourir de faim et de misère. Des jours, des semaines, des mois s'écouleraient dans cet exode lamentable, à travers les plaines, les forêts, au passage des fleuves, des marais, semant de cadavres les sentiers de l'exil. Et, ce n'est pas une fois par an, mais cent fois que les mêmes faits se reproduisent dans ce conti-

nent mystérieux, repaire de toutes les barbaries et de toutes les atrocités.

Moéni et son fils Semba marchaient courageusement. Le chef arabe, qui avait reconnu en eux l'épouse et le fils de Rossounâ, les traitait avec plus de ménagement, non par respect de leur situation passée, mais parce que Moéni, belle jeune femme de vingt-six ans, et Semba, taillé en Hercule adolescent, valaient à eux seuls plus que quatre autres esclaves. Moéni sut surmonter son chagrin et par sa fierté et la dignité de son attitude en imposer aux vainqueurs. Semba marchait maintenant près de sa mère, déliée de ses liens. Il la soutenait aux passages difficiles, et remontait son courage par mille preuves de tendresse.

Souvent, des rangs des esclaves, à la fois pour tromper les duretés de la route et narguer leurs maîtres, s'élevait un chant triste comme la mort :

« Je mourrai loin de mon pays, loin du grand lac ;
» Mais après ma mort, je reviendrai hanter le sommeil de mon maître. »

Ces deux phrases reprises en chœur étaient le refrain de ce chant, où les esclaves déversaient l'amertume de leur cœur.

Quelquefois on traversait des villages d'autres tribus ; les unes s'enfuyaient devant les Arabes. Les autres, plus hardies, exigeaient le *hongo* ou droit de passage. Généralement Hu Mohammed payait ce tribut, car, avec de pareils impedimenta à traîner, une lutte aurait pu mal tourner pour sa caravane.

Un jour, sur les frontières de l'Ouregga, la colonne fut attaquée subitement par une bande de buffles qu'un Zanzibarite avait eu l'imprudence d'attaquer.

Les monstrueux ruminants chargèrent la caravane ; ce fut un sauve-qui-peut sans pareil. Esclaves, porteurs, Askaris et Arabes s'enfuirent de tous côtés. Sélim essaya bien avec Hu Mohammed de rétablir l'ordre, mais en vain. Malheureusement, le choc des buffles eut lieu principalement sur un groupe d'esclaves. Ces malheureux, attachés l'un à l'autre, furent piétinés, écrasés, percés de coups de cornes. Quatre succom-

bèrent immédiatement, une vingtaine furent blessés grièvement et cinq disparurent.

Hu Mohammed, furieux de cet accident, qui l'atteignait si gravement dans ses intérêts, dégrada le Zanzibarite et le réduisit au rôle de porteur, changement de situation fort humiliant pour lui, puisqu'il dut troquer son fusil contre une lourde charge d'étoffes et de rouleaux de fil d'archal, monnaie courante du pays.

Enfin, l'on atteignit les premières avancées de la grande forêt du Congo.

Déjà les esclaves comprenaient quelle distance les séparait de leur patrie : au lieu des plaines ondulées, des collines couvertes de maigres broussailles, des petits bois des bords du Tanganika. C'était une suite de territoires marécageux, reliés les uns aux autres par des forêts allant toujours en s'épaississant. Les maisons rondes et spacieuses de l'Ouroundi avaient fait place à de petites huttes basses quadrangulaires, bâties en cercle le long d'une palissade, hérissée de chevaux de frise. Les habitants, plus petits, plus sauvages, plus noirs, se servaient d'armes inconnues et parlaient un langage incompréhensible. Çà et là, les Nouaroundis se montraient avec horreur des cadavres dépecés, des crânes humains fichés sur le toit des huttes ou plantés sur des pieux à l'entrée des villages. Le pays des cannibales commençait, et la peur d'être tué et mangé par ces hommes étranges, donnait des jambes aux plus exténués.

La forêt mystérieuse se referma un matin sur la caravane, et bien que ce ne fût que l'extrémité méridionale, elle mit plus d'une semaine à la traverser.

Cette forêt, que Stanley traversa pour la première fois dans toute sa longueur, rappelle en tous points les immenses forêts vierges de l'Amazone. Elle présente une longueur de près de trois cents lieues sur une largeur de deux cent cinquante, et couvre les deux rives du Congo, soit une superficie de près de 800.000 kilomètres carrés.

Imaginez cet immense espace recouvert d'arbres d'une hauteur prodigieuse, lancez d'un arbre à l'autre des câbles de lianes épais comme la cuisse d'un homme. Contournez-les, tordez-les en anses, en nœuds, en festons, en guirlandes. Plaquez-les contre les troncs ou enroulez-les tout autour comme un boa. Prodiguez-leur les feuilles et les fleurs. Des branches les plus élevées, qu'ils retombent par centaines à quelques pieds du sol. Frangez-en l'extrémité des racines que les orchidées lancent dans les airs. Jetez sur chaque branche des choux géants et ces végétaux à larges feuilles, ensiformes, qu'on appelle la plante à oreilles d'éléphants; puis des touffes d'orchidées, merveille des tropiques, et une draperie de ces délicates fougères si communes dans la grande forêt. Couvrez branches, lianes, rameaux de mousses épaisses, ressemblant à une verte fourrure; puis, étendez sur le sol un tapis verdoyant de phryniums, d'amomes et de buissons nains. Voilà la grande forêt, la sylve antique et compacte.

Mais ces arbres géants tombent frappés par la foudre, par la maladie, par la vieillesse. Ils tombent, et, dans leur chute, blessent une demi-douzaine de leurs anciens compagnons. Voilà pourquoi il y a tant de loupes, d'excroissances, de troncs déformés. L'arbre géant, qui gît à terre, devient, avec les années, un amas fumant de fibres en décomposition, d'anciennes colonies de fourmis, de défuntes générations d'insectes; il est à demi-voilé par une masse de plantes sarmenteuses, ou enseveli sous les feuilles des jeunes arbres. Tous les kilomètres, ou à peu près, sous l'épaisseur des feuillages, des ruisseaux boueux, des criques stagnantes cachées sous des lentilles d'eau, les larges feuilles du lotus et du nymphéa, des mares sans profondeur, se couvrent d'une écume verte et grasse, faite de millions d'organismes microscopiques.

Ces vastes régions sont peuplées d'innombrables tribus guerroyant entre elles, et vivant, éloignées de quelques lieues, au milieu des clairières de la forêt, sur les ruines de laquelle ils cultivent : bananes, plantains, manioc, fèves, tabac, courges et melons. Pour rendre leurs villages inaccessibles, ils

empilent des branches, font des abattis de grands arbres, hérissent leurs sentiers de brochettes cruellement affilées et cauteleusement cachées sous les feuilles.

Le village vient-il à être abandonné ? Aussitôt la végétation reprend son empire. En deux ou trois générations, la poussée végétale efface les traces de toute intervention humaine. La clairière, inondée de soleil, se transforme en un fourré, où l'on ne peut pénétrer sans labeur. Même les clairières, délaissées depuis moins d'une année, montrent des merveilles de vie, une fécondité inouïe, une infinie variété d'espèces poussant avec une vigueur sans pareille.

Les plantes sarmenteuses s'enroulent autour des troncs coupés qu'elles recouvrent entièrement, et toute cette verdure se revêt des fleurs les plus éblouissantes. Au-dessus s'élèvent quelques grands arbres à feuilles épaisses et luisantes, couverts d'une profusion de corolles rouges, dont les pétales, tombant en pluie vermeille sur la traîne impénétrable des plantes sarmenteuses à fleurs papillonnacées, contrastent avec les fleurettes jaunes, blanches ou pourpre pâle des arbustes et des parasites.

L'amome montre ses coupes neigeuses lavées de rose ; une vigne sauvage, ses grappes violet-clair ; tel feuillage est d'un châtain superbe. Un poivrier appelle l'attention par ses gousses rouges, et un manguier par ses myriades de clochettes arrondies semblables à de petites perles. Le robinier remplit l'air du parfum qu'épanchent ses thyrses d'un blanc pur. Le mimosa agite sous la brise ses houppes dorées d'une si douce senteur.

Le vert gai des fougères fait ressortir les teintes plus claires de la plante à épée, d'un élaïs aux premières années de sa croissance, ou bien celles de la feuille si grande et si utile du phrynium. Un jeune figuier, au tronc d'argent, aux branches largement éployées, mêle ses frondaisons aux folioles délicates de la sensitive, aux feuilles palmées du calamus. Une multitude d'orties ou de plantes qui leur ressemblent, concourent à revêtir l'ancien défrichement d'une verdure curieuse et

charmante. La base, le support, le sol d'où s'élance toute cette vie, ce fouillis de tiges, de ramures, de fleurs, cette barrière infranchissable de végétation splendide, c'est peut-être quelque vieille souche, morte depuis un siècle, carriée, pourrie, noire de moisissure, dévorée par les champignons, que commence à couvrir une couche d'humus, et où chaque éraillure, chaque fissure, chaque trou est le repaire d'insectes divers, depuis le termite jusqu'à l'ignoble mille-pattes et au coléoptère monstrueux.

Plus loin, changement de spectacle. Des arbres gigantesques, des colosses sans nombre se poussent et se culbutent jusqu'aux rives mêmes du Congo. Quelques-uns sont forcés de pousser presque horizontalement sur le fleuve, quelquefois jusqu'à quinze ou seize mètres. Sous leur ombre, des canots, par centaines, peuvent s'abriter du soleil brûlant. Leur bois est jaune, dur comme du fer, capable d'émousser la hache la mieux trempée. Ils portent des fruits d'un brun rougeâtre, qui, à la maturité, prennent l'aspect de superbes prunes; d'autres ressemblent à des dattes mûres. Mais aucun de ces fruits n'est comestible. A ces arbres, qui s'étendent au loin sur les eaux, des guêpes noires suspendent leurs nids. Extérieurement, on croirait voir des poches de papier grisâtre, armées de plis bouffants, d, découpures, comme les écrans que l'on place pendant l'été devant le foyer vide des cheminées.

Les animaux qui errent dans ces grands bois sont d'espèces variées. Eléphants, buffles, sangliers, antilopes des brousses, grands rongeurs, chimpanzés, grands babouins, singes de toutes sortes, écureuils, civettes, chats-tigres, léopards.

A une hauteur prodigieuse sifflent, gazouillent, crient, hululent : perroquets, perruches, oiseaux-soleils, huppes, hiboux, merles, martins-pêcheurs, aigles, faucons, vautours. Par terre, dans les mares, sous la feuillée, à travers les troncs abattus, fourmillent les serpents, les couleuvres, les pythons, les vipères cornues. Partout sur les arbres grimpent, descendent, glissent ou s'accrochent, voltigent ou restent au fond des

crevasses des armées innombrables d'insectes : abeilles, guêpes, phalènes, mouches, taons, moustiques, coléoptères géants, fourmis de diverses tailles ; tous avides de sang et poursuivant les intrus égarés sous ces voûtes sombres

La traversée de cette partie de la forêt fut certainement la partie la plus dure de tout le voyage, pour les esclaves comme pour leurs maîtres.

Enfonçant jusqu'au genou dans les détritus végétaux, obligés d'aller à la file indienne, accrochés par les épines, lardés par les moustiques, heurtés par les souches, les racines, les pierres cachées sous la broussaille, happés par les nappes de boue et de vase cachées sous une végétation perfide, les malheureux, habitués aux larges espaces du grand lac, à l'air pur du bassin montagneux du Tanganika, haletaient, secoués par la fièvre, les membres amaigris, couverts de plaies.

Hu Mohammed, reconnaissant pour eux l'impossibilité de s'enfuir, les avait fait détacher. A vrai dire, aucun de ces malheureux, terrifiés par l'énorme distance qui les séparait des bords du Tanganika, saisis de l'horreur de ces voûtes sombres, d'où pas un rayon de soleil ne filtrait pendant des heures entières, à moitié empoisonnés par l'action délétère des miasmes et des exhalaisons pestilentielles, aucun ne songeait à s'évader.

Les Zanzibarites et les porteurs de l'Usagara et de l'Ouzaramo étaient aussi affaiblis que les captifs. Il fallait chaque matin au chef Hu Mohammed une énergie de fer pour secouer les volontés défaillantes et mettre la caravane en marche.

Mais, déjà, beaucoup d'esclaves manquaient à l'appel. Le chagrin, la fatigue, la maladie terrassaient les moins vigoureux. Les enfants mouraient comme mouches, surtout les plus jeunes. Moéni marchait, soutenue par son fils Semba. Ce dernier avait hérité de la vaillance et de la volonté paternelles. En dépit de son âge, il marchait, montrant moins de fatigue que d'autres plus âgés que lui. Chez les noirs de l'Afrique centrale, le sentiment filial est très développé, et Semba com-

prenait qu'il se devait à secourir sa mère dans son malheur. Aux haltes, il lavait ses pieds meurtris, lui apportait de l'eau fraîche à boire, rognait sur sa faible ration pour grossir la sienne ; en un mot, il entourait sa mère de tous les soins qu'il lui était possible de donner. Malgré la dureté naturelle à son cœur de négrier, Hu Mohammed ne pouvait s'empêcher de regarder presque avec émotion ce groupe touchant du fils marchant à côté de la mère, lui tendant la main dans les mauvais pas, écartant les pierres, les épines. Délivré maintenant de ses liens, ne portant aucun fardeau, Semba pouvait d'autant plus facilement aider Moéni, et il le faisait dans toute la mesure de ses forces.

Depuis longtemps, le troupeau de bœufs et de chèvres, emmenés après le pillage de Magala, avait disparu, dévoré par les Arabes et les porteurs. On en était réduit aux rations très mesurées de mil, de sorgho et de cassave. Mais bientôt cette nourriture viendrait à manquer. Au grand mécontentement des pagazis, Hu Mohammed résolut de ne leur accorder pas plus qu'aux esclaves. S'ils n'avaient été dans la forêt, ces porteurs se seraient enfuis.

C'était chaque jour des périls nouveaux. Car on traversait souvent des clairières occupées par des tribus noires. La première à qui on voulut acheter quelques vivres, non seulement s'y refusa, mais attaqua la caravane.

Pour la première fois depuis le commencement de son expédition, Hu Mohammed se crut perdu, lui et les siens. Les noirs, des Manyémas, les assaillirent avec furie, criblant principalement les Zanzibarites, reconnaissables à leurs vêtements blancs, de flèches et de sagaies empoisonnées. Repoussés par plusieurs feux de salve, ils s'enfuirent derrière l'enceinte protectrice de leur village. Or, ce village perché sur une petite éminence, commandait le sentier.

Il ne fallait pas songer à prendre une autre route. A droite, à gauche, c'était la jungle serrée, inextricable. A peine, avec le secours de la hache, aurait-on pu faire quelques centaines de mètres dans une journée.

Un redoutable dilemme se posait pour les trois Arabes qui commandaient la caravane : se frayer un passage de vive force en emportant le village d'assaut, ou revenir sur ses pas.

Hu Mohammed, Sélim et Ali Raschmed tinrent donc consei avec leurs principaux Askaris, et l'on résolut d'attaquer la *boma* des Manyémas.

Pour cela, on employa la même manœuvre qu'à Magala : incendie des cases par des flèches enflammées, abatage d'un pan des palissades. Mais les noirs, sans doute plus aguerris que les Nouaroundis, opposèrent une défense désespérée.

De toutes parts, on n'entendait que hurlements et le sinistre *booh*, *booh* des grandes trompes d'ivoire portant l'alarme au plus profond de la forêt. Les flèches sifflaient avec un *touitz* insupportable, auquel répondaient les feux de salve des Askaris.

Enfin, après des pertes sensibles, les indigènes, voyant leur village en feu, entendant leurs palissades craquer, se décidèrent à la retraite, emmenant leurs femmes, leurs enfants et leurs chèvres, qui étaient leur seul bétail, par une ouverture sur l'autre côté.

Quand les Zanzibarites, Hu Mohammed en tête, firent irruption par la brèche, ils ne trouvèrent que quelques poules abandonnées, qui s'envolèrent à tire d'aile, et deux ou trois chevreaux. Cependant, en fouillant les cases, ils finirent par découvrir une abondante réserve de bananes, de plantins et de mil.

Malheureusement, Hu Mohammed eut la douleur de constater la mort de douze Askaris, de vingt-cinq porteurs, sans compter un bon nombre de blessés. Parmi ces derniers, plusieurs n'avaient que de légères atteintes. Ils ne s'en roulaient pas moins en proie à d'atroces douleurs occasionnées par les flèches empoisonnées des Manyémas.

Cependant la nuit était survenue; la colonne ne pouvait aller plus loin. Hu Mohammed se résolut à camper à quelque

distance du village incendié, dont les lueurs éclairaient les ténèbres de la forêt.

Le lendemain, les Arabes constatèrent, en gémissant, la mort de presque tous les blessés de la veille. Seuls, les Nouaroundis que Ilu Mohammed avait tenus éloignés de la bataille, ne comptaient pas de nouveaux vides dans leurs rangs

Les morts furent allongés côte à côte, et couverts de branches d'arbres et de grosses pierres. Après cet ensevelissement expéditif, la caravane, dont le chef voulait à tout prix sortir de la forêt le plus tôt possible, se remit en route.

Trois fois, dans cette journée, des bandes de cannibales, embusqués le long du sentier, attaquèrent les Zanzibarites, qui en tuèrent une trentaine, et perdirent de leur côté sept hommes.

Le soir, pour comble de détresse, un orage de la plus grande violence s'abattit sur la forêt.

Des torrents d'eau noyèrent les feux de bivouac. La foudre tomba à plusieurs reprises près du camp, écrasant des arbres gigantesques.

Ce fut une nuit horrible, au milieu des roulements du tonnerre, de la fulgurence des éclairs, et d'une pluie diluvienne, fouettée par un vent furieux. Tous, Arabes, porteurs, esclaves, blottis les uns contre les autres, passèrent cette nuit humide, glaciale, sans aliments pour les réchauffer, sans pouvoir rallumer un seul feu.

Semba avait découvert dans les ballots jetés en désordre une pièce de tissu imperméable. Il en avait enveloppé sa mère, et, serré contre elle, essayait de la réchauffer.

Vers trois heures du matin, une clameur s'éleva du groupe des pagazis. Un peu en avant d'eux, un roulement sourd, venu de l'ouest, dominait les bruits maintenant affaiblis de l'orage.

C'était quelque étang ou petit lac, qui, enflé par les pluies de la nuit, rompait ses digues, et se déversait en torrent par le sentier.

En un clin d'œil, il y eut cinq à six pieds d'eau dans la

ravine ; les ballots, les armes, les vêtements de rechange s'en allaient, entraînés par le torrent, mêlés à une foule de malheureux qui se débattaient et se noyaient en poussant des cris déchirants.

Cette scène dura à peine quelques minutes. Mais quand Hu Mohammed se releva et fit l'appel, plus de quarante esclaves manquaient, surtout des enfants et des femmes. Des porteurs et quelques Zanzibarites aussi avaient disparu, ainsi que presque toutes les provisions.

A la faible lueur du matin obscur sous cette feuillée éternelle, Hu Mohammed ne vit autour de lui que des êtres couverts de boue, grelottants, ou des cadavres entraînés et accrochés aux broussailles.

Semba, au premier cri, avait entraîné sa mère en dehors du sentier. Rencontrant un tronc d'arbre avec de basses branches, il l'avait aidée à se hisser, et prit place à côté d'elle, pendant que le flot emportait ses compagnons.

Avec cette résignation fataliste de sa race, le chef Arabe accepta sans murmure cette catastrophe, et pressa la marche. Maintenant tous, maîtres et esclaves, étaient égaux devant la faim, qui, après les attaques des sauvages de la forêt et l'inondation, se dressait en face d'eux comme l'ennemi le plus redoutable.

La marche, ce jour, fut très lente, en dépit des exhortations de Hu Mohammed et de ses lieutenants. A la halte du milieu du jour, on se partagea les dernières charges de provisions sauvées du désastre de la nuit. Le soir, par prudence, le campement fut établi sur un monticule, dans une clairière.

La nuit se passa sans alerte; mais au lever du soleil, la mise en mouvement de la caravane fut des plus pénibles pour les chefs. Des disputes éclatèrent entre Zanzibarites et porteurs, qui, maintenant, ne portaient plus rien. Quelques esclaves saisirent ce moment pour s'échapper. Hu Mohammed ne les fit pas poursuivre, tant il était pressé de sortir de la forêt maudite.

Pour la centième fois, il interrogea le kirangozi, qui affirma que sous deux jours ils seraient sortis de la jungle.

L'avant-dernier jour, dans la matinée, la caravane tomba inopinément sur un campement de nains Oboboués, proches parents des Akkas, découvert par Schweinfurth sur le territoire des Nyams et des Obombos, que du Chailla avait trouvés dans les bois de l'Ogoué.

C'étaient de petits êtres velus, aux yeux de furets, hauts d'un mètre trente au plus, d'une agilité de singe

Ils furent si surpris de l'arrivée de la caravane, qu'ils décampèrent immédiatement avec leurs femmes et leurs enfants, sans prendre le temps d'emporter rien de leurs biens.

Naturellement, poussée par la faim, la caravane se rua sur les habitations minuscules avec des portes si surbaissées, que l'on ne pouvait y pénétrer qu'en rampant.

On se partagea bien vite les provisions trouvées en abondance. Les feux s'allumèrent. Les quelques chaudrons sauvés de l'inondation, bouillirent, remplis de quartiers de chevreaux, de manioc et de poulets. L'après-midi s'écoula dans l'agréable occupation de se rassasier.

Les nains tentèrent bien un retour offensif, mais quelques salves des Askaris les mirent en fuite.

Malgré son désir de partir, Hu Mohammed dut se résigner à laisser un jour de repos complet à ses gens exténués. D'ailleurs, il venait de trouver une compensation à ses déceptions antérieures. Sélim, en fouillant minutieusement les cases, découvrit une sorte de cache, recouverte de branches d'arbres, et contenant trente belles dents d'éléphants. Le reste de la journée fut employée à une revue minutieuse des esclaves et des porteurs. Les charges d'ivoire furent distribuées, le reste des vivres mis de côté pour le lendemain. Après une nuit de bon sommeil, le voyage continua sans incident toute la journée du lendemain. Au matin du troisième jour, on finit par sortir de cette infernale forêt.

Ce fut une joie folle, même pour les Nouaroundis.

Il était si bon pour tous de jouir de l'espace, du soleil, du

ciel bleu, de l'eau claire; de ne plus avoir à craindre les embuscades des cannibales; de ne plus entendre le sifflement des flèches empoisonnées; de sentir sous son pied un sol ferme et gazonné à la place du sentier boueux, hérissé d'épines, et souvent jonché de piquants de bambous.

Quelques heures de marche séparaient la caravane de Nyangoué, grand village où Hu Mohammed devait se rencontrer avec les Portugais.

C'était maintenant une plaine assez vaste, semée de petits bosquets de bananiers, de platanes, de tamarins, de barrians, d'orangers sauvages.

Des vols de pintades picoraient dans les herbes. A l'horizon se dessinait une vaste nappe d'eau brillante, très large, bordée sur l'autre rivage d'une rangée de montagnes bleuâtres. Cette nappe d'eau était le grand fleuve, le Congo, et ces montagnes celles du Bakouta

Plus près, sur la même rive, un gros village dont les huttes rondes, carrées ou piriformes formaient un bizarre assemblage : c'était Nyangoué, le point terminus de la caravane de Hu Mohammed, l'une des étapes de la voie douloureuse des malheureux Nouaroundis, où la destinée les condamnait à changer de maîtres.





En un clin d'œil, il y eut cinq à six pieds d'eau, (page 45).

IV. — De Nyangoué a la cote

Une foule d'Arabes et d'indigènes du Manyéma attendaient l'arrivée de la caravane. Dès que le kirangozi parut, brandissant le drapeau vert de Hu Mohammed, une immense acclamation s'éleva, et une centaine de détonations retentirent. C'était les salves de mousqueterie, en l'honneur des voyageurs.

Les gens de Nyangoué se montraient avec étonnement les Nouaroundis enchaînés, car leur maître avait trouvé bon de faire son entrée en triomphateur. Sur les six cents captifs pris à Magala, quatre cents à peine survivaient encore. Le chagrin, les fatigues du voyage, les évasions, toutes ces circonstances avaient contribué à diminuer leur nombre. Les épreuves de la route avaient aussi fait des victimes parmi les gens d'Hu Mohammed. Beaucoup de Zanzibarites, d'Askaris manquaient. Quant aux pagazis de l'Usagara et de l'Ounyamouézi, leur aspect était au moins aussi lamentable que celui

des esclaves. Aux fers près, depuis plusieurs semaines, ils avaient été moins bien nourris et moins bien traités que les Nouaroundis, qui représentaient un gros capital.

Un assez grand nombre de traitants arabes s'empressèrent auprès des chefs de la troupe, plaignant Hu Mohammed d'avoir traversé l'extrémité méridionale de la forêt, le félicitant aussi de ses belles charges d'ivoire et de son lot d'esclaves.

Après ces congratulations, le chef arabe se fit indiquer un logement inoccupé. Un vieillard le guida vers un *tembé* vide ; et les charges déposées, les esclaves en lieu sûr, les conversations s'engagèrent.

Hu Mohammed commença par déclarer sa joie d'en avoir fini avec la traversée de la forêt, et il raconta les principaux épisodes de son odyssée. La plupart de ses auditeurs, c'est-à-dire les anciens, étaient venus comme lui par le même chemin, et pouvaient apprécier les difficultés de la route. Avec leurs divers récits, on aurait pu faire l'histoire d'une expédition digne de rivaliser avec la retraite des Dix mille ou le périple de Hannon.

Des jeunes gens, désireux de retourner vers les rives de l'Océan indien, le prièrent cependant de fixer un jour pour son départ. Mais lui, souriant de leur ardeur, se contenta de leur assurer qu'il ne les oublierait point, quand il formerait sa caravane pour le retour à Bagamoyo.

En attendant, il se renseigna au sujet de la vente des esclaves, et apprit diverses particularités utiles. Ainsi les Manyémas, dissimulés et indépendants, étaient fort peu recherchés des négriers portugais, de même que les Baloundas et les Nouahouas, trop mous et trop peu résistants. Sa troupe ne se composant que de natifs du Tanganika, par leur rareté et aussi leur bon renom de travailleurs intelligents, acquérait forcément une grande valeur.

Toutefois, on conseilla à Hu Mohammed d'attendre les traitants portugais, dont l'arrivée n'était plus qu'une question

de jours. Ses captifs, en se reposant, acquerraient ainsi une plus-value.

Les infortunés indigènes de l'Ouroundi, enfermés dans une vaste enceinte palissadée, mettaient à profit leurs loisirs pour prendre un repos bien gagné. S'ils avaient pu se douter du terrible sort qui leur était réservé, nul doute que leur quiétude eût été moins grande.

Hu Mohammed leur fit enlever leurs entraves ; puis, deux fois par jour, on leur apportait d'immenses chaudrons de mil et de sorgho.

Abondamment nourris, n'ayant plus la fatigue des longues étapes à travers la forêt maudite, dispensés de tout travail, peu à peu ils reprirent leur vigueur passée et leur belle couleur de bronze poli. Quelques-uns, avec l'insouciante gaîté des noirs, s'estimèrent presque heureux.

Au moment où ces événements se passaient, Nyangoué était une station assez jeune, fondée par les Arabes venus des bords du Tanganika ou de la côte de l'Océan Indien, où se pourvoyaient en esclaves et en ivoire les métis portugais du Loanda et du Benguela.

Dans ce village, situé sur le Haut-Congo, un grand marché avait lieu deux fois la semaine. Dès le matin, on voyait les pirogues Manyémas apparaître dans toutes les directions. Elles étaient chargées, à couler bas, d'individus qui amenaient des esclaves, apportaient de la poterie, de l'huile de palme, des volailles, du poisson, de la farine, du sel, des étoffes, des fruits, tous les produits de la contrée.

Arrivés au débarcadère, les canots étaient tirés sur la grève. Les hommes prenaient les pagaies et se rendaient à loisir sur la place, laissant les femmes apporter les marchandises, de lourdes charges enfermées dans d'énormes hottes qui étaient maintenues sur le dos des porteuses à l'aide d'une courroie passant sur le front.

Dans le marché, les hommes allaient et venaient, la plupart

ne s'occupant de rien, à moins qu'une affaire importante telle que la vente d'un esclave, n'attirât leur attention. Les femmes, au contraire, appliquaient toutes leurs facultés à la besogne du jour. Dès qu'elles avaient choisi l'endroit où elles voulaient s'établir, elles mettaient à terre leurs hottes, et en arrangeaient le contenu devant elles. Puis la marchande s'accroupissait dans la hotte renversée, où elle produisait l'effet de quelque mollusque d'un genre extraordinaire. La hotte lui servait de coquille, et préservait sa délicate personne du contact de la terre humide.

Vers dix heures, l'animation était extrême.

Les pêcheurs allaient et venaient, portant des brochettes de petits siluris fumés ou d'autres fretins, ou bien des vases remplis d'eau et qui contenaient des petits poissons, qu'ils sortaient à moitié pour montrer sa fraîcheur. D'autres couraient çà et là avec des écuelles remplies d'escargots ou de fourmis blanches grillées ou frites. On trouvait aussi du grain, du manioc, du poivre, des piments, des nattes, tous les produits du pays ou de l'industrie des habitants. Chacun se débattait, affirmant la bonne ou la mauvaise qualité de sa marchandise. Les coqs s'égosillaient, même suspendus à l'épaule du vendeur et la tête en bas ; les porcs poussaient des cris perçants. Des loupes de fer, étirées aux deux bouts afin qu'on puisse juger de la bonté du métal, s'échangeaient contre un tissu fait avec des fibres de palmier. Les hommes se drapaient d'étoffes voyantes. Les femmes faisaient sonner leur vaisselle pour prouver qu'elle était sans défauts. Avec quelle ardeur on prônait ses produits ! Toute la création était prise à témoin de leur excellence ; quel étonnement, quel dédain si la marchandise était rabaissée ! Mais quelle insouciance quand l'acheteur s'éloignait !

Vendeurs et acheteurs formaient une foule compacte. Ils s'étouffaient ainsi pendant trois ou quatre heures en une masse criante, gesticulante et suante. Tout à coup un individu donnait le signal du départ, et, une heure après, les deux

ou trois mille personnes réunies pour le marché avaient disparu.

Un mois se passa pour les captifs Nouaroundis dans l'attente.

Maintenant remis de leurs fatigues, ils commençaient à aspirer après une autre existence, et un grand nombre agitaient en secret des projets d'évasion, mais les plus sages branlaient la tête. Une telle distance et de tels obstacles les séparaient des rives du grand lac! Retraverser la forêt sans armes, sans fusils surtout, c'était se livrer de gaîté de cœur à toutes les cruautés des cannibales. Semba et sa mère Moéni attendaient patiemment le changement de maîtres annoncé, mais n'auguraient rien de bon des futurs conducteurs de la caravane. Un des indigènes de Nyangoué, qui était chargé de leur nourriture, leur racontait sur les traitants portugais des traits de cruauté à faire pâlir les plus barbares tribus de la grande forêt.

Enfin, un beau soir, déboucha sur la grande place du village la caravane du célèbre négrier portugais, José Antonio Alvez.

Il faisait son entrée en grande cérémonie, couché dans un hamac surmonté d'un tendelet, et porté par des hommes dont la ceinture était garnie de clochettes d'airain. Derrière le palanquin, venaient une escorte de soixante bandits armés de mousquets, et un jeune esclave chargé du tabouret et de l'arme du maître, un fusil de Liège à deux coups.

Alvez, bien que porteur de noms portugais et baptisé, était un nègre d'un noir de cirage, d'environ quarante ans, habillé à l'européenne, et réunissant tous les vices civilisés aux défauts des noirs. Natif de Doudo, sur les bords de la Couenza, il voyageait depuis vingt ans dans l'intérieur de l'Afrique, trafiquant de tout, principalement d'esclaves, et volant avec une égale dextérité les chefs de peuplades et les directeurs des comptoirs de la côte. Généralement ce qu'il entendait par une campagne commerciale, n'était qu'une

expédition à main armée à travers des tribus peu nombreuses, et pendant laquelle le dol, la violence et le pillage se donnaient libre carrière.

Voilà en quelles mains allaient tomber les captifs de Magala.

Mais les négociations ne furent point entamées de suite. Le protocole indigène exigeait auparavant une fête à laquelle furent invités les gens d'Hu Mohammed et ceux d'Alvez avec les principaux traitants de Nyangoué.

Ce qu'on but de pombé, ce qui se dévora de poisson sec, de galettes de sorgho et de chevreaux rôtis, est au-dessus de toute énumération. Pendant trois jours et quatre nuits, Nyangoué ne vit circuler dans ses rues que des gens ivres.

Il y eut bien çà et là quelques têtes cassées, quelques huttes brûlées. Mais on ne doit faire mention de ces légers détails que pour mémoire. Quand les jarres de pombé furent vides, et quand les filets des pêcheurs ne recélèrent plus que quelques débris d'écailles, les véritables affaires commencèrent.

Alvez, malgré son apparence stupide et son air abruti, était un rusé compère. Il demanda à voir les esclaves d'Hu Mohammed comme passe-temps. Ce dernier, qui le connaissait de réputation, fit quelque façon pour la forme.

Introduit dans le camp des captifs, il les disposa sur deux lignes et les examina d'abord superficiellement.

— Ils sont trop vieux et trop jeunes, dit-il.

— Pardon, riposta l'Arabe, sur près de quatre cents il y en a deux cent trente-trois au-dessous de vingt ans, et tous jouissent de la plus parfaite santé.

Mais le Portugais ne se tint pas pour battu.

— D'où viennent-ils ?

— De l'est du Tanganika.

— Je ne connais pas ce pays-là. Ce sont des sauvages.

— Moins que les gens du Manyéma.

Après d'autres remarques désobligeantes, Alvez fit un triage. D'un côté, il mit tous les jeunes gens des deux sexes

au-dessous de seize ans, de l'autre ceux plus âgés. Puis son examen devint plus sérieux.

Il fit courir et sauter les esclaves, examina leurs pointures, leur dentition, bref, se conduisit en vrai maquignon.

Cette première journée se passa ainsi, mais aucune vente n'eut lieu.

Le lendemain, de bonne heure, on soumit les esclaves à des exercices de lutte. On leur fit soulever des poids, sauter des obstacles ; même on les obligea à chanter et à danser. Il fallait s'exécuter, car Hu Mohammed et Sélim son lieutenant, armés de fouet en cuir d'hippopotame, cinglaient facilement les épaules des récalcitrants. Semba se serait volontiers révolté ; mais les yeux de Moéni se fixèrent sur lui, le suppliant de se contraindre, et il se soumit à toutes ces épreuves humiliantes.

Après toute une journée d'examen, Alvez fit choix d'un lot composé de quarante-cinq hommes faits et de cent vingt-trois jeunes gens et jeunes filles.

Restait à discuter le prix. Les négociations devinrent encore plus laborieuses. Après force jurons et serments de toutes sortes, colères et injures, les jeunes devinrent la propriété du Portugais à un prix variant de 100 à 135 francs, et les plus âgés de 60 à 75 francs.

— Prendras-tu le reste ? demanda l'Arabe. Tu n'auras pas besoin de compléter ta caravane ; et, tu le vois, ils sont tous en bonne santé.

Semba, choisi l'un des premiers, tremblait de se voir séparer pour toujours de sa mère. Mais Alvez, séduit par la jeunesse et la distinction de Moéni, la désigna de suite dans le second lot.

Bref, après toute une semaine de discussion et de marchandages, la totalité presque entière des captifs d'Hu Mohammed, sauf quelques éclopés ou infirmes, devint la propriété du métis.

L'Arabe triomphait; son expédition lui rapportait de beaux bénéfices.

— Un conseil, maintenant, Alvez, avant de nous quitter. J'ai toujours bien traité ces gens. J'ai empêché mes Zanzibarites de les battre sans motif. Je les ai nourris de mon mieux. D'ici le Benguela, la route est longue. Il est donc de ton intérêt de les ménager, si tu ne veux pas déprécier ta marchandise, qui est certainement la meilleure que tu auras jamais conduite à la grande mer occidentale.

Le marché était terminé; mais avant de mettre en route sa caravane, il restait à Alvez une précaution indispensable à prendre. Il fallait ferrer les esclaves pour éviter les fuites.

Tous les forgerons de Nyangoué furent donc invités à fabriquer des colliers de fer et des chaînes pour les hommes et des chaînes moins fortes pour les femmes. Ces liens d'esclavage se trouvèrent prêts au bout de huit jours. Les captifs, bien et dûment enchaînés en deux troupes encadrées par les hommes d'Alvez, se trouvèrent prêts pour le départ.

Avant de consentir à se mettre en route, Alvez déclara qu'il fallait se préserver des mauvaises rencontres, et surtout de l'incendie des plaines par une grande *médecine*, le feu étant fort à craindre dans la saison sèche où l'on se trouvait alors.

Malgré sa qualité de chrétien, le chef de la caravane paraissait croire fermement à l'incantation, et avait engagé dans le Bihé un féticheur pour la durée du voyage. Les services divinatoires et magiques de cet individu étaient payés le même prix que ceux d'un porteur, mais avec adjonction d'un casuel.

Au moment où le soleil allait se coucher, le féticheur et son acolyte arrivèrent avec tous les éléments de l'incantation, qui comprenait une chèvre achetée le moins cher possible par le traitant, une poule, un grand vase rempli d'eau, un panier contenant de l'argile, une balle faite de lambeaux d'écorce, de la boue, une sébile, des racines, des fragments de ramilles, une branche dépouillée de feuilles, une houe, des couteaux, une hache, de la terre de pipe, enfin une auge

d'écorce, au milieu de laquelle était fixé un bâton posé transversalement.

L'acolyte, un jeune garçon décoré de trois lignes blanches : la première descendant du front au bout du nez, la seconde traversant la lèvre supérieure, la troisième au milieu de la poitrine, alla s'asseoir sur l'auge, en face du midi. Le féticheur s'assit de l'autre côté et, lui tournant le dos, eut la figure au nord.

Ainsi placés, ils se frottèrent réciproquement les bras, tandis que le magicien marmottait des paroles mystiques. Le frottement terminé, l'acolyte se leva et posa la branche effeuillée sur l'auge. Ensuite l'homme et l'enfant écorcèrent les brindilles et les racines, mirent l'écorce dans la sébile, la réduisirent en poudre, et coupèrent les bûchettes en très petits morceaux.

Après cette opération, le féticheur traça sur le sol avec son pied une croix, dont l'un des bras désignait le couchant. Il prit une poignée de la poudre d'écorce, en souffla une partie vers le soleil et le reste dans la direction contraire.

A la place où la croix avait été faite, on ouvrit alors une tranchée dans laquelle fut déposée l'auge magique. Le féticheur versa dans celle-ci une petite quantité d'eau et aspergea le sol, premièrement au nord, puis au midi. Il prit ensuite deux des racines qui avaient été pelées, cracha dessus, les déposa dans l'auge, chacun à un bout, et, se plaçant en face de l'extrémité méridionale, ramassa quelques-uns des fragments de brindilles qu'il jeta dans l'auge. Il accomplit cette opération en croisant les bras, de telle sorte que les petits morceaux de bois contenus dans la main gauche fussent jetés au levant du bâton lié en travers de l'augette et au couchant de la main droite.

L'acolyte, placé au nord de l'auge, exécutait en même temps et strictement les mêmes actes. Puis tous deux allèrent se rasseoir, le féticheur à l'est, l'acolyte en face de lui. Une fois ainsi, ils prirent la poule ; l'enfant tint les pattes et les ailes, le féticheur saisit la tête qu'il frotta avec de l'argile blanche,

et coupa la gorge du volatile, en ayant soin de faire tomber le sang dans l'auge et sur la barre transversale.

Quand la poule fut morte, le magicien la posa par terre au midi de l'augette, où le sol avait été aspergé, et lui tourna la tête au levant. La même cérémonie eut lieu à l'égard de la chèvre, que deux assistants aidèrent à maintenir, et dont le cadavre, placé au nord à l'endroit également aspergé, regarda le couchant.

Après s'être lavé la figure avec de l'eau mêlée au sang des victimes, le magicien prit dans sa bouche un peu de cette eau ensanglantée, et la projeta d'abord vers le soleil, puis du côté du levant. Il se frotta ensuite la poitrine et les mains avec de la poudre d'écorce prise dans la sébile et avec l'eau du sacrifice. Son aide répétait tous ses actes.

Une nouvelle quantité d'eau tirée du vase apporté par le magicien, fut versée dans l'augette. Alvez et beaucoup de ses hommes se lavèrent la figure avec cette eau, et se frottèrent les mains avec la poudre d'écorce. L'augette fut retirée de la tranchée. On mit dans la sébile un peu de son contenu, et le reste fut jeté dans la fosse où l'on jeta les boules d'argile et les petits morceaux de bois.

Le féticheur, ayant couvert tout cela avec l'auge, planta la branche nue au levant de cette ouverture. Enfin, il prit la sébile remplie d'eau lustrale, et, faisant le tour du camp, il aspergea toutes les huttes devant lesquelles il passait. La chèvre et la poule lui restèrent comme gratification.

Par un matin gris et brumeux, la caravane d'Alvez se mit en route. Mais ce premier jour ne fut consacré qu'au passage du fleuve qui prit toute la journée. Alvez, avec sa ladrerie habituelle, n'avait loué que de petites pirogues.

Les captifs de Magala s'étaient reposés près d'un mois dans le camp de Nyangoué. Bien nourris, dispensés de travail, ils étaient bons pour la longue et pénible route jusqu'à la côte.

La Loualaba passée, Alvez et ses esclaves traversèrent une série de petites plaines arrosées par les affluents du Lomain,

l'un des principaux tributaires du Congo. Cette première partie du voyage se fit sans incident. Les gens d'Alvez n'avaient pas encore l'occasion de montrer leur brutalité habituelle. Pendant un mois, la route s'était déroulée morne pour les malheureux esclaves, mais point trop fatigante, lorsqu'on aborda les premières rampes du Kilemba, massi montagneux qui fait partie du bassin sud du Congo.

Des esclaves commencèrent à donner quelques signes de fatigue. Alors les fouets des bandits d'Alvez entrèrent en danse et frappèrent impitoyablement les épaules nues des retardataires. Enchaînés comme ils l'étaient en file indienne, les malheureux noirs piétinaient toute la journée dans une poussière infernale sous un soleil de feu. Heureux quand, arrivés à l'étape, ils trouvaient assez d'eau pour se rafraîchir.

Bientôt à ce régime, leurs forces fléchirent. Quelques-uns tombèrent, principalement à la queue de la colonne, et, froidement, leurs bourreaux les égorgèrent pour n'avoir pas à les traîner plus loin.

Dans les caravanes commandées par des noirs portugais du genre d'Alvez, les esclaves souffrent infiniment plus qu'avec les Arabes de Zanzibar. Presque tous les traitants de la côte ouest sont d'anciens esclaves, et se vengent sur leurs victimes des souffrances d'antan. Puis, la discipline est chose inconnue chez eux, tandis que les Zanzibarites font marcher leurs engagés avec la stricte observance d'une troupe européenne.

Mal nourris, portant de lourdes charges d'ivoire, de caoutchouc ou de gommes, les malheureux Nouaroundis traînèrent trois mois durant leur croix par monts et par vaux, à travers les marais, les plaines embrasées et les jungles du Bihé, de l'Angola et du Benguela.

Partis de Nyangoué au nombre de quatre cents environ, ils n'étaient guère que deux cent cinquante en arrivant à Saint-Philippe-de-Benguela, dans un état de maigreur épouvantable. Les autres étaient morts en route sous le fouet d'Alvez,

et leurs corps, jetés dans les broussailles, avaient servi de pâture aux hyènes et aux vautours.

Le pauvre Semba se traînait misérablement comme le dernier des sujets de son père, et Moéni, affamée, amaigrie, serait morte vingt fois sur la route, si, par son énergique volonté, elle n'avait voulu vivre pour ne point abandonner son fils.

L'avarice et la rapacité d'Alvez étaient la cause de cet état lamentable des captifs Nouaroundis, et quand la troupe des esclaves défila à Saint-Philippe, ses amis, accourus pour le féliciter, hochèrent la tête. Sûrement, personne ne voudrait acheter ces squelettes vivants.

Mais Alvez les conduisit aux *baracons*, sorte de hangars palissadés où se reposaient les esclaves avant leur embarquement. Aucun navire n'étant en vue, les captifs de Magala furent enfermés dans cette enceinte.

Leur voyage sur terre était terminé. Désormais, ils attendraient dans le repos leur embarquement pour quelque pays d'outre-mer, et la dernière étape se ferait à travers l'Atlantique.





De grandes chaloupes s'emplirent d'esclaves, (page 64).

V. — Le « baracon »

C'était un triste spectacle que celui du *baracon*. Qu'on se figure des huttes délabrées, croulantes, au toit de feuilles à moitié arrachées par le vent de mer, pleines d'ordures et de vermine. Seuls, les pieux de la palissade, en teck massif, étaient solides, capables par leur hauteur et leur carrure de défier tous les efforts des esclaves. En avant, une haie d'agaves et d'euphorbes épineux servait de double enceinte ; et un large fossé, profond et rempli d'eau croupissante, entourait ce camp de misère et de douleurs.

Non par humanité, mais dans un but de lucre, pour cicatriser rapidement les membres écorchés des noirs, Alvez leur avait retiré leurs entraves et leurs carcans de fer. Cette mesure charitable ne produisait point tout le bon effet que l'affreux traitant en avait espéré. Les blessures, envenimées par l'incurie, la fatigue et un régime débilitant, promettaient

encore aux vautours une ample pâture parmi les malheureux détenus du baracon.

Une épidémie s'abattit sur les Nouaroundis. Les plus faibles en furent victimes, et beaucoup moururent. Alvez en était désespéré. Avoir acheté quatre cents nègres, les avoir nourris trois mois et même plus, — car aucun navire négrier n'apparaissait à l'horizon — et, en fin de compte, se trouver à la tête de deux cents misérables squelettes sans force, qui se vendraient un prix dérisoire, c'était un bien piètre résultat pour une campagne de près d'une année de fatigues et de dépenses.

Chaque matin, il s'informait près de ses subordonnés de l'état des esclaves. A chaque nouvelle mort, il entrait dans des colères épouvantables, et promettait des châtiments terribles à ceux qui se laisseraient tomber malades. Trop poltron pour risquer sa précieuse vie dans ce cloaque empesté, il n'en franchissait point l'entrée. Ses lieutenants profitaient de cette peur pour rationner encore les malheureux noirs et voler une partie de leur chétive pitance.

C'est dans cet enfer que Semba et Moéni passèrent deux longs mois de torture, souhaitant chaque jour une mort libératrice. Cet espace immense de la mer, qui s'étendait au pied de la colline où était installé le baracon, les effrayait ; auprès de ce désert d'eau, le beau lac du Tanganika leur semblait étroit. Ils avaient maintenant appris quelques mots de l'idiome des métis portugais du Benguela, et comprenaient que, tôt ou tard, ils seraient enfermés dans les flancs de ces pirogues géantes, dont ils voyaient chaque jour les voiles grandir ou diminuer sur l'Océan.

Dans leur cerveau primitif, ils se croyaient destinés à servir de pâture à ces blancs inconnus qui habitaient par delà la mer, ou à être sacrifiés dans quelque monstrueux holocauste à des idoles inconnues.

Enfin, un jour, Semba aperçut un nouveau vaisseau qui cinglait vers le port de Catambéla. C'était le clipper, commandé par Morély. Tous les Nouaroundis, massés près des

jours de la palissade, suivaient avec une avide anxiété les mouvements du léger navire.

Un vieux serviteur d'Alvez, qui avait autrefois servi à bord d'un négrier américain, leur apprit que, dans quelques jours, leur sort serait décidé, et que beaucoup d'entre eux seraient emmenés par ce navire.

Aussi l'imagination des noirs se donna-t-elle libre carrière, et, pour presque tous, un changement dans leur vie paraissait plutôt préférable au dénûment de la situation présente.

Dès qu'il eut atterri, Morély se fit indiquer un *comprad'hor*, sorte de courtier et d'interprète entre les traitants et les capitaines négriers, et s'informa des cargaisons d'esclaves à vendre. Cette triste denrée ne manquait pas. Deux autres baracons étaient remplis comme celui d'Alvez. Mais le comprad'hor, qui tenait à toucher la commission promise par ce dernier, s'il lui faisait obtenir un bon prix de sa marchandise, s'empressa de lui indiquer la troupe des Nouaroundis.

Le vieux forban d'Alvez commença par demander un prix exagéré de son bois d'ébène, mais quelques paroles sèches du capitaine lui donnèrent à réfléchir. D'un ton pleurard, il finit par acquiescer à l'offre de Morély, et, en moins d'une heure, l'affaire fut traitée à sa grande joie. Son bénéfice n'était point considérable ; mais après ses transes passées, il pouvait s'estimer heureux. Le capitaine négrier ne s'exagérait point le bon marché relatif de son acquisition, mais il comptait bien que le repos et la bonne nourriture aidant, les Nouaroundis reprendraient de la vigueur, et surpasseraient certainement, sur la place de la Nouvelle-Orléans, la valeur médiocre des noirs d'Angola, dont il était obligé de compléter sa cargaison.

Dans son équipage se trouvait un Américain de Boston, un misérable déclassé qui, avant de tomber au rang de matelot négrier, avait fait de bonnes études médicales. Morély, connaissant cette particularité, en fit son chirurgien en chef, chargé d'examiner son bétail humain, et Harris Brown accomplit sa tâche en conscience. Cent quatre-vingt-dix noirs, les

plus solides de la bande, furent acceptés par lui. En dépit des gémissements d'Alvez, qui se disait ruiné, il n'en voulut pas un de plus.

Il y eut à ce moment des scènes pénibles. De jeunes enfants, des femmes furent jugées par Harris Brown incapables de supporter la traversée. Sans souci du chagrin de ces déchirements qui séparaient pour toujours l'enfant de sa mère, l'époux de l'épouse, les noirs destinés au clipper furent immédiatement embarqués. Morély préférait se hâter. Un navire anglais chargé de réprimer la traite pouvait survenir, et alors c'était la corde pour lui et ses hommes.

Semba et sa mère eurent la chance de se voir réunis dans ce triage. Vite, de grandes chaloupes s'emplirent d'esclaves, et pendant la nuit l'embarquement commença.

Chaque embarcation recevait de vingt à trente esclaves, qui, aussitôt montés sur le pont du clipper, étaient déversés par les échelles des trois panneaux dans l'entrepont. D'énormes câbles étaient tendus d'un bout à l'autre de la batterie. Chaque esclave fut amarré par une courte chaîne à ces câbles. Pour couche, ils eurent des nattes grossières. D'ailleurs, l'entassement sous le plafond bas de l'intérieur devait produire au bout de peu d'heures une température suffocante, et les malheureux n'avaient point le froid à redouter.

L'opération ne dura guère plus de cinq heures. Aux premières lueurs du jour, quatre cents esclaves étaient amarrés par le pied aux filières centrales ; l'entrepont de la *Florida* était comble.

— Je suppose que Shark sera content, dit Morély en se frottant les mains, l'embarquement terminé. Le clipper est bondé de nègres.

— Et vous les avez eus à bon compte, capitaine, observa Chenot.

— Oui et non. Trente dollars tête, en moyenne, serait un prix raisonnable, si ces pauvres diables avaient l'air plus robustes. Mais ces brutes de Portugais, par leurs mauvais

traitements, leur ont enlevé plus du tiers de leur valeur marchande.

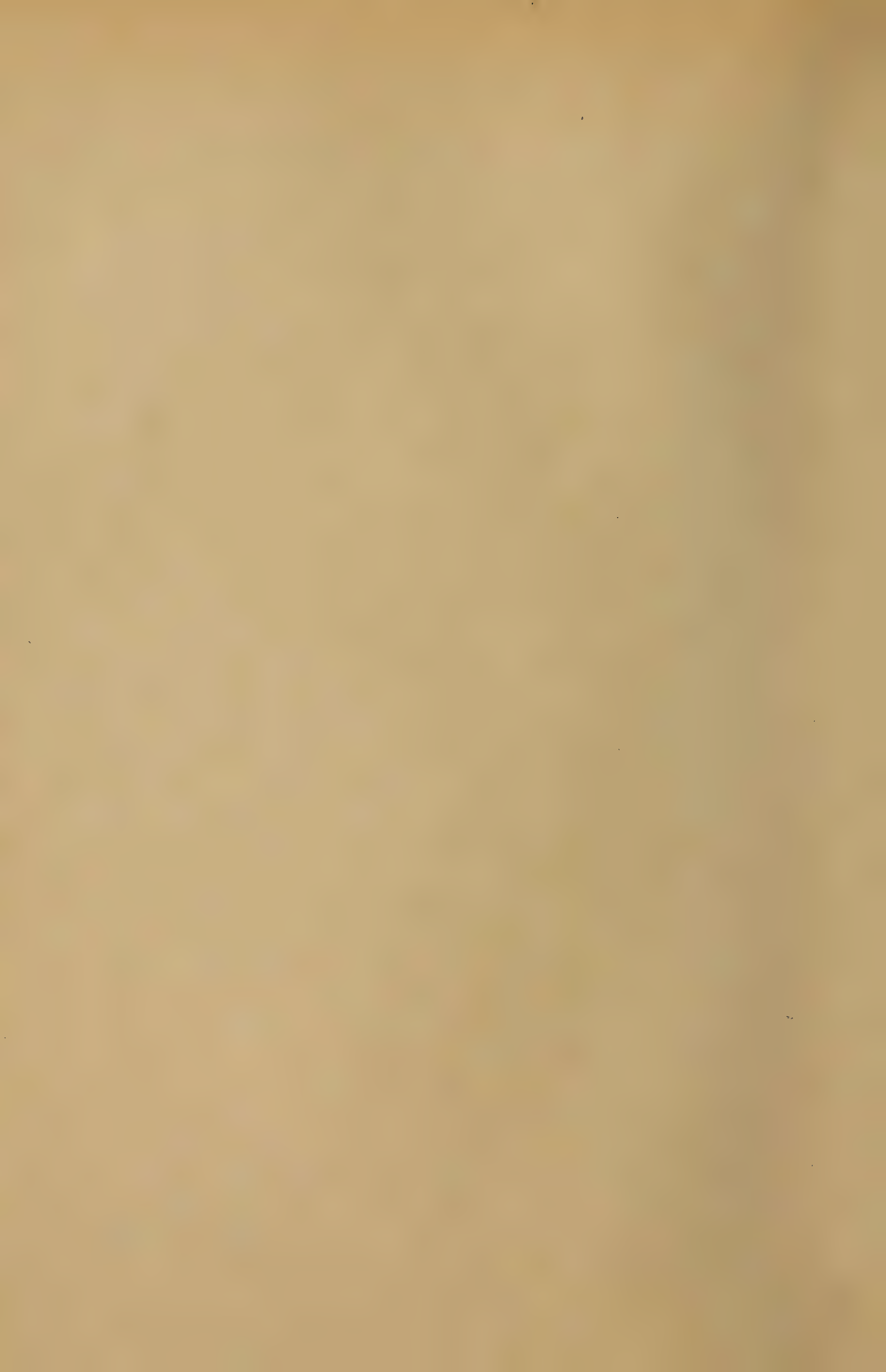
— C'est pitié, murmura Chenot, de gâter de belle marchandise comme cela.

Le capitaine et son second parlait d'êtres humains comme de veaux ou de bœufs sur un marché de France.

Des écoutilles grillées remplacèrent les panneaux pleins. Sans cette précaution, les nègres auraient été asphyxiés.

Les embarcations furent hissées aux porte-manteaux. Le sifflet de Loaëc, le maître de manœuvre, retentit; l'orientation des voiles se fit aussi rapidement que sur un navire de guerre, et la *Florida*, fendant les flots de son étrave allongée, perdit rapidement de vue les côtes du Benguela.







On les jeta par-dessus bord, (74).

VI. — Sur l'Océan

Pendant les trois premiers jours, le clipper fila vers l'ouest à une vitesse moyenne de sept à huit nœuds. Le commandant préférait conserver cette allure à une autre plus rapide, mais peut-être un peu dangereuse à cause de la brise qui soufflait. Il était bien résolu à n'adopter la vitesse alors fantastique de treize nœuds que si un danger, comme la poursuite d'un croiseur, menaçait la *Florida*.

Envers son chargement d'esclaves, il adopta un règlement particulier destiné à maintenir le bon ordre et un état sanitaire suffisant pour combattre les dangers de l'entassement et de l'infection dans les flancs du navire.

La mer étant belle, la température chaude et sèche, Morély fit chaque jour monter sur le pont, par bordées égales, et pendant deux heures chaque, sa cargaison de noirs.

La première fois, les malheureux s'imaginèrent qu'on

voulait les jeter à la mer et refusèrent de gravir l'échelle des panneaux. Mais Dubosq et Loaëc, armés de grosses garcettes, les cinglèrent sans merci. Bon gré mal gré on amena les premiers sur le pont.

Les grandes voiles gonflées par la brise, la hauteur des mâts, la rapidité du navire frappèrent de terreur les pauvres gens. Quand ils se virent sur ce plateau mouvant, devenu le centre d'une circonférence sans bornes, ils tombèrent à genoux, les bras levés vers le ciel.

Mais Morély ne leur laissa pas le temps de s'abandonner à leur chagrin. Il fallait que son troupeau noir prît de l'exercice, dérouillât ses articulations ankylosées, et affectât au moins une gaîté factice. Sur un signe de lui, deux matelots des Etats du Sud s'avancèrent, chacun un *bengo* sous le bras, et grattant leur guitare, entonnèrent sur un air très vif une chanson créole.

La bouche ouverte, les nègres regardaient, ahuris, ces deux hommes, dont la mélodie entraînante accompagnait le rythme sautillant cher aux oreilles noires. Morély fit les mains se joindre, et poussant en avant le premier qu'il trouva — c'était Semba, — il les lança en une ronde dont la cadence d'abord assez lente s'accentua et devint vertigineuse.

Le premier étonnement passé, les malheureux captifs goûtèrent fort cet exercice chorégraphique. Pendant tout le temps qu'ils passèrent sur le pont, ils ne cessèrent de tourner et de chanter.

Ces natures primitives longtemps comprimées, revenaient enfin à une sorte de gaîté, qui, bien que factice et commandée, n'en détournait pas moins les pensées lugubres de leurs esprits.

— Hein ! avais-je raison ? dit Morély au second.

— Ma foi, commandant, vous êtes sorcier; voilà ces noirs, qui tout à l'heure semblaient porter le diable en terre, gais comme des pinsons.

— Bah ! c'est une méthode que je tiens des vieux capitaines négriers de Nantes d'avant la Révolution. Quand ils trans-

portaient des noirs de Guinée à Saint-Domingue, jamais on n'oubliait de les faire danser et chanter pendant la traversée. Ces brutes de Yankees, qui, en dehors de la culture du dollar, sont bêtes à manger les semelles de leurs bottes, les laisseraient plutôt crever de chaleur et d'asphyxie au fond de la cale.

Morély était un tempérament froid et peu susceptible d'émotions généreuses, mais en même temps réfléchi et calculateur. Il savait que, pour les noirs, la distraction est le remède le plus sûr contre la nostalgie ; il se sentait disposé à ne rien épargner pour conserver intacte sa cargaison.

Pendant qu'une moitié des nègres s'ébattait sur le pont, l'autre moitié, sous la direction du maître d'équipage, nettoyait à grande eau l'entrepont, et s'occupait de tous les soins de propreté du bord. D'autres, organisés en corvée de cuisine, cuisaient dans des chaudières le riz et la farine de maïs dont Morély avait fait grande provision avant de partir de la Louisiane.

Les pauvres nègres se trouvaient maintenant dans l'abondance, en comparaison de l'état de famine permanent où les avaient plongés pendant quatre mois l'avidité et la cruauté d'Alvez. En outre, le commandant avait défendu à l'équipage de molester ou de frapper les esclaves.

Il agissait vis-à-vis d'eux comme un bon éleveur pour ses bestiaux, leur prodiguant les soins physiques, mais les considérant comme des animaux. On eut sans doute profondément étonné Morély, si on lui eût dit que ces noirs possédaient comme lui une âme immortelle.

La mobilité du moral chez les races africaines est très grande. Subitement ces malheureux, courbés sous le poids de la terreur inspirée par Alvez, se redressèrent, leurs traits mornes reprirent la jovialité d'autrefois. Mieux traités, beaucoup mieux nourris, leurs traits perdirent cette teinte grisâtre qui est la pâleur des nègres, la belle patine bronzée recommença à couvrir les corps amaigris, affaissés sous les pesants fardeaux et les marches forcées.

En raison de son âge et de sa vigueur naturelle, Semba, muet et sombre depuis le sac de Magala et la mort de son père, recommença à rire et à causer avec les compagnons du village natal. Moéni éprouva un soulagement au changement d'attitude de son fils, et reprit espoir dans l'avenir.

Estimant que ses esclaves auraient une plus grande valeur si, en débarquant, ils savaient quelques mots d'anglais, Morély choisit ceux qui lui parurent les plus intelligents, et s'efforça de leur apprendre à prononcer quelques phrases usuelles en leur désignant différents objets.

Ce ne fut pas sans grande surprise qu'il découvrit chez Semba une intelligence supérieure pour un noir. Au bout de trois semaines, il était déjà capable de prononcer sans trop de difficultés quelques phrases courtes ; il savait à peu près le nom de tous les ustensiles en usage à bord.

Ces Nouaroundis sont une race bien supérieure au nègre abruti de l'Angola, de type presque simiesque.

Morély prit un certain plaisir à faire causer le jeune Semba, et put, à travers le récit peu compréhensible de l'adolescent, deviner le drame de Magala et la douloureuse odyssée des malheureux noirs sous la courbache d'Hu Mohammed et l'humeur rapace d'Alvez.

Un matin, sur les dix heures, tandis que le commandant, assis sur son *rocking-chair*, se balançait en fumant et en regardant la danse des esclaves, aux sons des deux joueurs de bengo, de la hune de misaine tomba cet appel du matelot en vigie :

— Voile par le travers devant !

Immédiatement, Morély s'élança de son fauteuil canné, et demanda impérieusement à un timonier de lui passer sa longue-vue.

Ce n'était qu'un petit point à l'horizon, mais qui grandissait rapidement, en raison de la double vitesse qui portait les deux bâtiments l'un vers l'autre.

Le second, appelé, vint rejoindre le commandant. Tous les

deux s'empressèrent de monter à la hune de misaine, d'où ils pourraient mieux distinguer le navire signalé.

A l'avant de la *Florida*, un fort groupe de matelots s'était rassemblé. Dubosq, près des noirs, attendait les ordres du commandant.

Successivement la voilure, les basses vergues et enfin la coque apparurent. Morély examinait en silence. Tout à coup, repliant sa longue-vue, il dit quelques mots au second, et ce dernier s'empressa de transmettre avec son porte-voix l'ordre suivant :

— La barre à tribord trois quarts !

Le timonier obéit aussitôt, et le clipper, décrivant un demi-cercle, s'écarta de la route suivie jusqu'à ce moment. En même temps, les gabiers de quart s'élançaient dans les enfléchures et orientaient les voiles suivant la nouvelle direction donnée au navire.

Une demi-heure s'écoula de la sorte; le navire inconnu, qui était gréé comme un cutter, s'écarta aussi de sa route, et vint à la rencontre de la *Florida*.

— Heu! grommela Morély au second qui était remonté dans la hune, ce sabot-là m'a tout l'air de vouloir nous donner la chasse. C'est bon, descendons.

En quelques secondes, ils furent sur le pont.

Mais sur le cutter apparaissait un signal qui voulait dire : « Mettez en panne ! » Un coup de canon à poudre appuya la sommation.

Deux milles au plus séparaient maintenant la *Florida* du cutter anglais.

— Çà, non ! s'écria Morély, pâle, un mauvais regard dans ses yeux. Loaëc, faites gouverner droit au nord et déployer toute la toile.

Avec un ensemble digne de la meilleure marine de guerre du monde, les quarante coquins de la *Florida* larguèrent et établirent toutes les voiles possibles. Une brise assez forte soufflait du sud-est. Le clipper s'inclina sur tribord, presque jusqu'à mouiller le bout de ses vergues à chaque coup de

tangage. Puis le vent bien pris, les écoutes bien assurées, il fila sur un angle de minute en minute plus élargi, loin de la route du côtre.

Ses voiles gonflées comme des ballons, ses mâts craquant jusqu'à leur emplanture, tous les haubans serrés comme des cordes à violon, il bondissait sur le dos des lames, plongeant parfois son bout-dehors de beaupré dans l'écume des embruns qui venaient flaquer sur le pont.

Un cri de terreur partit du groupe des nègres, qui, maintenant serrés en troupeau, les danses abandonnées, chancelaient et se culbutaient à chaque mouvement du navire.

— En bas les nègres! hurla Morély, qui, à ce moment seulement, sembla se souvenir d'eux.

Mais, n'osant faire un pas en avant, à cause du plancher instable, ils se contentèrent de se serrer davantage.

Loaëc saisit un cordage, et avec fureur se mit à frapper dans le tas.

Sous ses coups rudement assénés, des gémissements s'élevèrent, mais aucun noir ne bougea.

— Tapez dessus! cria Morély. Qu'on les descende, et vivement!

Alors cinq ou six hommes, qui n'étaient point occupés, frappèrent comme des sourds sur cet amas de chair noire, tandis que le cuisinier et son aide en saisissaient deux par le bras et les poussaient à grands coups de pieds jusqu'à l'échelle du panneau.

En quelques minutes, le pont fut déblayé. Les noirs, saignants sous les coups, se précipitèrent en troupe dans le faux-pont, se culbutant avec des cris d'épouvante.

En bas, deux hommes les rattachèrent aux haussières. Cette opération terminée, ils remontèrent fermer les panneaux. Le misérable troupeau resta plongé dans une profonde obscurité. Les soubresauts du navire, les roulaient les uns sur les autres, comme des ballots mal arrimés.

Durant cette scène, le cutter, en suivant sa direction oblique, avait gagné une certaine avance. Certain maintenant

d'être en présence d'un navire négrier, il le canonnait sans autre forme de procès.

Heureusement pour la *Florida*, les pointeurs du navire anglais n'étaient pas de première force. Sauf deux ou trois manœuvres coupées, les projectiles ne causèrent aucun dommage.

Cependant si les Anglais réussissaient à couper la ligne du clipper, ce dernier était perdu. Aussi Morély tenta la suprême chance. Hardiment, il déploya ses dernières voiles, établit ses bonnettes ; n'ayant plus un pouce de toile à larguer en plus, il se fia à sa bonne étoile.

La brise avait fraîchi. Un faux coup de barre, une manœuvre mal comprise ou non exécutée à la minute, une écoute cassant, tout incident pouvait compromettre le navire en l'immobilisant.

Morély prit donc la place de l'homme de barre. D'une main ferme, il fit marcher la roue du gouvernail, jetant d'une voix nette et rapide ses ordres de manœuvre. Son équipage de forbans comprit qu'il était de nécessité d'obéir ponctuellement ; il exécuta chaque manœuvre avec un ensemble parfait. Le navire craquait, mais rien ne cassa.

De la cale s'élevaient des gémissements et des plaintes. Dans une profonde obscurité, roulés sur le plancher raboteux, se heurtant, se cognant, s'entrechoquant, les noirs croyaient leur dernière heure arrivée.

La poursuite dura une heure, le cutter arriva trop tard pour couper la route. Il envoya un dernier coup de canon à quatre cents mètres, qui écorna le tableau d'arrière sans causer d'autre avarie. Lancé à toute vitesse, il ne put s'arrêter que fort loin pour virer de bord. L'abordage était manqué ; le clipper fuyait à toute vitesse vers le nord.

— Hurrah ! rugirent les marins de la *Florida*, en agitant leurs bonnets. Vive le capitaine !

Ce denier reçut, en souriant, l'éloge, et ordonna une double ration de tafia pour le soir. En même temps, par prudence, il

fit diminuer un peu la voilure. Le bateau anglais n'était plus qu'un point à l'horizon.

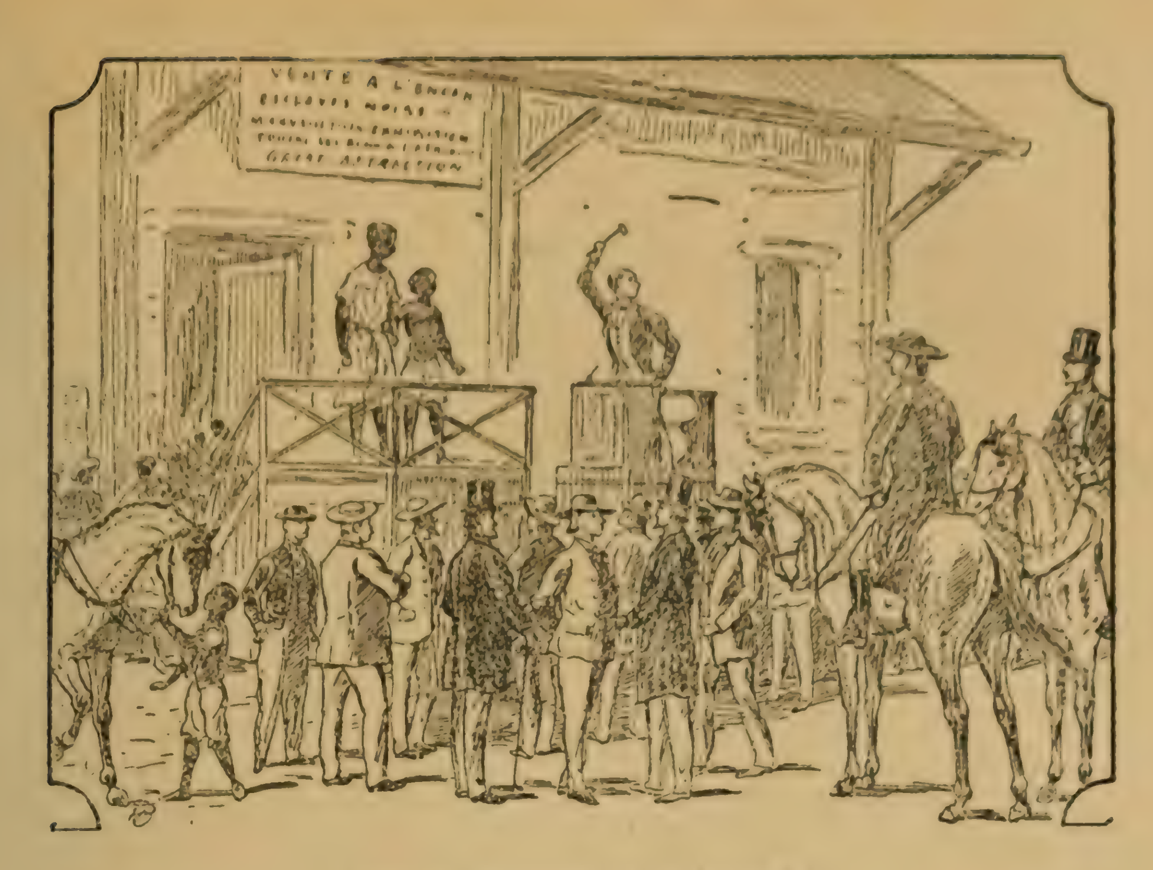
Il était midi. L'océan était redevenu absolument désert. Morély fit rectifier la route de quelques degrés, et s'empressa de descendre en bas voir comment se portaient les esclaves.

A sa grande satisfaction, il reconnut peu de dégâts. Beaucoup de contusions, un bras cassé et un pied foulé, telles étaient les plus graves blessures. Les Nouaroundis ont le crâne solide et les os durs, et l'allure désordonnée du bâtiment n'avait pas été trop longtemps soutenue. Néanmoins, Morély, en bon commerçant, soucieux de sa cargaison, fit appeler le chirurgien-matelot, qui s'appliqua à panser de son mieux les pauvres blessés. Le capitaine trouva aussi à propos de faire remonter sur le pont une partie des esclaves, et la danse, au son du bengo, reprit comme si rien d'insolite n'était survenu.

L'alerte était passée. Tout le monde était satisfait à bord de la *Florida :* les noirs, en vrais enfants de la nature, très insouciants, et heureux de sauter et danser au grand air, au lieu d'étouffer dans les profondeurs de la cale ; les marins enchantés d'avoir esquivé la danse suprême au bout d'une vergue, et Morély, qui, outre cette considération de grande importance, supputait les beaux bénéfices de sa campagne.

Le reste du voyage s'acheva dans une uniformité et une tranquillité parfaites, sauf dans le golfe du Mexique où la *Florida*, assaillie par un violent coup de vent, perdit trois esclaves tués dans la tempête. On les jeta par-dessus bord sans même leur attacher un boulet au pied. Quelques instants après, les requins qui escortaient en bande le clipper depuis Saint-Domingue, se disputaient les misérables dépouilles.

Enfin, trois jours après, le navire négrier reconnaissait les feux de balise et franchissaient la passe du Mississipi.



A deux mille dollars le lot, (page 84).

VII. — Le marché aux esclaves

Morély s'était empressé de télégraphier à Shark son arrivée. Le trafiquant de chair humaine avait loué un léger canot, conduit par quatre vigoureux rameurs ; il se fit transporter au lieu qu'il avait désigné au capitaine comme rendez-vous. C'était à quelques milles en amont de Fort-Jakson.

Déjà à cette époque, en 1855, peu d'années avant la terrible guerre de Sécession, le Congrès de Washington avait émis par l'organe de plusieurs de ses membres, représentants des Etats du Nord, le vœu qu'on réprimât énergiquement la traite des noirs. Ces vœux étaient restés longtemps platoniques. Peu à peu, cependant, sous la pression de l'opinion, on en était venu à défendre les débarquements publics d'esclaves noirs dans les ports du Sud. L'esclavage n'en était pas moins florissant. Les ventes publiques de nègres étaient presque

journalières dans l'Alabama, la Louisiane, la Virginie, la Caroline du Sud, l'Ohio et le Tenessee.

Sur ces territoires à température chaude, parsemés de marais et de forêts, le blanc arrivait difficilement à fournir la même somme de travail que dans les Etats à climat tempéré du Nord. A cette époque, les deux tiers des cotons manufacturés dans les usines d'Angleterre, de France, de Belgique et d'Allemagne, provenaient des immenses plantations du Sud des Etats-Unis, comparables par leur étendue et le nombre des bras employés aux *latifundia* de l'empire romain. Pour obtenir des bénéfices de cette culture, il fallait le travail esclave, c'est-à-dire celui de l'ouvrier servile, qu'on se contentait de nourrir le plus économiquement possible, que l'on ne rémunérait point, et dont l'existence était estimée au même prix que celle du cheval de trait ou du bœuf de labour. C'était l'exploitation systématique et raisonnée de la race noire par la blanche avec tout le cortège d'abus et de misères qu'amène à sa suite cet état social.

Dans toute cette partie des Etats-Unis, l'esclave était considéré comme une machine. Comme preuve de son habileté agronomique, un planteur osait dire qu'il avait pressuré son esclave comme une *bagasse*, c'est-à-dire comme la tige de canne à sucre dont on vient d'exprimer tout le jus.

Cette horrible situation des noirs dans les Etats à esclaves était arrivée à son comble. Les planteurs sentaient vaguement qu'ils touchaient au terme de leurs droits d'exploitation de l'être humain, et en abusaient à outrance.

C'était à cette heure vers février 1855, que la *Florida* débarquait sa cargaison humaine, destinée à être vendue comme du bétail et dispersée aux quatre coins de cette immense région. Les pauvres noirs n'avaient encore connu que les horreurs de la guerre entre peuplades voisines et la misère du vaincu. Maintenant ils allaient entrer en intime contact avec l'exploitation savante, sans entrailles et sans trêve du planteur blanc, qui les rangeait au nombre de ses animaux domestiques, sort mille fois pire que la servitude

dans la tribu voisine, où du moins le maître est de la même couleur, avec un cœur quelquefois compatissant à la douleur et à la misère de l'esclave.

Shark, en qualité de représentant et mandataire du syndicat des marchands d'esclaves du Sud, avait loué une ancienne distillerie de rhum abandonnée, dont les magasins et les hangars ressemblaient assez aux baracons du Benguela. C'est là qu'en attendant le jour de la vente les noirs de la *Florida* furent parqués, sous la garde d'une vingtaine d'engagés spéciaux, armés de revolvers et de bowie-knife, assistés pour remplir leur tâche d'une dizaine de grands dogues, spécialement dressés à la poursuite des esclaves marrons.

On sait l'habileté des Américains en fait d'annonces commerciales. Les journaux de tous les Etats du Sud, pendant quinze jours, produisirent en caractères énormes cette annonce de la vente :

PLANTEURS!

ENTREPRENEURS!

AGRICULTEURS!

INDUSTRIELS!

Et, en général, propriétaires désireux d'acquérir à un prix merveilleux de bon marché

DES ESCLAVES NOIRS

Forts, sains, vigoureux, intelligents,
Et parlant très bien l'anglais,
Provenant des races les plus robustes et les plus belles, au point de vue esthétique, de la région la plus mystérieuse du

CENTRE-AFRIQUE

Amenés par caravanes à Saint-Philippe de Benguela,
Et transportés par le splendide clipper américain la Florida.
Venez tous et choisissez :
Il y en a plus de 400!

Des Hercules aux bras musculeux! des Apollons souples
et nerveux, véritables statues de bronze et d'ébène!
La vente aura lieu à l'encan, le 22 mars 1855,
à une heure de l'après-midi et jours suivants.
Merveilleuse exhibition!
Toutes les races du Centre-Afrique!
Great attraction!!!

Sur des mâts, cette affiche avait été dressée longue de six mètres, avec des lettres colossales blanches, vertes, noires, bleues, jaunes, sur un fond rouge sang de bœuf. Pendant quinze jours, la presse du Sud mena un tapage infernal, les uns louant en termes hyperboliques le merveilleux choix que cette vente ferait défiler sous les yeux des amateurs, vantant les soins dont ils avaient été l'objet pendant la traversée. Les autres, au contraire, dénonçant cette vente comme infâme.

« Toute une contrée dépeuplée pour ramasser quelques » centaines de noirs, les cruautés, les barbaries des conduc- » teurs d'esclaves et des négriers. Toutes ces horreurs pour » faire pousser quelques pieds de coton de plus sur les plan- » tations, tandis que d'Europe pouvaient se déverser à volonté » dans les Etats du Sud des milliers d'émigrants infiniment » plus robustes et plus laborieux que les noirs d'Afrique. »

Pour la millième fois, la presse anti-esclavagiste prédisait la guerre civile, la ruine du Sud, l'abandon des plantations, la destruction des villes maudites, nouvelles Sodomes et Gomorrhes (lisez la Nouvelle-Orléans, Charlestown et Richmond.)

Certainement, Shark avait placé avec adresse quelques dollars pour provoquer une telle explosion d'indignation. Cela ferait monter la vente, et son *trust* en bénéficierait. D'un autre côté, les journaux esclavagistes renchérissaient leur panégyrique :

« Eclairés par les lumières évangéliques de leurs futurs » maîtres, ces noirs jouiraient sûrement en Amérique d'une

» existence calme, laborieuse et confortable, au lieu d'être la
» proie de roitelets féroces, ou les victimes offertes en holo-
» caustes à des idoles monstrueuses. Plus tard, les yeux
» ouverts à la lumière de la civilisation, ils seraient accueillis
» en frères cadets sous la glorieuse bannière étoilée. »

Toute cette débauche de prose enflammée était du *bluff*. Les planteurs ne s'en feraient pas moins prendre comme des alouettes au miroir.

Le 22 mars au matin, Shark vint de bonne heure au dépôt des noirs. Après un sérieux lavage, il les fit habiller de cotonnade fraîche. On leur servit un repas un peu meilleur que les précédents. A une heure, une grosse cloche sonna, annonçant la vente.

Il y avait foule ; planteurs de la Louisiane, de la Géorgie, de l'Alabama et de la Caroline du Sud, entrepreneurs de voies ferrées et de déchargements maritimes, propriétaires urbains en quête de domestiques, filateurs, usiniers, industriels de toutes sortes. Certainement plus de trois cents acheteurs sérieux se présentaient. Grâce à eux, des petits boutiquiers profitaient de l'occasion pour écouler dans des bars improvisés force liquides, cigares et rafraîchissements de toutes sortes. Des enfants déguenillés, des vagabonds de la Nouvelle-Orléans vendaient des fleurs, des allumettes, ou s'offraient à tenir et à soigner les chevaux des gentlemen pendant la vente.

C'était une animation extraordinaire autour de la distillerie abandonnée. Les noirs de la *Florida*, cause de cette affluence, se sentaient repris de leurs vieilles terreurs. Sans doute, toutes ces faces blanches assemblées venaient assister à leur supplice. Semba tenait étroitement sa mère Moéni par la taille, et semblait défier quiconque voudrait les séparer.

Cependant il avisa un nègre qui circulait avec d'autres hommes de couleur parmi l'assistance. Il surmontait sa timidité, et l'interpella. Il savait assez d'anglais pour soutenir un peu de conversation.

— Qu'est-ce qu'on va faire de nous?

— Mais vous vendre.

— Pourquoi faire?

— Vous êtes esclaves, n'est-ce pas? Vous allez être nègres de plantations domestiques, menuisiers, forgerons...

— Qu'est-ce que vous êtes, vous?

— Oh! moi, dit le nègre, je suis valet de chambre; et il promenait son regard satisfait sur son pantalon quadrillé, sa veste de nankin et ses souliers vernis qui emprisonnaient ses gros pieds nus. — Moi, très heureux, pas de travail dur, pas de fouet à craindre.

Semba aurait bien voulu continuer la conversation et lui demander d'autres détails. Mais Shark et un autre marchand d'esclaves comme lui crièrent d'une voix de tonnerre :

— Silence, *négoces!*

Un nouveau coup de cloche retentit. Le commissaire-priseur monta sur son estrade. Sur une autre fut disposé un groupe de six noirs de la *Florida*. Shark faisant l'office d'allumeur, la séance commença.

« — Honorables gentlemen, nous avons l'honneur de présenter à votre choix éclairé un premier lot de nègres récemment arrivés de la Côte d'Afrique. Admirez, gentlemen, ces poitrines robustes, ces jarrets d'acier, ces biceps d'airain. Ils sont frais, ils sont solides, ils sont excellents! Ils ignorent le mensonge, la paresse, la gourmandise. Ce seront des Hercules au travail, des anges par la douceur et la patience. Honorables gentlemen, voyez, choisissez, prenez. »

Shark attendit une minute, puis reprit, désignant un beau noir de Magala, l'un des meilleurs guerriers de Rossounâ.

— Il vient du centre de l'Afrique, de la région des grands lacs. Il est sobre, courageux; ferait un excellent garde de sucrerie, cocher ou palefrenier à volonté.

— A deux cents dollars, proclama la voix de basse du commissaire-priseur.

— Deux cent dix, lança un maigre planteur de riz de la Géorgie, long et mince individu à figure en lame de couteau, l'air dur et avare.

— Deux cent dix! qui met l'enchère? A deux cent dix, le beau nègre! débita l'organe enroué du commissaire-priseur.

Enfin, après deux enchères, le pauvre Kiouma, qui de sa vie n'avait touché un cheval ou planté une tige de riz, fut adjugé au Géorgien pour la modeste somme de 260 dollars ou 1,300 francs.

Ainsi commencée, l'*auction*, comme disent les Américains, se poursuivit avec des chances diverses, mais, en général, les prix furent élevés. Vers les six heures, Shark annonça d'un ton solennel :

— Gentlemen, nous allons mettre en vente un lot de deux nègres, la mère et le fils, tous deux de sang royal. Ce sont la veuve et le fils du roi Rossounâ, prince de Magala, souverain de l'Ouroundi, l'un des pays riverains du lac Tanganika.

Shark tenait ces détails du capitaine Morély, qui avait fait causer le pauvre Semba. Ce n'était pas par humanité pour ne point séparer la mère et le fils qu'on les offrait ensemble; c'était plutôt pour frapper l'imagination des acheteurs en produisant à la fois une reine et un prince royal.

Moéni, honteuse d'attirer ainsi les regards, baissait la tête; son fils, au contraire, dardait sur cette assemblée de blancs des yeux furieux Il souffrait pour sa mère et lui d'être ainsi présentés comme du bétail.

L'annonce de Shark avait produit un effet prodigieux. Les plus indifférents des amateurs se pressèrent autour de l'estrade ; des murmures d'admiration se firent entendre.

Enlacés l'un à l'autre, la mère et le fils formaient un groupe vraiment remarquable. Les Nouaroundis sont une des plus belles races de la région des grands lacs, et Moéni et Semba étaient deux des types les plus parfaits.

Moéni avait vingt-huit ans. Grande, élancée, souple comme un jonc, malgré les douleurs de la captivité, les fatigues des mois de marche sous le fouet d'Alvez et de Hu Mohammed, elle offrait aux regards des curieux une figure fine, illuminée de grands yeux noirs à l'expression à la fois désolée

et fière. Semba, qui avait alors quatorze ans, était merveilleusement découplé, et semblait la vivante reproduction d'une statue antique. Leur teint assez clair, poli et comme satiné, avait le reflet métallique des bronzes florentins.

Ils n'avaient point les lèvres en bourrelets violacés, la peau fuligineuse et le nez épaté des nègres de Guinée. Leur maintien était à la fois réservé et fier, quelque chose des fauves de leur pays.

Shark, enchanté de l'effet de cette attraction, fit signe au commissaire-priseur.

— A mille dollars, la reine de l'Ouroundi et son fils, à mille dollars : y a-t-il amateur pour mille dollars?

— Onze cents! glapit une voix aigre.

C'était un petit homme sec comme une racine de bois, à figure de casse-noisette, les yeux vifs et fureteurs, propriétaire d'un cirque ambulant. Il ambitionnait l'acquisition de cette reine détronée et du prince royal dépossédé de sa couronne, pour les exhiber dans les villes où il séjournerait, et se promettait d'en tirer un bon bénéfice.

— Onze cents, gentleman? Très bien. Onze cents dollars, une fois!

— Onze cent cinquante! prononça d'une voix forte un homme de haute stature.

Le nouvel enchérisseur s'appelait Kennedy, et avait été autrefois *major* dans un régiment d'infanterie sur la frontière indienne. Maintenant, il occupait ses loisirs de vétéran, en vivant de la vie de planteur, près du lac Pontchartrain.

Semba lui lança un regard aigu. A tout prendre, il semblait meilleur que le directeur de cirque.

Ce dernier fit un geste de dépit.

— *By Jove!* Je ne m'appellerai plus Jonathan Pick, si je ne réussis à acheter ces noirs. Et, d'une voix criarde, il lança :

— Douze cents!

— Douze cent cinquante, riposta tranquillement le major.

— Treize cents !

— Treize cent cinquante, continua Kennedy.

Pick eut l'air d'hésiter. Treize cent cinquante dollars pour une négresse et un gamin de quatorze ans, même de sang royal, c'était une somme déjà ronde. Cependant, son envie l'emporta, et, triomphalement, accentuant son organe criard, il dit :

— Quatorze cents !

Mais Kennedy était entêté, et, sans perdre de son calme, il poursuivit l'enchère :

— Quatorze cent cinquante.

Shark se frottait les mains. Ainsi lancée, cette enchère pouvait monter très haut.

Pick se gratta l'oreille une seconde. D'un côté, son avarice lui conseillait de céder ; de l'autre, Moéni, avec un royal costume dont il ruminait déjà le programme, ferait une reine de cirque superbe ; et son fils, qui paraissait agile, se transformerait en agréable clown. Aussi, cette fois, cria-t-il plus fort :

— Quinze cent cinquante !

Le vétéran n'eut pas un instant d'hésitation. Il irait à 2,000 dollars, au besoin ; le couple lui plaisait. Et, lentement, il dit :

— Seize cents.

Une grimace fendit en deux le casse-noisette de Pick. Maudit major ! Enfin, encore une fois :

— Dix-sept cents !

A dessein, il accentuait l'enchère, haussant contre Kennedy d'une centaine de dollars. Il espérait arrêter ainsi son adversaire.

Un grand silence s'était fait. Toute l'attention se concentrait sur les deux amateurs. Shark, vivement ému, regarda attentivement le major qui fit attendre plus longtemps sa réponse.

— Gentlemen, à dix sept cents dollars les deux beaux

nègres. C'est pour rien, dit avec emphase le commissaire-priseur. A dix-sept cents dollars, une fois ! deux fois !

Pick se croyait déjà le possesseur de Moéni et de Semba. Il voyait les lèvres du commissaire prêtes à prononcer : trois fois ! Quand Kennedy, qui se donnait le malin plaisir de tenir Pick sur les charbons ardents, lança plus haut cette fois :

— Dix-huit cents !

Pick eut une sueur d'angoisse. — Que Dieu damne les yeux de ce maudit major ! — Et vivement, d'une voix qui râlait presque :

— Dix neuf cents !

Mais Kennedy se tenait parole, et il laissa tomber comme un plomb le chiffre triomphal.

— Deux mille !

Shark en eut un éblouissement. Deux mille dollars, ces misérables nègres !

— A deux mille dollars le lot ; à deux mille une fois, deux fois, murmura la voix monotone du commissaire-priseur, son marteau d'ivoire en l'air, promenant un regard circulaire sur l'assistance.

Mais Pick était effondré. Il s'était déjà faufilé dehors, honteux de son échec. Aussi le fatal : et trois fois, suivi de l'*adjugé* traditionnel avec le coup de marteau, retomba-t-il sans être arrêté par une nouvelle enchère.

— Descendez, murmura Shark, ravi, aux noirs.

Suivant l'usage, les esclaves étaient immédiatement remis à l'adjudicataire. Kennedy s'approcha d'eux, les toisa un moment, puis, de sa voix tranquille, il leur dit :

— Suivez-moi.

La tête basse, les pauvres gens emboitèrent le pas de leur nouveau maître. Une fois sortis de l'enceinte, ils se trouvèrent en face d'un grand diable de nègre, vêtu de blanc des pieds à la tête, qui, à la vue du major, prit une attitude respectueuse, joignit les pieds en équerre et laissa pendre ses mains sur la couture de son pantalon.

— Roby, voici deux nouveaux compagnons ; emmène-les à

la maison demain, et surtout ne t'amuse pas à flaner en ville en faisant tes commissions.

— Bien, massa.

Et le major Kennedy s'en retourna voir la vente qui l'amusait beaucoup.







Semba leur narra son enfance, (page 90).

VIII. — A la Nouvelle-Orléans

Sans un mot, Roby se dirigea vers une espèce de taverne où des noirs et des gens de couleur buvaient, fumaient ou dormaient à leur guise, en attendant leurs maîtres en ce moment à la vente des esclaves.

L'entrée de Roby avec ses deux compagnons causa une certaine émotion dans la salle. Moéni et Semba étaient les deux premiers échantillons que l'on pouvait contempler hors de la vente. Car, jusqu'à cette heure, les esclaves de la *Florida* vendus avaient été emmenés directement par leurs nouveaux maîtres sans passer sous les regards curieux de leurs futurs compagnons de misère.

— Holloâ ! master Roby, que sont cette négresse et ce négrillon que vous traînez derrière vous? crièrent deux ou trois vieux nègres à tignasses frisonnantes, à grosses faces bestiales, portant des livrées de cochers de bonne maison.

— C'est massa Kennedy qui vient de les acheter, et je dois les conduire à l'habitation.

— Alors, ils ne seront pas malheureux. Pas de travail exténuant, pas fouettés, bien nourris ; un verre de rhum tous les jours, le dimanche permission de danser. C'est pas comme nous, n'est-ce pas? Bob, avec le vieux *master* Moultrie, qui rogne les portions, fouette à tour de bras et nous traite plus mal que les chiens de sa meute.

— Bien sûr, appuya un gros mulâtre à figure bronzée, aux yeux obliques et jaunes traversés de filets de sang.

— Bah ! c'est la chance, soupira d'un air résigné un vieux petit nègre malingre et rachitique. Moi qui vous parle, je vais avoir bientôt soixante-dix ans. J'ai changé six fois de maître dans ma vie. Je suis né après la guerre d'Indépendance dans le Maine. J'ai été vendu, à sept ans, à un marchand de chevaux du Connecticut ; puis après, à dix-sept ans, au propriétaire d'un *store* à Boston, qui fit faillite. On vendit tout chez mon maître, et moi, naturellement, j'ai bien regretté le store de Boston. Rien à faire, un coup de plumeau le matin sur les marchandises, conduire les clients à la caisse ou au *clerk*, pas bien fatigant. A vingt ans, donc acheté par un médecin de Baltimore ; bon maître, mais bizarre ; il aimait à expérimenter sur moi ses drogues. Cinq ou six fois, j'ai failli être empoisonné. Mais lui, s'étant piqué avec une lancette sale, mourut. Naturellement vendu une troisième fois après sa mort, à un constructeur de bateaux de Brooklyn. Ah ! malheur ! quel gredin ! Sous prétexte que je ne savais ni scier une poutre ni enfoncer un boulon, j'étais battu tous les jours; mais le bon Dieu permit que ce coquin fît faillite. J'avais alors vingt-sept ou vingt-huit ans. Racheté pour la quatrième fois, je suis allé loin dans le Sud, à Beaufort, dans la Caroline, chez un planteur, master Anderson, un bon maître, la crème des maîtres. J'y suis resté vingt ans ! pas employé au coton, mais ne faisant rien que soigner les chiens de master Anderson, les oiseaux de mistress Anderson, et le reste du temps je pouvais dormir, me promener ou fumer ma pipe à volonté.

Hélas! ce bon monsieur Anderson et sa femme moururent emportés tous deux par la fièvre jaune, et me voilà une fois encore envoyé au marché. Mon nouvel acquéreur, un entrepreneur de Mobile, master Raleigh, m'a pris comme conducteur de camions. Ce n'était pas une mauvaise maison, mais rien de régulier comme travail. Un jour, on aura dix-huit heures de fatigue, et le lendemain pas deux heures. Mais, je suis vieux maintenant, et je prie Dieu de me laisser là. A soixante-dix ans, on n'aime pas à changer.

Tous avaient prêté une oreille attentive au récit du vieux, qui, par un caprice bizarre de son premier maître, portait le nom d'Apollon. Le pauvre diable semblait résigné à son sort. Il appartenait à la secte méthodiste, et montrait une réelle piété.

Semba, plus qu'aucun autre, écouta le vieil Apollon. Maintenant, il entendait assez bien l'anglais. Il frémissait intérieurement à la vue de ce triste tableau de la vie de l'esclave, et cependant le vieil Apollon était un heureux entre tous.

Roby, qui était chargé de les conduire un peu au-delà de la Nouvelle-Orléans sur la plantation du major, attendait le passage du *ferry-boat* qui remontait le Mississipi. Il y avait encore au moins trois heures à attendre.

Pour passer le temps, de l'air d'un valet de pied de grande maison s'adressant à deux décrotteurs, il demanda à Semba et à sa mère s'ils avaient appétit. A jeun depuis le matin, les pauvres gens se sentaient grand'faim. Aussi attaquèrent-ils avec plaisir un grand plat de haricots rouges, arrosé de bière. D'autres esclaves se joignirent à cette agape et prièrent Semba de leur raconter son histoire. Le vieil Apollon parut ravi à la pensée de le venir voir quelquefois, car il avait souvent occasion de passer près de l'habitation Kennedy, située à proximité d'une grande route.

La plupart des noirs ou gens de couleur réunis dans la taverne étaient nés dans les Etats du Sud. Très peu, sauf Apollon, avaient voyagé. Aucun ne connaissait le pays de

leurs ancêtres noirs. Semba, dans un anglais très incorrect, leur narra, leur mima même d'abord son enfance heureuse entre Rossounâ et Moéni, dans le beau village de Magala, sur les bords de l'immense Tanganika, la vie libre d'un fils de grand chef; puis, avec des frémissements dans la voix, il passa à l'attaque du village, sa prise, sa destruction par la bande de l'Arabe Hu Mohammed ; l'exil, la chaîne des captifs serpentant dans les plaines de l'Ouvira et les forêts du Manyéma, les terreurs inspirées par les cannibales ; à Nyangoué, la première vente à l'affreux Alvez, et les misères de la longue route des sources du Congo au bord de l'Océan ; la cruauté des métis portugais, les horreurs des baracons de Benguela. Enfin, la seconde vente, leur embarquement sur ce navire qui avait de si grands mâts et qui labourait si follement la mer lors de la poursuite des Anglais, et ils étaient maintenant arrivés dans cette Amérique où il voyait les blancs les acheter et les revendre aussi impitoyables que les Arabes ou les noirs, comme Hu Mohammed et le traitant Alvez.

Ces vingt-cinq ou trente nègres, gens de couleur ou mulâtres restaient suspendus aux lèvres de l'adolescent. Accoudée à la table, Moéni pleurait et sanglotait. Ces pauvres gens, en dépit de l'apathie et de l'indifférence inhérente à leur état servile, se sentaient remués au plus profond de leur cœur. Cette triste odyssée avait été celle de leurs grands-parents. Ces déchirements, ces séparations les attendaient peut-être dans quelques semaines, quelques mois ou quelques années. Ils étaient à la merci d'un caprice du maître, d'un coup du sort, comme disait le vieil Apollon.

Tout à coup, une grosse cloche retentit sur les bords du fleuve. Plusieurs des assistants se levèrent précipitamment. C'était le *ferry-boat*, qui devait conduire les noirs et leurs maîtres à la Nouvelle-Orléans.

Roby paya la dépense, serra quelques mains, et dit aux deux nouveaux esclaves du major de le suivre.

Le vapeur ne devait point se mettre en marche ce soir-là,

car la navigation du Mississipi, la nuit, en remontant, est toujours fort dangereuse, à cause des bancs de sable et de vase qui changent suivant le courant et les énormes troncs d'arbres qui descendent le fleuve se heurtant, ou formant parfois d'immenses îles flottantes. Mais il était permis, vu l'éloignement de tout hôtel, de coucher à bord moyennant rétribution.

Sur le pont, Roby retrouva son maître, qui lui donna l'ordre d'aller avec Semba et sa mère à l'avant, tandis que lui-même occupait une confortable cabine à l'arrière.

Le nègre donna des couvertures à ses compagnons ; la nuit venue, ils s'allongèrent derrière des ballots de marchandises.

Le fleuve et ses bords étaient couverts d'une brume épaisse ; il faisait presque froid sous cette humidité. Roby s'endormit tout de suite; mais Moéni et Semba furent longs avant de sentir leurs paupières se fermer. Les malheureux noirs étaient pleins d'inquiétude ; une nouvelle existence commençait pour eux.

Au point du jour, la cloche du bord réveilla les dormeurs ; le major, qui préférait rester encore un jour ou deux à la vente, descendit à terre, et le bateau se mit en marche.

Semba fut tout d'abord effrayé par ces deux colossales cheminées qui lançaient un tourbillon de fumée, et par le bruit des roues, qui battaient les eaux jaunes du fleuve. Puis, au lever du soleil, il promena curieusement ses regards sur les deux rives.

La première vue de la terre américaine lui parut bien différente de tout ce qu'il avait vu en Afrique.

Sur la rive droite, Roby, qui s'humanisait avec le jeune homme, lui montra les premières plantations.

Elles se ressemblaient toutes. Sur la rive, des troncs d'arbres échoués, une levée de terre pour arrêter la crue ; derrière un chemin parallèle au fleuve. Puis, de hautes barrières en planches fendues à la hache ; des champs de cannes à sucre, semblables à d'énormes blocs de verdure ; des magnolias

isolés, des allées de pacaniers et d'azidarachs, des maisons en bois badigeonnées de rouge et de blanc, perchées sur des pilotis en maçonnerie, à deux ou trois pieds au-dessus du sol humide. Des cases à nègres semblables à des ruches d'abeilles à demi-enfouies dans les hautes herbes d'un jardin ; enfin, dans l'éloignement, l'immense muraille de cyprès suivant toujours les contours du fleuve.

Le paysage garde cet aspect uniforme. Il en impose par son calme, sa majesté, la grandeur de ses lignes, beaucoup plus que par la grâce de ses détails.

Pour apprécier et comprendre la Louisiane, il faut, chaque soir, contempler l'horizon sévère de ses forêts, la solennelle beauté de ses campagnes et le courant silencieux de son fleuve.

Déjà les habitués du Mississipi avaient reconnu depuis longtemps la proximité de la grande ville, à l'atmosphère épaisse et noire qui pesait sur l'horizon lointain et aux hautes tours vaguement estompées dans la brume, quand, tout à coup, au détour d'un méandre, les édifices de la métropole du Sud commencèrent à poindre. A chaque tour de roue, un nouveau détail se révélait, clocher après clocher, maison après maison, navire après navire. Enfin, la ville toute entière étala, aux yeux ébahis de Semba et de Moéni, son immense croissant de quatre kilomètres de longueur. Sur le fleuve, se croisaient en tous sens les énormes vapeurs de commerce, et les petits remorqueurs attelés à de gros navires qu'ils faisaient pirouetter légèrement. Les ponts-volants circulaient sans cesse entre la ville et son faubourg d'Alger. Les esquifs nageaient comme des insectes au milieu de tous ces monstres puissants. Attachés à la rive, se montraient à la file les lougres et les goëlettes, ensuite les hauts bateaux à vapeur semblables à de gigantesques mastodontes au ratelier, puis les trois-mâts rangés le long de la rive en interminable avenue. Derrière ce vaste demi-cercle de mâts et de vergues, on entrevoyait les jetées en bois, encombrées de marchandises de toute espèce, les voitures et les chars roulant sur le pavé ; enfin, les mai-

sons en briques, en bois, en pierres, les gigantesques affiches, la vapeur des usines, le tumulte des rues.

Un beau soleil éclairait ce vaste horizon, aussi mouvementé que bruyant.

Les bords du Mississipi, comme ceux de tous les cours d'eau qui arrosent des plaines d'alluvion, sont plus élevées que les campagnes riveraines. Nulle part, on ne peut mieux observer ce fait qu'à la Nouvelle-Orléans. Il y a une différence de quatre mètres entre les quartiers de la ville situés loin du fleuve et celui qui borde le quai. De ce côté, les constructions sont protégées contre les crues du Mississipi par une levée, revêtue de madriers, de cent mètres de large. En outre, le fleuve, dans ses inondations, apporte toujours une énorme quantité de sable et d'argile qui consolide la levée et forme une nouvelle *batture*, sur laquelle depuis le commencement du XIXe siècle on a déjà construit plusieurs rues.

Les quartiers éloignés du Mississipi sont à quelques centimètres seulement au-dessus du niveau des eaux. La demeure des hommes n'est séparée des vasières à crocodiles que par des égouts d'eaux stagnantes et irrisées. Cependant un certain renflement du sol, appelé colline dans le pays, s'étend entre la ville et le lac Pontchartrain. Ce renflement, peu appréciable à l'œil, peut avoir un mètre de hauteur environ. Il est possible de se faire une idée du niveau de la plaine, quand on se rend compte que l'étiage n'accuse qu'une pente de dix centimètres à peine sur un cours total de 180 kilomètres, de la ville au golfe du Mexique.

Enfin, le *ferry-boat* stoppa. Tous les passagers descendirent sur le quai.

Moéni et Semba, ahuris par le mouvement de la foule, le va-et-vient de voitures, de cavaliers, de piétons, se serraient contre leur guide, qui, tout gonflé d'importance, marchait la tête haute comme un héraut d'armes Personne ne faisait attention à eux, parmi tous ces allants et venants, uniquement préoccupés de la poursuite du dieu Dollar.

Après quelques minutes d'une marche rapide, ils parvinrent à une rue très large, et Semba se hasarda à demander à leur guide :

— Où nous conduis-tu ? Qu'allons-nous faire ici ?

— Des achats pour massa Kennedy, dans ces boutiques-là.

Ces mots : achats, boutiques, étaient de l'hébreu pour le pauvre enfant, qui, en fait de commerce, ne connaissait que le troc primitif des tribus de son pays.

Ils entrèrent donc timidement sur les pas de Roby dans un *store* où tous les produits de la civilisation s'étalaient sur des tables. Des étagères pendaient à des crochets. Une charrue sur le plancher côtoyait un piano ; des bowie-knifes faisaient vis-à-vis à des flacons de parfum. Des médicaments étaient rangés à côté de sacs de graines. C'était un tohu-bohu inimaginable. Des commis, le crayon derrière l'oreille, tous en habit noir, avec des plastrons garnis de faux brillants, allaient et venaient, criant des chiffres à des nuées d'acheteurs de toutes races et de toutes couleurs.

— Hé nègre, que voulez-vous ? demanda rudement une espèce d'inspecteur, type de sous-officier allemand à grosses moustaches, dont la mission spéciale semblait être de surveiller une trentaine de nègres, venus comme Roby acheter pour le compte de leurs maîtres.

— J'ai une liste d'achats pour massa major Kennedy de Bellevue.

— C'est bon, veuillez choisir. Et vous autres, fit l'inspecteur en s'adressant à Moéni et à Semba, veuillez ne pas passer le seuil de la porte.

Semba et sa mère regardèrent Roby pour lui demander ce que disait l'homme aux fortes moustaches, car sa prononciation teutonne était peu compréhensible à leur oreille encore novice.

— Ils sont avec moi. Ce sont les nouveaux noirs de massa Kennedy.

— Drôles de négros. Ils ont l'air de sauvages.

Mais Roby, laissant l'Allemand à ses réflexions, les poussa

devant une charrue qu'il fit semblant d'examiner d'un œil connaisseur. C'était cependant un assez médiocre outil, venu de Pittsburg. Un commis se dressa devant eux, subitement, et demanda à Moéni facétieusement si la charrue lui plaisait.

La pauvre femme prit un air apeuré, et ne répondit rien. Roby, blessé dans sa fierté, dit d'un ton pincé :

— Ce n'est pas à elle de choisir ; c'est à moi, pour massa Kennedy, de Bellevue.

Mais sans doute le commis était nouveau dans la maison, car le nom du client ne l'émut guère.

Le nègre, après avoir choisi la charrue, se fit montrer des bottes. Semba regardait curieusement ces chaussures nouvelles pour lui, mais il fut atterré, lorsque Roby lui commanda d'en prendre une paire à sa taille.

En même temps, un autre commis apportait des souliers pour Moéni, qui recula, effrayée. Ces souliers devaient être sans doute un instrument de torture à l'usage des pauvres esclaves.

Les deux commis éclatèrent d'un gros rire. Semba, oubliant qu'il n'était qu'un pauvre esclave, leur jeta un regard furieux, et serra les poings avec colère.

— Il n'a pas l'air commode, le gamin, observa l'un d'eux.

— Dame, c'est le fils d'un roi, et la femme, sa mère, est la veuve d'un roi.

— De quel roi ? Ils ont l'air d'échappés de la ménagerie de Barnum.

Une demi-douzaine de blancs, qui flanaient dans le store, se rassemblèrent autour d'eux.

Tout à coup, l'un d'eux s'écria :

— Mais, c'est exact ; ce sont les nouveaux nègres achetés hier par le major Kennedy, ceux qu'il a payés à Shark deux mille dollars.

Il se produisit un murmure flatteur à l'annonce de cette

forte somme. Les commis et les autres blancs regardèrent Moéni et Semba comme des objets de prix.

— Ce sont, paraît-il, continua le planteur, qui avait pris la parole, une reine sauvage et son fils.

— Je me disais aussi, déclara le patron du store en les examinant, qu'ils avaient un autre air que les nègres ordinaires. Ils sont moins noirs. Et puis, regardez, gentlemen, on dirait à la pose une princesse.

Mais Roby, humilié de ce que l'on témoignait à ses compagnons plus d'attention qu'à lui-même, pressa la mère et le fils de faire le choix de leurs chaussures, et leur commanda de les mettre sur-le-champ, puis, sans leur demander leur avis, il fit apporter des vêtements. Moéni dut aller dans un vestiaire particulier, accompagnée d'une Irlandaise, passa une crinoline et des jupes ballonnées, avec une robe d'indienne à larges raies bleues et vertes. Sur sa tête, elle plaça un chapeau de paille orné d'une large plume. Semba, sur les conseils d'un *clerck* facétieux, endossa un pantalon de nankin jaune, une veste de chasse en velours de coton. On le coiffa d'un chapeau haut à longs poils. Un quart d'heure après, ils reparaissaient absolument travestis.

Autant Moéni avait un air simple et digne sous le peignoir blanc et le jupon de cotonnade grise, dont l'avait revêtue pour la vente l'habile Shark, autant son ridicule costume la déparait et en faisait une espèce de sauvagesse digne d'une mascarade de Mardi-gras. Son fils était encore plus grotesque. Ses bottes trop larges, son pantalon jaune trop long et sa veste trop courte en faisaient une horrible caricature. Roby n'en parut pas moins satisfait de leur nouvelle tenue. Mais les *clercks* se détournaient en pouffant de rire. Semba, en dépit de son ignorance, comprit vite la moquerie, et son cœur s'ulcéra encore. Ah ! s'il avait tenu sa bonne lance de Magala ou son arc pesant en bois de fer, avec quel plaisir il aurait transpercé les rieurs.

Roby tira une lourde bourse de peau de daim de sa poche. Il compta méthodiquement les dollars à la caisse, et réclama

son escompte au nom de massa Kennedy, mais s'empressa de l'empocher pour lui. C'était son petit profit. Il se fit remettre son reçu acquitté, et sortit, poussant majestueusement devant lui les deux majestés déchues et déguisées.

Il n'y avait plus rien à faire pour eux à la Nouvelle-Orléans. Roby aurait bien voulu s'arrêter dans une taverne prendre un verre de gin ou de rhum, mais d'un côté l'heure du départ approchait, et ce quartier, très marchand, ne contenait que des bars d'où les peaux noires comme la sienne étaient exclues.

— Allons ! pressons le pas, Agortino doit nous attendre.

Après quelques minutes de marche, ils parvinrent au faubourg La Fayette, et s'arrêtèrent à une taverne d'humble apparence. Une voiture légère attendait à l'ombre d'un massif de cèdres.

Nonchalamment étendu, un homme, vêtu de blanc comme Roby, semblait dormir sur le gazon. Aux aboiements d'un gros boule-dogue, tapi à ses côtés, il se releva.

— Paix, Wolf ! Ah ! voilà Roby. Tiens, quelle est cette lady, avec ce jeune gentleman ?

— Ce sont les nouveaux achetés par massa, un roi et une reine d'Afrique.

Agostino, un métis souple et agile, courba son échine dans un salut railleur.

— La bienvenue à vous deux. Comment vous appelez-vous ?

Roby répondit pour eux. Agostino, qui, en sa double qualité de quarteron et de natif de la Floride, n'éprouvait qu'une mince sympathie pour les nègres pur-sang, les invita à monter dans le break. Il prit les rênes. Wolf, d'un bond, s'installa sur le siège à côté de lui, et la voiture partit au grand trot des deux bais-bruns.

Semba et Moéni semblaient vivre depuis la veille dans un rêve. La vente, le trajet dans le bateau à vapeur, la Nouvelle-Orléans, la Levée, les rues grouillantes de monde,

la store et son contenu, ces vêtements dont ils étaient affublés, tout cela était si étrange, qu'ils étaient bien près de se croire le jouet de quelque démon, venu avec eux de la grande forêt africaine. Aussi presque sans s'en apercevoir, ils arrivèrent à l'entrée de l'habitation du major.





Semba lui présenta six dollars, (page 101).

IX. — L'habitation des Trois-Cèdres

Le major Kennedy descendait d'une vieille famille irlandaise. C'était un homme de soixante ans environ, de haute taille, d'aspect assez distingué, célibataire, sans autre famille que des neveux dont il ne cultivait guère la parenté. Il vivait comme un riche planteur, sur son habitation des *Trois-Cèdres*, non loin du lac Pontchartrain.

Ses esclaves étaient fort nombreux, quatre à cinq cents environ, car, outre une grande culture de coton et de cannes à sucre, il avait adjoint à sa plantation une distillerie de rhum. Ses gens ne pouvaient guère se plaindre de lui. sauf la privation de la liberté, tous les maux inhérents à l'esclavage étaient inconnus sur sa terre. On n'y connaissait point de commandeurs farouches, faisant marcher les noirs à coups de fouets. Le dimanche, la loi du repos était rigoureusement observée, quoique le major ne se piquât guère de

principe religieux. Un pasteur méthodiste venait, ce jour, célébrer l'office dans une grange décorée, du nom de temple. Outre ce jour de repos, les noirs pouvaient disposer pour leur usage personnel de la journée du samedi. Les vivres étaient, chaque semaine, régulièrement distribués en rations abondantes, au-delà même des besoins des plus nombreuses familles. Jamais, depuis vingt ans qu'il avait installé ses plantations, aucun noir n'avait été vendu, ni même, comme cela se pratiquait ailleurs, envoyé fouetter à la Nouvelle-Orléans. Chaque famille disposait d'une jolie case et d'un beau jardin, où elle pouvait cultiver les légumes à sa convenance et élever des volailles. En somme, aux Trois-Cèdres, la misère, la diète chronique, la terreur étaient inconnues. Aussi n'avait-on point souvenance d'un seul nègre devenu marron.

Pour son service particulier, le major disposait d'un personnel considérable : cochers, palefreniers, valets de chambre, filles de basse-cour, cuisinières et aides de cuisine. La seule exigence du major était de tenir à une grande régularité dans le service et à une extrême ponctualité à répondre à ses ordres.

Moéni et Semba pouvaient donc se féliciter d'être tombés chez un bon maître.

Leur venue à la plantation excita l'étonnement et l'admiration des autres noirs, qui, les voyant si bien vêtus et entendant Roby citer leur haut prix d'achat, en conçurent presque de la jalousie. Chez ces êtres dégradés, un prix de vente élevé était en quelque sorte un titre de noblesse.

Le major les fit installer dans une cabane neuve, leur donna quelques instruments de jardinage, un mobilier sommaire, quelques volailles. Il informa Semba de son intention de se l'attacher personnellement comme valet de chambre. Moéni, pour le moment, fut dispensée de tout travail. Le major Kennedy l'avait achetée pour ne point la séparer de son fils, et, en Américain pratique, il regardait cette bonne action comme une fort mauvaise affaire.

Les premiers jours, Semba apprit la pratique de son nouveau métier. Naturellement il commit toutes les maladresses possibles. Ainsi il confondait volontiers les brosses à habits avec les brosses à cirage. Un jour, le major, lui ayant dit de faire reluire un chapeau de soie, il l'enduisit d'encaustique chaud, et le frotta si bien, qu'il ressemblait à un cylindre de bois verni. Kennedy, naturellement indulgent, en rit beaucoup. En revanche, il s'aperçut bien vite que Semba, à l'encontre de pas mal d'autres nègres, n'était ni gourmand ni voleur.

Un soir, en revenant de la Nouvelle-Orléans d'une partie très tardive et très acharnée de *poker*, le major oublia dans l'une de ses poches une demi-douzaine de dollars. Le lendemain, il n'y pensa plus, il prit un autre vêtement. Il fut très étonné, en revenant chez lui pour le dîner de midi, de voir Semba lui présenter six dollars sur une assiette.

— Que veux-tu que je fasse de cet argent?

— Mais, massa, je les ai trouvés ce matin en brossant vos vêtements d'hier, ils sont tombés sur le parquet.

Kennedy, très touché du procédé primitif de l'esclave et de cette preuve de probité, empocha les dollars, en disant : « C'est bien. » D'autres domestiques circulaient dans la salle à manger, et le planteur ne voulait point remercier Semba devant eux; mais, le soir, à son coucher, quand l'esclave fut seul avec lui, il lui dit :

— Dis donc, Semba, est-il vrai que tu as trouvé ces dollars sur le plancher?

— Oui, massa.

— Pourquoi ne les as-tu pas gardés pour toi?

— Parce qu'ils ne sont pas à moi.

— Tu sais à quoi servent ces pièces rondes et brillantes?

— Oui, massa; à acheter tabac, rhum, cheval et nègre.

— Mais, je te demande encore qui t'a empêché de les garder.

Semba redressa la tête, un éclair de mécontentement brilla dans ses yeux noirs.

— Massa, dans mon pays, mon père, qui était grand chef, faisait frapper de verges celui qui prenait le bien d'un autre. Dans ma nation, voler est un grand crime.

— Ah ! ah ! Eh bien ! Semba, tu es un brave garçon ; tu ne ressembles point aux autres nègres. Mais une autre fois, je te dispense de m'apporter tes trouvailles sur un plateau. Pose simplement l'argent sur ma cheminée.

A la cuisine, Roby, qui était fort jaloux par nature et s'offusquait de la bonté du maître pour un sauvage, déclara devant les autres esclaves que Semba était un imbécile ou un hypocrite, mais à coup sûr un être sur lequel il ne fallait pas compter. Or, Roby était une autorité dans le monde noir. Malheureusement, le nègre avait parlé devant Agostino, le métis, qui détestait Roby de toute la haine qu'un sang métis peut vouer à un nègre. Il n'éprouvait aucune sympathie du reste pour Semba, dont la couleur de bronze florentin était trop éloignée de son teint café au lait. Pour le plaisir de vexer Roby, il dit narquoisement :

— Allons! Roby, pas la peine de tant s'échauffer pour six malheureux dollars égarés et retrouvés. Sûrement, si c'était toi qui eût brossé le gilet de massa, massa n'en aurait jamais entendu parler.

Honteux et furieux à la fois, Roby montra le poing au métis. Ce dernier haussa dédaigneusement les épaules ; et l'on ne reparla plus de cet incident.

Semba, que sa probité rendait suspect aux autres noirs, coutumiers de menus larcins, fut mis un peu en quarantaine. Il ne s'en soucia guère, et profita de cet éloignement pour vivre très en dehors des autres esclaves.

Moéni restait isolée dans sa maisonnette, et passait la majeure partie de son temps à la culture de son jardin. Avec joie, elle s'était dépouillée de la prétentieuse défroque dont l'avait affublée Roby, le lendemain de la vente, surtout des bottines qui torturaient ses pieds habitués à courir sans chaussures sur tous les terrains. Avec une pièce de cotonnade grossière, fournie par le maître, elle s'était taillé une

tunique sac à la dernière mode de Magala. Sous ce vêtement primitif, ses traits corrects avaient repris leur ancienne dignité.

Semba, non plus, n'avait pas remis son vêtement de carnaval. Le major avait témoigné à Roby son mécontentement de cette mascarade, et il avait endossé des vêtements de coutil fort simples. Ses bottes informes avaient été mises de côté. Comme sa mère, il marchait pieds nus.

Chaque soir, son service terminé, il rejoignait sa mère, et les deux pauvres exilés soupaient avec les aliments préparés par Moéni, comme elle le pratiquait jadis dans la case du chef Rossounâ. Bien tard, dans la soirée, ils s'entretenaient encore de la patrie lointaine, du grand lac bordé de papyrus où nageaient les hippopotames et où les éléphants venaient à l'aiguade, quand, en face, le grand pic du Simbourizi projetait son ombre sur les eaux bleues.

Ainsi violemment exilés de la terre natale, les deux esclaves, par leur amour mutuel, adoucissaient leurs peines et vivaient à travers cette civilisation faussée, comme en un rêve, ne s'expliquant rien de la vie extérieure, ne s'émouvant d'aucun des incidents de l'existence grossière de leurs compagnons de sujétion, dégénérés et avilis.

Les semaines, les mois passèrent, sans altérer au cœur de Moéni le regret de l'époux massacré, du village incendié, des amis morts ou disparus. Chez Semba, l'oubli naturel, à son âge, accomplissait son œuvre. Sans qu'il s'en doutât, chaque jour, un peu des impressions violentes du début de l'esclavage s'atténuait ; son esprit sauvage, sa nature inculte, se soumettaient au joug, il est vrai assez doux, de la plantation Moéni, avec chagrin, constata ce changement. Son Semba prenait les idées et les façons de vivre des blancs. Ce fut pour elle un nouveau grief contre la race des oppresseurs.

Chaque dimanche, avec son fils, elle se rendait au temple, écoutait plus ou moins les homélies du prédicant, sans comprendre grand'chose aux exhortations. Ce Dieu qu'on lui

dépeignait était un blanc, et on prêchait la soumission des esclaves au maître. Ce fut tout ce qu'elle discerna. Au bout de quelques mois, elle ne prêta plus qu'une attention distincte au prêche, et, finalement, dans le coin le plus obscur, accroupie sur ses talons, elle s'endormait régulièrement. Semba montra d'abord plus de ferveur. Mais, après avoir essayé de comprendre, il se dégoûta vite de ces cérémonies, et suivit bientôt l'exemple de sa mère. D'ailleurs, beaucoup de leurs camarades de l'habitation ne s'assujétissaient à aucune observance du culte. Le major Kennedy, sur ce point, ne prêchait pas d'exemple.

Longtemps Semba se demanda ce que pouvait signifier les petits signes noirs imprimés sur les immenses feuilles blanches que son maître lisait chaque soir, en se balançant sur son rocking-chair. Enfin, un jour, il se hasarda à demander une explication au major.

Ce dernier sourit. Semba, ponctuel dans son service, probe et silencieux, lui plaisait de plus en plus. Avec bienveillance, il lui donna l'explication nécessaire.

— Voudrais-tu apprendre à lire ?

— Oui, massa.

— C'est bien. Dans ce cas, tu suivras l'école du vieux Joë.

Le vieux Joë était un mulâtre âgé, à peu près infirme, qui avait en plus une jambe de bois. Vu son incapacité pour tout travail dans la plantation, le prédécesseur du major aux Trois-Cèdres, philanthrope à sa façon, l'avait transformé en maître d'école. Depuis lors, chaque matin, pendant deux heures, il enseignait l'écriture et la lecture, avec quelques notions de calcul aux négrillons.

Entouré de soixante gamins et gamines de cinq à treize ans, gravement perché sur une demi-futaille remplaçant la chaire du professeur, devant un tableau noir où les lettres et les chiffres étaient tracés à la craie, il faisait comparaître chaque jour une douzaine d'écoliers. Armé d'une longue gaule, il

maintenait une ferme discipline dans la bande bruyante.

Le premier jour, l'apparition de Semba révolutionna l'école. Joë, qui le savait favori du maître, s'escrima de son mieux pour lui apprendre les lettres. Les commencements furent assez durs. Mais Joë était patient, Semba intelligent et persévérant. De ce début, on passa aux mystères de l'écriture sur une ardoise. Au bout de quelques mois, Semba posséda à peu près ces deux sciences. Ce résultat le remplit de joie, il se sentait devenir l'égal d'un blanc et bien au-dessus de la tourbe des nègres ignares.

Dès lors, en cachette, il lut beaucoup, surtout les journaux du major. Souvent, il ne comprenait rien à ses lectures. Mais elles lui ouvraient les portes d'un monde très vague, qu'il façonnait suivant le mélange de ses idées mi-barbares et mi-civilisées. Quelquefois, il osait prendre la parole dans le cercle des gens de la maison ; sa science baroque en imposa beaucoup aux autres esclaves. Agostino, l'un des rares qui eussent un peu d'instruction, le présenta comme un modèle aux autres.

— Voyez, Roby, ce sauvage de Semba, c'est pourtant un noir né au fond de l'Afrique ; il en sait cependant dix fois plus que vous, qui vous prétendez civilisé.

Moéni ne partageait point les idées de son fils. Pour elle, la lecture et l'écriture constituaient une sorcellerie dangereuse, la sorcellerie des blancs, c'est-à-dire la pire de toutes. En vain, Semba essayait de la dissuader ; elle s'obstinait toujours dans son opinion sauvage, et lui déclarait que sa science lui porterait malheur.

Le major Kennedy s'était, au bout de quelques mois, beaucoup attaché au jeune noir. Ce dernier, commençant à comprendre qu'il pouvait y avoir des blancs réellement bons, lui vouait une respectueuse affection et se laissait aller parfois à ouvrir son cœur au major, qui riait de ses naïves réflexions.

Un jour, il dit à Semba :

— Semba, si tu recouvrais la liberté, que ferais-tu?

— Massa, je partirais de suite pour l'Afrique avec ma mère.

— Pourquoi aller en Afrique ?

— Je retournerais dans l'Ouroundi, à Magala, sur les bords du grand lac.

— Mais, pour y parvenir, il y a tant d'obstacles que vous péririez en route.

Semba demeura quelques instants pensif, puis, avec une flamme dans les yeux :

— Oh ! non, massa, la joie de revoir le pays doublerait nos forces, et nous surmonterions tous les obstacles.

— Va prendre l'atlas que j'ai fait venir il y a un mois de New-York, et apporte-le-moi.

Semba, qui avait aidé son maître à déballer et à ranger un gros colis de livres, connaissait l'atlas en question, dont le major lui avait montré quelques cartes. Quelques instants après, il revint avec le volume.

C'était une publication récente, faite en Allemagne par le célèbre Pétermann. Le major connaissait un peu d'allemand, et pouvait lire couramment les légendes.

Il en feuilleta quelques pages, et s'arrêta à la carte de l'Afrique centrale.

De format grand in-folio, chaque carte était dressée à grande échelle ; sur celle qu'examina le major, à part le contour des côtes, ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était un large espace blanc, depuis la région des grands lacs jusqu'à cent milles de l'embouchure du Congo.

Penché sur le dossier du fauteuil de son maître, Semba regardait curieusement.

— Massa, quelle est cette carte ?

— C'est celle de ton pays. Mais on n'y voit pas grand'-chose.

— Massa, où est le grand lac ?

— Le voilà.

Et le major mit le doigt sur l'extrémité nord du lac, dont le contour occidental, vu l'incertitude des données actuelles, était simplement indiqué par un faible pointillé.

— Et Magala? demanda fébrilement le jeune homme.

— Magala, ton village, est-ce au nord ou au sud du lac?

— Au nord, maître, mais il n'est pas mis sur la carte! car avec ses bons yeux de seize ans, il distinguait mieux les caractères que Kennedy dont la vue était affaiblie par l'âge.

— Non, je ne vois pas ce nom-là, sans doute inconnu au géographe. Cependant, voilà un autre mot : Ouroundi.

— Oh! oui, massa. L'Ouroundi, mon pays! s'écria d'une voix émue le pauvre Semba. Alors, massa, tenez, Magala est là sur la pointe qui s'avance dans le lac. En face, il y a des montagnes et le grand pic de Sambourizi. Ça n'est pas écrit, mais vrai, massa, c'est là.

Le bon major sourit.

— Et quelle route as-tu suivi, après qu'on t'a pris comme esclave. Montre-moi cela.

Au grand étonnement du major, Semba, imperturbablement, sans hésiter, lui répondit :

— Massa, la caravane, dont nous faisions partie, est montée de Magala vers la pointe nord du lac. Là il y a une rivière : le Rousizi. C'est la première que nous avons traversée. Après, elle a suivi l'autre côté du lac, dans un pays nommé l'Ouvinzi. Nous avons franchi des montagnes, et nous sommes arrivés, après dix jours de marche, à l'entrée de la grande forêt habitée par les cannibales et les nains. Ce n'était cependant que le bout sud de la forêt, qui couvre des centaines de lieues. En huit jours, nous avons traversé cette extrémité. De cette forêt coule une grande rivière, qui devient, dit-on, plus loin un fleuve aussi long et aussi large que le Mississipi. Mais nous ne l'avons suivie que peu de temps, pour nous arrêter à Nyangoué, un gros village où habitent les traitants marchands d'esclaves, des Arabes comme cet Hu Mohammed, qui a brûlé Magala et tué mon père. C'est là que nous avons été vendus une première fois. De Nyangoué, nous sommes repartis, conduits par le méchant Alvez, pire que Mohammed. Il y a beaucoup de plaines, beaucoup de rivières par là, des pays appelés le Lounda, le Kassougo, le Bihé. On descen-

dait toujours vers le Sud, puisque le soleil se couchait à notre droite, et, enfin, on est arrivé, après bien des jours de marche, au Loanda, près de la grande mer.

— Et tu reconnaîtrais ton chemin? Tu saurais revenir à ton lac ?

— Sûrement, massa, si j'étais libre.

— Mais, malheureux, tu en aurais pour plusieurs mois de marche. As-tu songé au prix du voyage de la Nouvelle-Orléans à Saint-Paul-de-Loanda ?

Le pauvre noir ne répondit pas. Même libéré de l'esclavage, jamais il ne pourrait s'embarquer pour une si lointaine destination.

— Allons! jeune présomptueux, ne pense plus à cela. Travaille bien, sers-moi fidèlement, et, un jour, tu seras récompensé.





La troupe se mit en marche, (page 118).

(page 118)

X. — La chasse au puma

Depuis la science de l'atlas, Semba était devenu sombre et concentré. Le major Kennedy n'y attacha point d'importance. Il se dit que son esclave passait par une crise de mal du pays, assez ordinaire chez les nègres venus d'Afrique. Puis les événements l'empêchèrent de s'arrêter à un aussi mince détail. Les Etats du Sud, contrariés par les Abolitionistes du Nord, semblaient à la veille de se révolter pour secouer le joug du Congrès. En sa qualité de planteur louisianais, il abondait dans les idées de sécession, trouvant que les Etats du Nord abusaient de leurs prétentions à vouloir régenter toute l'Union à leur seul profit.

Un jour, il s'emporta contre le prédicant méthodiste qu'il avait entendu débiter à ses noirs un sermon où il n'était question que de liberté. Durement il le congédia, en lui défendant de remettre les pieds à la plantation. Déjà, une

sourde fermentation couvait parmi les esclaves des Trois-Cèdres. Parfois, le soir, à la cuisine, Roby ou Agostino sortaient mystérieusement de leur poche un journal, et faisaient aux autres la lecture des séances du Congrès avec des commentaires de leur crû. A certains bouts de conversations surprises, à certains regards, le major Kennedy comprit l'hostilité naissante contre lui. Cependant, il n'avait jamais usé de rigueur envers aucun des noirs. Il aurait pu facilement se défaire de ces brandons de discorde en vendant Roby ou Agostino. Mais il lui répugnait d'en venir à ces extrémités. Roby avait quarante ans, et était né sur la plantation; Agostino avait été acheté par lui en Floride, tout jeune. Il préféra n'y plus penser, et, pour se distraire, se mit à chasser avec fureur

Généralement dans ces expéditions de chasse, il emmenait Semba dont il sentait la véritable affection et le dévouement.

Agé maintenant de vingt ans, grand, musclé en athlète, brave, capable d'affronter un danger sans déceler la poltronnerie ordinaire aux noirs nés en Amérique, c'était le compagnon préféré à tous les autres pour ses expéditions solitaires; car le major Kennedy préférait maintenant la solitude à la compagnie des autres planteurs; il avait sa manière de chasser et n'entendait point s'en départir.

Un matin, il commanda à Semba de seller deux chevaux et de prendre avec lui *Kirby* et *Mossoul*, deux énormes dogues de cette race dite de Cuba, destinée ordinairement à poursuivre les esclaves fugitifs, mais qui, aux Trois-Cèdres, ne servaient qu'à chasser les bêtes fauves.

Semba se hâta de mettre à exécution l'ordre de son maître. Il aida le major devenu très lourd à se mettre en selle sur *César*, un gros cheval du Kentucky, sauta légèrement sur *Bannière-Etoilée*, une superbe bête mexicaine. Aux aboiements forcenés et aux cabrioles de joie des deux dogues, on partit au petit trot.

— Où allons-nous, massa ?

— A la Cyprière, et de là au bayou de la Fourche. Je veux exterminer quelques-unes de ces méchantes bêtes.

— Bien, massa.

Semba était enchanté de cette partie. D'abord il échappait ainsi à la compagnie plutôt désagréable des autres esclaves, et il aimait fort à parcourir les grands bois de cèdres et de cyprès, dont l'épaisseur, les fouillis et les halliers lui rappelaient les forêts de son pays.

La matinée de septembre était douce, sans être encore trop chaude. Des bords du lac Pontchartrain, qu'ils côtoyaient, s'élevait une légère brise. Leurs montures s'étaient maintenant mises au pas et foulaient le tapis épais d'aiguilles de cèdres, où leurs sabots s'enfonçaient presque sans bruit. Des hérons, des aigrettes, des pélicans s'envolaient des champs de roseaux ; les grands pics noirs des sapins frappaient de leur bec, à coups redoublés, sur les troncs vermoulus.

Peu à peu le major s'était laissé aller à la mélancolie du paysage. Après quelques paroles insignifiantes, il tomba dans un profond silence. Semba respecta ce mutisme, se contentant de regarder et de jouir à sa façon du paysage.

Ils étaient arrivés dans une espèce de clairière où s'étalait une mare peu profonde, couverte en partie de joncs et de plantes aquatiques. Des saules, des peupliers, des pins à longues aiguilles ombrageaient ce petit étang où régnait un calme profond. A quelque distance s'élevait un *lodging-house*, bâti de troncs d'arbres; de sa cheminée d'argile montait une mince colonne de fumée bleue. Près de la porte, sur un billot de bois, un vieux nègre taillait à coups de hache des branches de cèdre en fagots.

Au bruit des chevaux, il se retourna et salua.

— Tiens ! c'est toi, vieux Samuel, s'écria le major. Veux-tu abriter mes chevaux pendant que nous chasserons ?

Le vieux Samuel répondit avec empressement, car il conservait une vive affection pour le major qui l'avait affranchi quelques années auparavant, ce qui lui permettait de vivre de son métier de bûcheron.

— Oh! oui, massa, je le veux bien, d'autant plus que, depuis quinze jours, il y a un lion qui se promène dans la cyprière. La semaine dernière, il m'a enlevé ma plus belle chèvre.

— Bah! en es-tu bien sûr? Je crois plutôt qu'on te l'a volée.

— Çà, non, massa. Car, j'ai retrouvé la pauvre bête, les reins brisés et la gorge ouverte. Avez-vous au moins, massa, de bonnes balles?

— Oui, puisque nous allions chasser les alligators dans le bayou de la Fourche; mais je préfère ton lion. C'est plus amusant à poursuivre.

— Prenez garde, maître. Ce lion est une terrible bête.

— Vieux poltron, je ne suis pas encore manchot; j'ai deux bonnes bêtes avec moi, et le jeune Semba, qui doit connaître les lions, puisqu'il vient de leur pays.

Semba sourit:

— Oh! massa, un lion de mon pays en vaut trois d'ici, et je ne les crains pas.

Le vieux nègre grommela quelque chose entre les vieux chicots de sa mâchoire. Semba descendit de cheval. Le major à terre, il mit les montures en sûreté dans l'étable de Samuel.

Les chasseurs amorcèrent leurs fusils, et, les chiens les précédant, ils entrèrent dans le bois. Kirby et Mossoul n'étaient point des limiers de première force sur le gibier, mais au bout d'une demi-heure, ils finirent par découvrir une piste fraîche et partirent sur la voie, donnant de temps à autre un rare aboiement étouffé. Le dogue de Cuba, en chasse, ne se fait pas aussi souvent entendre que ses autres congénères.

Ici, hâtons-nous de dire que le lion américain, appelé aussi *puma (Félis Còncolor),* est loin d'atteindre la taille et la force du lion d'Afrique. Grand comme la panthère de Guinée, sans crinière, la robe entièrement fauve, il rachète en légèreté et en férocité son infériorité musculaire, com-

parée à son homonyme d'Afrique; cependant, ce n'est point un ennemi à dédaigner. Ses griffes sont tranchantes et sa mâchoire particulièrement robuste. Ajoutons qu'en plus de son congénère d'Afrique, il grimpe facilement aux arbres, d'où il bondit et tombe comme la foudre sur sa proie.

En entendant leurs limiers, les chasseurs hâtèrent le pas. Mais gros et lourd, le major Kennedy ne pouvait aller bien vite; Semba l'aurait devancé sans peine, s'il n'eût connu l'envie de son maître de se procurer une belle peau de lion tué de sa propre main. Respectueusement il modéra son allure. Cependant les aboiements devenaient plus pressants, plus furieux. Sans doute les dogues se rapprochaient du fauve. Kennedy cria alors à son compagnon :

— Pressons-nous. J'ai peur que le lion ne fasse un mauvais parti à nos chiens.

Il se mit à courir, son fusil tenu horizontalement, esquivant tant bien que mal les branches basses des arbres et les souches traîtresses cachées sous la mousse. Semba, avec la légèreté de ses vingt ans, franchissait les obstacles en se jouant. Bientôt, à peine au bout de quelques minutes, le major, haletant, fut forcé de s'arrêter.

— Maudite bête! grogna-t-il. Sans doute elle s'est réfugiée dans quelque fourré, d'où nous aurons bien de la peine à la déloger.

Semba allait répondre que Mossoul et Kirby sauraient bien débusquer le puma, quand, tout à coup, à peu de distance, un rugissement rauque éclata, accompagné des aboiements furieux des dogues. Il était probable que le lion était aux prises avec les limiers. Ce concert sauvage ne dura que quelques secondes, suivi d'un gémissement lamentable. Un des molosses venait de recevoir une blessure grave.

— Oh! Semba, l'un de nos pauvres chiens va succomber, s'écria le major. Et il s'élança en avant.

La lutte était engagée derrière un cèdre énorme, dont les racines saillantes, en forme de contreforts, formaient obstacle à la vue, déjà restreinte par un voile de lianes et de mousses

8

espagnoles qui descendaient des branches les plus basses de l'arbre en longues stalagmites grisâtres. On n'entendait plus qu'un piétinement redoublé sur les feuilles sèches, entremêlé de grondements et des jappements plaintifs du chien blessé. Le major et Semba arrivèrent ensemble sur le théâtre de la lutte, où un horrible spectacle s'offrit aux yeux. Le chien Mossoul était couché sur le flanc, le ventre ouvert. A côté, son compagnon, avec une bravoure infatigable, chargeait un gros puma, adossé à l'un des contreforts, et qui se défendait en allongeant à Kirby de formidables coups de griffes. Déjà le second dogue portait une estafilade sur la face ; le sang s'en échappait à gros bouillons. Quelques secondes de plus, le pauvre chien succomberait, victime de son intrépidité.

A la vue du major et de Semba qui le mettaient en joue, le terrible félin bondit en avant par la détente subite de ses jarrets d'acier. Il espérait sans doute renverser l'un de ses adversaires, car, par suite de la disposition du cul-de-sac où la lutte se trouvait engagée, la fuite, par derrière, lui était impossible.

Deux coups de feu partirent en même temps, mais trop bas, sans atteindre le fauve, qui retomba sur le major.

Semba poussa un cri d'horreur. Son maître, renversé en arrière, raidit les bras pour repousser la bête furieuse, dont la gueule baveuse effleurait son visage. Le noir leva son fusil déchargé, et en frappa comme d'une massue le puma, qui n'eut pas l'air de sentir le coup, et déchirait la poitrine du major de ses griffes énormes.

Le planteur, à moitié étouffé, criait :

— A moi ! Semba.

Ce dernier n'avait pas le temps de recharger son arme. Heureusement, il se souvint du grand bowie-knife qui pendait à sa ceinture. Il l'arracha, et, d'un bond, empoignant le lion par la peau du cou, il lui planta l'épaisse lame triangulaire dans le flanc.

Le félin était mortellement atteint, mais pas au point de succomber de suite. Lâchant Kennedy, il se retourna contre

le noir. Semba redoubla ses coups, fouillant dans la blessure, pendant que le lion, se dressant sur ses pattes de derrière, essayait de plonger ses griffes dans son épaisse jaquette de buffle, et que Kirby, toujours dévoué, mais chancelant, plantait ses crocs dans l'échine de son adversaire.

Le nègre, le puma et le dogue formaient un groupe monstrueux se tordant sur le sol.

Enfin, la lutte prit fin. La lame du coutelas venait d'atteindre le cœur de la bête qui laissa tomber sa tête sur le côté, les lèvres retroussées sur ses grands crocs jaunâtres. Semba se redressa, la poitrine haletante. Après une profonde respiration, il jeta un regard autour de lui.

Le lion était bien mort. Le malheureux Mossoul se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie. Le major Kennedy, évanoui, était sans mouvement. Kirby, épuisé, restait étendu sur le sol, léchant ses blessures. Seul, des cinq combattants, Semba demeurait à peu près valide.

— Massa, massa, cria l'esclave en soulevant la tête de son maître. Massa, répondez-moi !

Mais le planteur, inanimé, ne répondit point.

— Massa Kennedy ! Oh ! de grâce, répondez-moi.

Semba eut beau secouer le planteur, lui frapper dans les mains, celui-ci semblait aussi inerte que le puma et le chien Mossoul.

Sérieusement alarmé, Semba promena son regard autour de lui pour chercher de l'eau. Par bonheur, une mare était à peu de distance. Il y courut, emplit d'eau son chapeau, et en répandit de larges gouttes sur le front de son maître.

Au bout de quelques minutes, ce dernier entr'ouvrit les yeux et reconnut Semba.

— Ah ! te voilà ! Oh ! comme je me sens brisé ! Et le lion ?

— Mort, massa, et Mossoul aussi. Le pauvre Kirby paraît bien malade. Mais, massa, laissez-moi ouvrir votre veste. Voilà tout plein de sang dessus. Etes-vous blessé ?

Le major essaya de se relever, en s'appuyant sur le coude. Une douleur aiguë lui arracha un cri de douleur, et il retomba,

la tête entre les bras de Semba. Il avait le bras gauche cassé.

Avec mille précautions, Semba entr'ouvrit sa veste, écarta son gilet et sa chemise. La poitrine paraissait fortement contusionnée, tant le lion l'avait lourdement piétiné. Sur le flanc, à travers les lambeaux du pantalon, l'esclave aperçut une profonde déchirure, d'où le sang coulait en abondance. Cette blessure parut grave au noir. Il y appliqua le mouchoir du major, replié en double, et le fixa fortement avec sa propre ceinture de laine rouge qu'il enroula par-dessus.

Ces investigations et ce pansement ne s'étaient point opérés sans ébranler le patient qui eut encore un syncope. Semba se demandait avec une inquiétude mortelle s'il n'allait pas voir son maître expirer entre ses bras.

Il essaya de le charger sur ses épaules ; mais le blessé pesait trop. De guerre lasse, Semba se décida à l'abandonner pour un moment, et courut à la demeure du vieux Samuel. En quelques mots, il lui expliqua l'état du major. Aussitôt le vieux nègre enfourcha l'un des chevaux, et partit pour la plantation à fond de train, tandis que Semba retournait auprès de son maître.

Son absence s'était prolongée une heure environ. Il retrouva le major dans le même état. Kirby s'était traîné auprès de son maître et veillait sur lui. Une demi-douzaine de *zopilotes*, gros vautours noirs, perchés sur les arbres d'alentour, attendaient patiemment la mort ou le départ du chien fidèle, pour s'abattre sur les cadavres couchés au pied du cèdre. Semba n'eut pas de peine à les chasser de leur perchoir. Epuisé de fatigue, il s'assit à côté du major, et eut à passer trois heures dans une anxiété mortelle.

Il n'osait plus remuer le blessé, de peur de rouvrir la blessure du côté, qui était profonde. L'eau de la mare lui parut si puante, qu'il ne se hasarda pas à imbiber de nouveau la compresse. Il eut l'idée de tremper le linge dans le rhum de la gourde de son maître. Au contact du liquide brûlant, le blessé tressaillit et rouvrit enfin les yeux. Semba lui fit avaler quelques gouttes de rhum, et enfin Kennedy put parler.

— Eh bien ! Semba, que vas-tu faire de moi ?

— Massa, j'ai couru à la hutte du vieux Samuel, et je l'ai envoyé, monté sur *Bannière-Etoilée*, chercher du secours à la maison.

— Tu as bien fait. J'ai bien soif, Semba.

— Mais, massa, je n'ai que du rhum pur à vous offrir. Vous en avez déjà avalé quelques gouttes ; j'ai peur que cela ne vous fasse mal.

— J'ai bien mal au côté. Qu'est-ce que j'ai donc là ?

— Le lion vous a labouré de ses griffes le haut de la cuisse. Votre poitrine me paraît bien meurtrie. Enfin, je crois votre bras gauche cassé.

— Je suis bien arrangé ! Mais, sans toi, j'y passai. Donne-moi ta main, Semba. Tu es un brave.

Très ému, le pauvre nègre serra pour la première fois la main de son maître. A cette époque, dans les Etats du Sud, c'était une faveur inouïe et rarissime.

— Semba, de grâce, donne-moi à boire.

Très embarrassé, le noir se décida à mélanger quelques gouttes d'eau puisées à la mare avec un peu de rhum. Le major y goûta.

— C'est atroce, dit-il ; d'où vient cette eau ?

— De la mare, à côté, massa.

— Et tu n'aperçois ni source, ni ruisseau ?

— Hélas ! non, massa.

— Pourvu que ces damnés lambins des Trois-Cèdres se dépêchent, car, vrai, je me sens bien mal.

Et le major Kennedy laissa sa tête s'appuyer sur les bras de Semba agenouillé derrière lui.

L'anxiété du noir croissait. D'une part, il connaissait la nonchalance de ses camarades ; de l'autre, il ne pouvait se dissimuler l'urgence de secours immédiats.

Enfin, vers les quatre heures de l'après-midi, un bruit de pas retentit sous le couvert de la forêt. Kirby essaya d'aboyer, mais ne put jeter qu'un jappement lamentable. Roby arrivait avec sept ou huit noirs porteurs d'une civière, sur

laquelle était étendu un matelas. Le métis Agostino, qui était de la bande, s'était muni d'une cruche d'eau fraîche et d'une bouteille de vieux Porto. Il en fit prendre un demi-verre à son maître. Avec mille précautions, le major fut étendu sur la civière; et la troupe se mit en marche. Le pauvre Kirby essaya de les suivre, mais, après quelques pas, il s'arrêta, épuisé par tout le sang qu'il avait perdu. Semba en eut pitié, et le prit dans ses bras, malgré son poids et sa taille.

A côté de la hutte du vieux Samuel était arrêté un grand break, celui des Trois-Cèdres. Le major fut couché entre les deux banquettes, sur le matelas. Semba prit place sur le marchepied, et déposa le chien sur le banc en face. Silencieusement et au pas, on prit la route des Trois-Cèdres.

Il était grand temps d'arriver. Quand Semba eut déshabillé et couché son maître avec l'aide d'Agostino, ce dernier, qui avait quelques connaissances chirurgicales, reconnut la gravité des blessures du major. Outre le bras cassé en deux endroits, Kennedy, dont les vêtements étaient de simple toile, au lieu de cuir épais comme ceux de son esclave, avait la cuisse droite profondément labourée par les griffes du lion et la poitrine tellement meurtrie, qu'on pouvait craindre un enfoncement des côtes. Déjà autour des blessures de la cuisse l'inflammation apparaissait ; les chairs étaient d'un rouge livide.

— Diable ! murmura Agostino, voilà notre pauvre maître bien mal au point. S'il en échappe, il aura de la chance.

Quelques heures après, une forte fièvre se déclarait, et le délire s'emparait du blessé.

Le médecin, mandé par exprès à la Nouvelle-Orléans, n'était point encore arrivé.

Dans la grande cuisine des Trois-Cèdres, tout le personnel domestique de la maison formait un bruyant conciliabule.

— Miséricorde ! s'écriait la vieille cuisinière Junon, qu'allons-nous devenir, si massa meurt !

— C'est bien clair, répondit Agostino. L'habitation sera vendue et nous avec.

— Grand Dieu! murmura Roby, geignard. Moi, qui espérais finir tranquillement ma vie ici.

— Pour çà, mon compère, ricana un vieux palefrenier, surnommé Tête-de-Loup, à cause de son épaisse chevelure grisonnante, c'était au moins de la présomption. Massa Kennedy a soixante-sept ans, et toi, quarante. Il était à présumer que tu lui survivrais.

— Bah! insinua un groom, jeune nègre de quinze ans, tu sauras bien te racheter. Tu as dû faire des économies pendant tes quinze ans comme *factotum*.

Pour toute réponse, Roby grogna, en roulant ses gros yeux.

Mais Agostino reprit :

— C'est pas tout, mes enfants. Peut-être, le maître n'est-il pas aussi mal que nous croyons. En tout cas, Semba, qui est son favori, devrait bien lui insinuer de nous libérer par testament.

Cette fois, Roby fut d'accord avec le métis.

— C'est çà! Il faut le dire à Semba, puisque ce jeune sauvage est si bien avec massa.

— Et vous croyez, vous autres, dit en haussant les épaules le vieux Tête-de-Loup, que massa va d'un trait de plume affranchir tout le monde sur sa plantation?

— Non pas, répondit Agostino; mais ceux de la maison. Je ne parle pas de la négraille des champs.

— Négraille ou pas négraille, vous le verrez, nous irons tous au marché de la Nouvelle-Orléans.

Cette réflexion pessimiste du vieux Tête-de-Loup jeta un froid. Tous les fronts se rembrunirent.

— Je vais voir comment va massa, déclara le métis. Et ce damné médecin qui n'arrive pas !

A ce moment, un roulement de voiture au bas du perron attira l'attention générale.

Un homme de haute taille, sec, à longue barbe fauve, à

grosses lunettes, en descendit. C'était le médecin du major, un docteur allemand renommé par ses cures et aussi par les notes qu'il présentait à ses clients.

Agostino prit un flambeau, et précéda le docteur.

Dans la chambre du major, Semba, seul, assis dans un fauteuil, veillait son maître, malgré sa fatigue. Kennedy, secoué par la fièvre, s'agitait sur son lit.

Après un examen minutieux, le docteur Schwartz fit une grimace expressive.

— Le major a-t-il des parents ici?

— Non, Monsieur, répondit Agostino. Je ne lui en connais pas, si ce n'est deux neveux, l'un à Saint-Louis, avocat, l'autre commis dans une maison de coton de Charlestown.

— Le blessé me semble gravement atteint. Il serait bon de prévenir les neveux. Quel est l'homme de confiance du major Kennedy?

Agostino hésita avant de répondre.

— Il y a des contremaîtres blancs pour les champs, mais pour le service intérieur, c'est Roby.

— Qu'est-ce que Roby?

— Un nègre.

Le docteur Schwartz eut une seconde moue expressive.

— Envoyez-moi ce Roby.

Une fois en présence du docteur qui l'examina d'un œil perçant, Roby perdit sa belle assurance.

— Roby, dit le médecin, il paraît que vous êtes l'homme de confiance de M. Kennedy?

— Oui, massa.

— Eh bien! tâchez de mériter cette confiance. Votre maître est très mal. Si cette fièvre continue, il peut être emporté en peu de temps. Aussi, dans votre intérêt, je n'ai pas besoin de vous recommander la plus scrupuleuse probité. M. Kennedy a-t-il un *sollicitor* (agent d'affaires)?

— Non, massa.

— Mais ses affaires d'argent, qui les faisait?

— Il allait lui-même à la banque placer ou déplacer.

— Croyez-vous qu'il y ait d'importantes sommes ici ?

— Non, car massa payait les gros achats avec des chèques.

— C'est bien. Voici l'ordonnance que vous allez faire exécuter sur l'heure. En attendant, j'ai apporté une potion. Je reviendrai demain vers onze heures.

Il repartit, éclairé par le métis. Roby resta quelques minutes à écouter la respiration sifflante de son maître. Il secoua la tête, et dit à Semba, demeuré muet durant cette scène :

— Quel affreux malheur ! Massa va mourir, et nous autres nous serons vendus. Veille bien massa. Moi, je me sens brisé devant cette catastrophe.

Semba eut une expression de dédain. Eh quoi ! ce gros nègre de quarante ans, qui vivait dans une paresse absolue, se disait incapable de veiller son maître ! Et lui, qui n'avait pas pris une minute de repos depuis sa lutte avec le puma, qu'aurait-il pu dire ?

Resté seul, il déboucha le flacon apporté par le médecin. Il fit prendre une cuillerée de potion à son maître. Quelques instants après Agostino revint, et à voix basse :

— Dis donc, Semba, si massa revient à lui, suggère-lui l'idée de nous affranchir par testament.







Sa surprise fut extrême, (page 125).

XI. — La convalescence

La nuit parut longue à l'esclave. Entrecoupées par le délire, des paroles sans suite s'échappaient parfois des lèvres desséchées du major. De longs intervalles de silence succédaient à cette agitation. Alors le blessé retombait dans une sorte de torpeur, d'où il ressortait plus fébrile. Parfois, il se dressait sur son séant et appelait Semba.

Celui-ci était cependant presque sans cesse debout à ses côtés. Mais son maître fixait sur lui ses yeux atones, sans le reconnaître.

Enfin, vers le matin, Kennedy s'assoupit, et Semba put goûter un peu de repos.

Vers huit heures, Agostino parut.

— Eh bien ! comment va-t-il?

— Un peu mieux. Mais la nuit a été bien mauvaise.

— Lui as-tu parlé de son testament?

— C'était impossible, il ne me reconnaissait pas.

— Tu sais que s'il meurt, nous serons tous vendus.

— Que veux-tu ? Il n'arrivera que ce qui doit arriver.

— Tu es idiot, triple brute ! répondit avec un geste de fureur le métis.

Il s'en alla. Semba fut bien aise de son départ. En ce moment, il était trop épuisé de fatigue pour porter sa pensée sur les suites de la mort de son maître. Le major paraissait plus calme ; son teint était moins rouge. Semba profita de ce mieux relatif pour dormir encore une heure. Personne ne vint le déranger, sauf sa mère Moéni, qui, surmontant sa timidité, s'offrit à le remplacer dans son rôle de garde-malade. Semba lui expliqua ce qu'elle aurait à faire en cas de réveil du major. Il descendit manger un peu. Depuis la veille, il n'avait rien pris, tant il appréhendait de laisser son maître seul.

La vieille Junon, en lui servant du café et un verre de rhum, s'entretint avec lui de l'état de leur maître. Roby et Tête-de-Loup survinrent au milieu de leur conversation. Le factotum, jaloux du jeune esclave, l'interpella avec rudesse, et eut l'air de s'indigner de ne le point trouver à son poste.

— Mais, Roby, ma mère est auprès de lui ; et je vais remonter dès que j'aurai achevé mon repas.

— Ta mère ? ta mère ? la vieille sauvagesse ? Mais elle est capable de le tuer, tant elle est stupide.

Semba sursauta.

— Roby, je ne sais ce que vous avez contre ma mère et moi. Nous faisons de notre mieux, et ne méritons aucun reproche.

— Non, vraiment, répliqua Roby aigrement. On voit bien que tu es le favori de massa Kennedy, et qu'il ne voit que par tes yeux.

— Paix, dit Tête-de-Loup, resté silencieux jusque-là. Tes reproches, Roby, sont sans fondement. Ce jeune homme est un bon serviteur après tout. Sans lui, massa aurait été tué par le lion, hier.

— Toi aussi, vieux, tu crois à cette fable du dévouement de ce freluquet? Personne ne l'a vu. Il fait beau mentir de loin !

— Çà ! Roby, tu passes les bornes, et je t'engage à retenir ta langue plus tard, devant massa.

Ils se disputèrent encore quelque temps, mais le jeune noir n'était pas resté à les écouter. Son déjeuner achevé — et il n'avait pas été long — il était remonté auprès de son maître.

Avec la plus grande ponctualité, le médecin revint à l'heure indiquée. Il fut surpris de retrouver son malade encore vivant. Il demanda quel avait été le garde-malade. Semba se nomma.

— C'est bien, jeune homme. Vous avez suivi soigneusement mes indications. Continuez. J'ai maintenant une petite lueur d'espoir. Quelle est cette femme?

— C'est ma mère, monsieur.

— Vous êtes donc né sur la plantation ?

— Non, monsieur; mais bien loin d'ici, en Afrique, dans le pays d'Ouroundi.

— Et où placez-vous ce pays?

— C'est au bord du lac Tanganika.

— Alors, vous venez de loin?

Il prit son chapeau et s'en alla. Roby avait assisté à la visite du médecin. Mais celui-ci n'avait pas eu l'air de le voir ; ce qui amena une recrudescence de jalousie dans son âme envieuse.

Malgré ses soixante-sept ans, le major était robuste. Dans la soirée, il reprit tout à fait ses sens. Sa surprise fut extrême, en reconnaissant près de son lit Semba et sa mère.

— Pourquoi Moéni est-elle ici? demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, massa. Ce matin, j'ai dû vous quitter pour prendre quelque chose, et j'ai laissé ma mère auprès de vous.

— Et Roby?

Semba garda le silence.

— C'est bien, murmura le major avec un soupir. Dis à Tête-de-Loup de venir.

Semba courut aux écuries, d'où il ramena le vieux nègre, qui avait près de soixante-dix ans et était né chez les parents du major. Aussi il jouissait de sa confiance. Mais, par une bizarrerie inexplicable, le vieux Tête-de-Loup n'avait jamais voulu remplir le rôle d'intendant, prétextant son incapacité pour exercer ces fonctions. Il s'était confiné dans le gouvernement des écuries.

Le vieux cocher arriva, traînant la jambe selon sa coutume.

— Comment va massa? Mieux, n'est-ce pas?

— Mais oui, mon vieux Tête-de-Loup. J'ai une diable de blessure dans les côtés, qui me gêne terriblement. Il me semble avoir un poids de cent livres sur la poitrine.

Semba l'interrompit.

— Si massa voulait se taire. Le médecin a recommandé de ne point faire parler massa.

— Laisse-moi tranquille, Tête-de-Loup. Qui m'a veillé cette nuit?

Le vieux nègre désigna Semba.

— Ce sera toi, ce soir.

— Bien, massa.

La soirée suivante, Semba céda son tour au vieux cocher. Le major dormit assez bien, et, vers neuf heures, s'éveilla beaucoup mieux. Le docteur Schwartz le complimenta de son extraordinaire vitalité. L'inflammation des plaies avait cessé; la cicatrisation commençait. Il était sauvé ; la guérison serait lente, mais était assurée. Aussitôt le major répondit :

— Docteur, vous avez fait prévenir mes neveux. Comme je ne me soucie pas de leur présence ici, ayez l'obligeance de leur faire savoir qu'ils n'aient pas à se déranger.

Cette boutade fit sourire le docteur Schwartz. A un client comme le planteur, on ne pouvait refuser cette satisfaction, qui, d'ailleurs, serait à compter sur le mémoire.

Quinze jours après, le major était installé près de la fenêtre

ouverte, dans un grand fauteuil, le bras gauche en bandoulière. Il se plaisait à regarder Semba, qui déballait la peau du puma revenue empaillée de la Nouvelle-Orléans.

— Alors, c'est le trou produit par ton coup de couteau?

— Oui, massa.

— Bien appliqué. Sans toi, j'y passais.

Après avoir admiré les fortes dents et les griffes aiguës du carnassier, le major demanda :

— Les lions de ton pays sont-ils beaucoup plus gros que celui-là ?

— Oui, massa. Un lionceau d'un an est à peu près de sa taille.

— Et comment les chasse-t-on ?

— Avec des lances dont le fer a deux pieds de long et six pouces de large à la base.

— Tu voudrais chasser les lions dans ton pays ?

— Oh ! oui, massa.

Et il passa comme une lueur dans les grands yeux noirs du pauvre esclave.

Le major ne continua pas ses questions. Le silence se fit. On n'entendait que le cri de l'oiseau-moqueur, qui chantait dans un groupe de magnolias devant l'habitation, et le refrain monotone d'un vieux noir occupé à ratisser les allées.

Son service terminé, Semba allait se retirer, quand son maître lui dit :

— Reste.

Semba se tint immobile, dans l'attente de ce que pouvait vouloir son maître.

— Semba, tu m'es attaché, je le sais. Je te suis redevable de la vie, et je veux te témoigner ma reconnaissance.

Le noir sentit battre son cœur à grands coups, dans sa poitrine.

— Que veux-tu pour ta récompense? Tu vas choisir tout de suite : de l'argent, ou une concession de terre comme le vieux Samuel ?

— Oh ! massa. Et les yeux de Semba s'emplirent de larmes.

Son accent devint déchirant. Je ne vous demande ni argent, ni terre, ni rien autre ; la liberté seulement. La permission de m'en aller. Je trouverai bien le moyen de m'engager sur un bateau.

— Et ta mère, tu l'oublies donc ?

— Non, massa. Peut-être voudra-t-on l'accepter.

— Oui, si tu as dans ta poche assez de dollars pour payer son passage. Qu'as-tu, en somme, comme ressources ?

— Environ quatre-vingt dollars, massa, et ma mère à peu près autant.

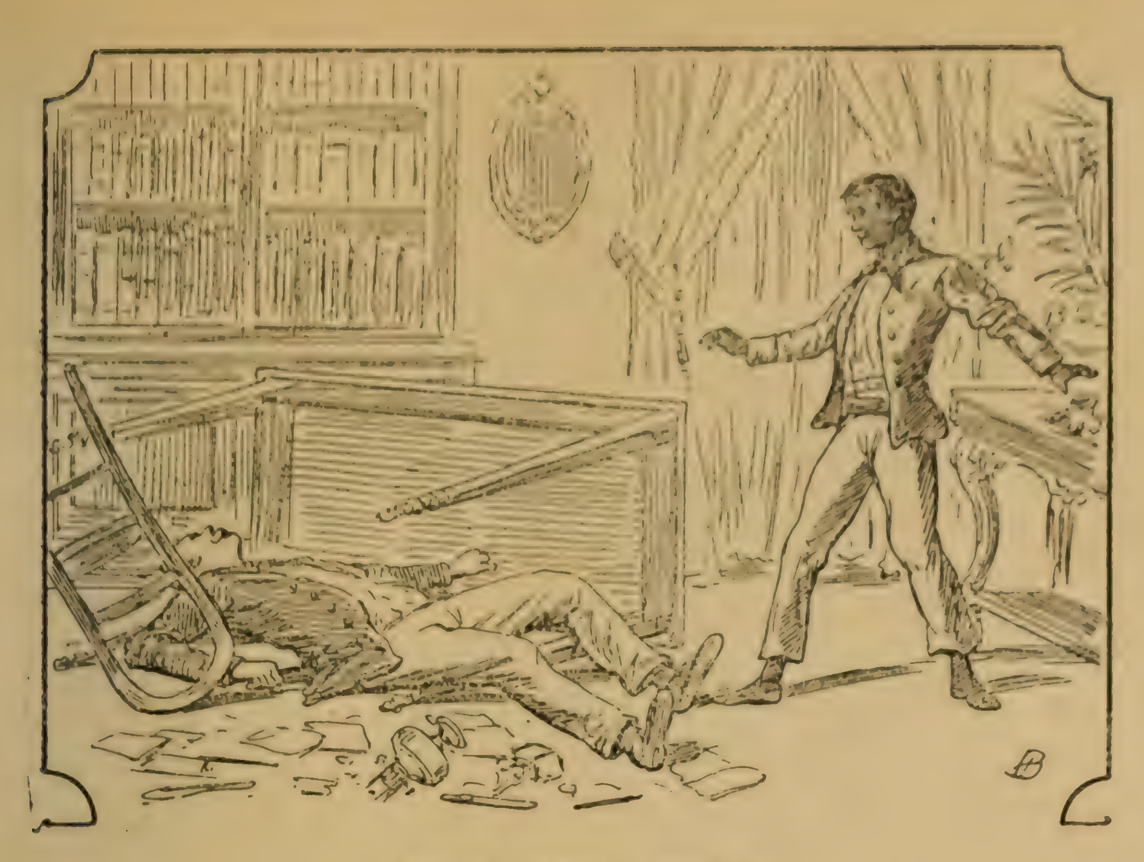
— C'est peu. Et puis, tu ne t'es pas demandé si je voulais t'affranchir ?

Semba ne répondit pas. Il reconnaissait bien chez son maître une certaine gratitude ; mais de là à l'affranchir, il y avait loin.

Pendant que le major retombait dans de profondes réflexions, il s'éloigna.

Depuis l'entrée en convalescence du major, le train ordinaire de la vie avait repris sur la plantation. Roby ne gémissait plus, et continuait doucement la série de ses vols domestiques. Agostino lisait beaucoup les journaux, mais ne parlait plus de testament. Les autres noirs continuaient leur besogne quotidienne avec leur nonchalance accoutumée.





Il recula d'effroi, (page 133).

XII. — La mort du planteur

Il y avait un an que le major Kennedy avait été blessé par le lion. Il était complètement guéri de sa blessure, et s'occupait, comme par le passé, de sa plantation. La scission entre le Nord et le Sud était un fait accompli. Les malheureux noirs des Etats esclavagistes n'en retiraient jusqu'à présent qu'un redoublement de sévérités et de mauvais traitements. Seule, l'habitation des Trois-Cèdres se faisait remarquer par son régime humain et presque paternel.

Un matin, Semba trouva son maître étrangement agité. Il lui demanda respectueusement le sujet de cette inquiétude. Le major Kennedy se borna à lui répondre :

— J'ai fait un mauvais rêve. Apporte-moi mon déjeuner.

D'ordinaire, pendant qu'il prenait sa tasse de café au lait, le vieux soldat aimait à causer un peu avec son serviteur. Il lui faisait raconter quelque particularité de ses voyages ou

des coutumes de sa tribu. Semba s'exprimait maintenant très bien en anglais. Avec sa haute taille, ses traits de type abyssin, sa couleur de beau bronze, on ne pouvait le confondre avec les autres nègres. Chez lui, la distinction et une certaine fierté native remplaçaient la bassesse de sentiment naturelle aux esclaves déprimés par plusieurs générations de sujétion. Plusieurs fois son maître lui avait dit en riant :

— Semba, tu as l'air d'un prince déguisé !

Semba respecta le silence de son maître. Après avoir enlevé le plateau du déjeuner, il se disposait à sortir, quand son maître le rappela.

— Semba, tu vas monter à cheval et partir pour la Nouvelle-Orléans ; tu achèteras les objets indiqués sur ce papier.

L'esclave prit respectueusement des mains de son maître la liste des acquisitions. Il sella *Bannière-Etoilée*, et partit au grand trot pour la ville.

Malgré la chaleur torride — on était dans les premiers jours d'août — une foule nombreuse grouillait sur les quais, dans les rues, partout enfin. Par douzaines, les porteurs de journaux criaient leurs feuilles avec des glapissements suraigus. Semba en acheta quelques-unes pour son maître, et fit les emplettes commandées. Il s'en retournait à la petite auberge du faubourg où il remisait son cheval, lorsque, au coin d'une rue, il heurta presque un gentleman en habit noir, avec un chapeau haut sur la tête, en dépit de la chaleur suffocante.

Il allait s'éloigner, en s'excusant, lorsque le blanc le retint.

— Tiens, tiens, murmura-t-il ; une vieille connaissance. N'es-tu pas le Semba, fils de roi, que j'ai vendu avec sa mère, il y a quelques années ?

— Oui, monsieur, répondit assez tristement notre héros ; car il avait reconnu, dans ce gentleman si ridiculement accoutré, le fameux Shark

— Ah ! ah ! sais-tu que tu vaux de l'or en barre mainte-

nant? Au moins 1,500 dollars. Sûrement, la prochaine fois, ta mise à prix sera de 1,500 dollars.

Shark lâcha Semba, qui s'empressa de s'esquiver. Mais la rencontre du marchand d'esclaves lui avait jeté du froid au cœur. Puisse sa future destinée ne pas le ramener encore sur cette fatale estrade, où il avait servi de plastron aux quolibets et aux propos grossiers des blancs qui les entouraient! Puisse-t-il surtout ne pas être séparé de sa mère Moéni! Il le sentait : pour elle comme pour lui, ce serait la mort!

Ne plus se voir, ne plus mettre en commun les peines et les joies de la vie, penser que sa mère serait à quelques centaines de lieues peut-être, livrée à la brutalité des commandeurs, châtiée comme une bête pour la moindre faute; cette pensée le désolait. Heureusement que massa Kennedy était de bonne santé, et n'oublierait point de les affranchir.

Pour se distraire, il déploya un des journaux

La manchette portait en lettres énormes :

« Grande victoire des confédérés a Bulls-Run!

» Ecrasement de l'armée fédérale!

» Stupeur dans le Nord! »

Jusqu'à présent, Semba n'avait suivi que distraitement la conversation des autres nègres sur la guerre civile qui venait d'éclater aux Etats-Unis. Agostino leur avait expliqué que l'armée du Nord avait été levée pour combattre leurs maîtres et mettre fin à l'esclavage des noirs du Sud. Or, comme premier résultat, cette armée si formidable, disait-on, qui devait disperser les bandes confédérées d'un revers de main, venait de subir un formidable échec. Ce n'était donc pas sur elle qu'il faudrait compter pour conquérir la liberté. Sur qui alors? Des idées de fuite, très vagues, il est vrai, lui montaient par bouffées au cerveau. Par-dessus tout, il avait le désir de revoir, fût-ce au prix même de la vie, le grand lac, les montagnes bleues de l'Ouroundi et l'emplacement de son

village de Magala. Depuis des mois, chaque soir, il s'endormait après une lutte énervante à la recherche de la solution du problème : la liberté et le retour au pays!

Autour de lui, les cris, les chants de triomphe augmentaient. Des bandes, avec le nouveau drapeau de la Confédération du Sud, parcouraient les rues, hurlant des hymnes guerrières. Déjà, les voitures, les omnibus, les lourds camions étaient assaillis par une foule d'hommes, à moitié ivres, qui célébraient, de hourrahs formidables, la première victoire du Sud. D'affreux gamins, de jeunes *towdies* de dix à douze ans, pieds nus, en loques, commençaient à lancer à Semba de mauvais regards. Même l'un d'eux lui jeta cette menace :

— C'est un espion de Lincoln ! Il faut le pendre !

Semba, devant ces démonstrations hostiles, crut prudent d'éviter tout esclandre et de repartir au plus vite pour la plantation. Il replia donc son journal, et s'en alla, à pas lents, reprendre *Bannière-Etoilée* à son écurie.

Son retour aux Trois-Cèdres ne fut marqué d'aucun incident. Le major lui parut très absorbé ; c'est à peine s'il donna un coup d'œil aux journaux. Il fit installer par Semba sa table de travail aussitôt après son dîner, et se mit à écrire, avec défense de le déranger.

Ce fut sans doute très long, car, bien avant dans la nuit, sa lampe éclairait encore : tout était tranquille sur la plantation. Néanmoins, sur les deux heures du matin, un passant, attardé sous les fenêtres du maître, aurait pu percevoir le choc d'un corps lourd tombant sur le plancher et l'extinction subite de la lumière. Il n'y eut d'autre témoin que le chien Kirby, qui poussa un long hurlement, et le vieux noir Tête-de-Loup, que son âge prédisposait aux insomnies, et qui se retourna sur sa couche en maugréant contre le dogue. Semba, dans sa case, était trop éloigné pour entendre cette chute et le hurlement de Kirby.

Vers huit heures, Semba pénétra, selon la coutume, dans la chambre de son maître.

A peine eut-il entr'ouvert la porte, qu'il recula d'effroi. La table de travail, un fauteuil, la lampe, des papiers formaient un amoncellement sur le parquet, et par dessus, allongeant les bras en avant, le grand corps inerte du planteur.

Le major Kennedy, frappé d'une congestion, était mort sans un cri, sans un appel.

Semba essaya de le relever. Mais, grand et lourd, le major pesait encore plus que le jour de la chasse au lion. Enfin, dans un suprême effort, il parvint à le redresser à demi, et à l'asseoir tant bien que mal dans le fauteuil.

Cela fait, il découvrit le haut de la poitrine, posa la main sur le cœur, qui ne battait plus. Le corps était même à peu près refroidi.

L'esclave, terrifié, se précipita vers la porte, et appela au secours. A cet appel accoururent Roby, Agostino, Tête-de-Loup, tous les autres serviteurs qui déjeunaient à la cuisine. En un clin d'œil, la chambre fut encombrée de nègres, de mulâtres, de gens de couleur, criant, s'interpellant, poussant des exclamations de toutes sortes. Sauf le vieux Tête-de-Loup, aucun n'osa s'approcher du mort. Superstitieusement, ils s'éloignaient du maître, qui, cependant, avait été humain et bon pour tous. Après quelques minutes de tumulte, le vieux Tête-de-Loup interrogea Semba. Sa réponse fut courte. A son arrivée dans la chambre, il avait trouvé le major étendu sur le parquet, la tête reposant sur un pied de la table de travail renversée.

— Ah ! quel malheur ! sanglotait la grosse Junon. Voilà massa mort, et nous allons tous être conduits au marché de la Nouvelle-Orléans.

Derrière elle, deux ou trois jeunes mulâtresses, filles de chambre ou aides de cuisine, se tordaient les bras avec des gémissements. Le gros Roby, lui-même, était atterré. Devenu à moitié idiot de surprise, il répétait sans cesse :

— Sûrement, il n'est pas mort ; sûrement non ! Massa, si grand ! si fort !

Mais Tête-de-Loup, branlant sa tête blanche :

— Il est mort depuis quatre ou cinq heures pour sûr. Ah ! vrai, j'aimerais mieux que ce soit moi.

Il était, avec Semba, le seul qui portât quelque affection au planteur. Les autres ne voyaient dans cette mort que l'assurance de leur vente prochaine et l'aléa d'un nouveau maître, peut-être exigeant et dur. Par elle-même, la perte du major les touchait peu.

Agostino, les poings serrés, allait et venait, sa face jaune tiraillée par une crispation spasmodique de la mâchoire, comme un boule-dogue prêt à mordre.

— Çà, c'est la faute de Semba. Voilà un an que je me tuais à lui dire de suggérer au maître d'écrire son testament et de nous affranchir. Canaille de Semba, tu me le paieras !

— Mais, s'écria Semba, indigné, pourquoi m'en voulez-vous ? Je ne suis pour rien dans cette mort. Peut-être a-t-il fait ce testament.

Un jeune mulâtre ouvrit les fenêtres. Un flot de soleil inonda l'immense pièce. Pendant que Tête-de-Loup et Semba, réunissant leurs efforts, redressaient le corps mal assis sur le fauteuil, piqué d'une idée subite, Agostino, à quatre pattes sur le tapis, rassemblait les papiers épars. L'encrier en tombant et la lampe brisée les avaient baignés d'un flot d'huile et d'encre. Piétinés comme ils l'avaient été depuis l'irruption des esclaves dans la chambre, ils se trouvaient dans un piteux état.

Tout à coup, un blanc parut dans l'entre-bâillement d'une porte. C'était Schultz, le gérant de la plantation, un Allemand. Prévenu par un nègre de la mort subite du maître, il accourait.

A sa vue, les noirs se turent.

— Qui a constaté la mort du major Kennedy le premier ?

— Moi, déclara Semba, sans hésiter.

— C'est bien, reste ici. Vous autres dehors, sauf Tête-de-Loup dont j'ai besoin.

Il aperçut Agostino, qui, tout entier à ses recherches, amoncelait des papiers sur la table remise d'aplomb.

— Laissez tout cela, maudit noir.

Agostino se retourna, hargneux, et riposta :

— On cherche le testament du maître. Il avait promis de nous affranchir tous.

— Pas possible. Il ne m'a jamais parlé de cela. En tout cas, déposez ces papiers sur la table, et filez.

Malgré son envie d'en dire plus long, le mulâtre fut forcé d'obéir.

Schultz était redouté pour sa sévérité. Certes, aux Trois-Cèdres on ne fouettait jamais les esclaves. Mais l'Allemand savait se faire obéir par sa voix brève, son accent dur et ses yeux menaçants.

Taillé en hercule, il aimait à faire parade devant les nègres de sa force extraordinaire, et à leur en imposer par la façon soudaine dont il répondait à une insolence. D'un soufflet, il couchait à terre le nègre le plus vigoureux.

Il fit subir à Semba un interrogatoire minutieux, qui ne lui apprit rien de nouveau, et envoya immédiatement Tête-de-Loup prévenir télégraphiquement les deux neveux du major, et les invita à venir au plus tôt. En même temps, il manda le magistrat du comté, pour mettre sous scellés tous les papiers et valeurs existant aux Trois-Cèdres. Il n'oublia pas non plus de requérir les bons offices du docteur Schwartz, son compatriote.

Ce fut le docteur qui arriva le premier. Les neveux s'étaient engagés dans les troupes confédérées. Il fallait du temps pour que la dépêche leur parvînt et qu'ils pussent obtenir une permission.

Le chef de la justice du comté parut le soir aux Trois-Cèdres. Les noirs durent tous comparaître devant lui. Semba fut le seul sérieusement interrogé. Le docteur Schwartz déclara que la mort de Kennedy était naturelle, et l'enquête se termina sans désagrément pour le jeune esclave.

Le surlendemain, on conduisit le major à sa dernière demeure. Une députation des noirs, dont Semba faisait partie, marchait derrière le corbillard superbement orné.

C'était une nouvelle tribulation dans la vie du pauvre

esclave. Hier, il était sinon tout à fait heureux, du moins à l'abri des mauvais traitements, et assujetti à un travail peu pénible. Aujourd'hui, l'implacable destinée le poussait dans une nouvelle voie pleine d'incertitudes, de souffrances et de misères.

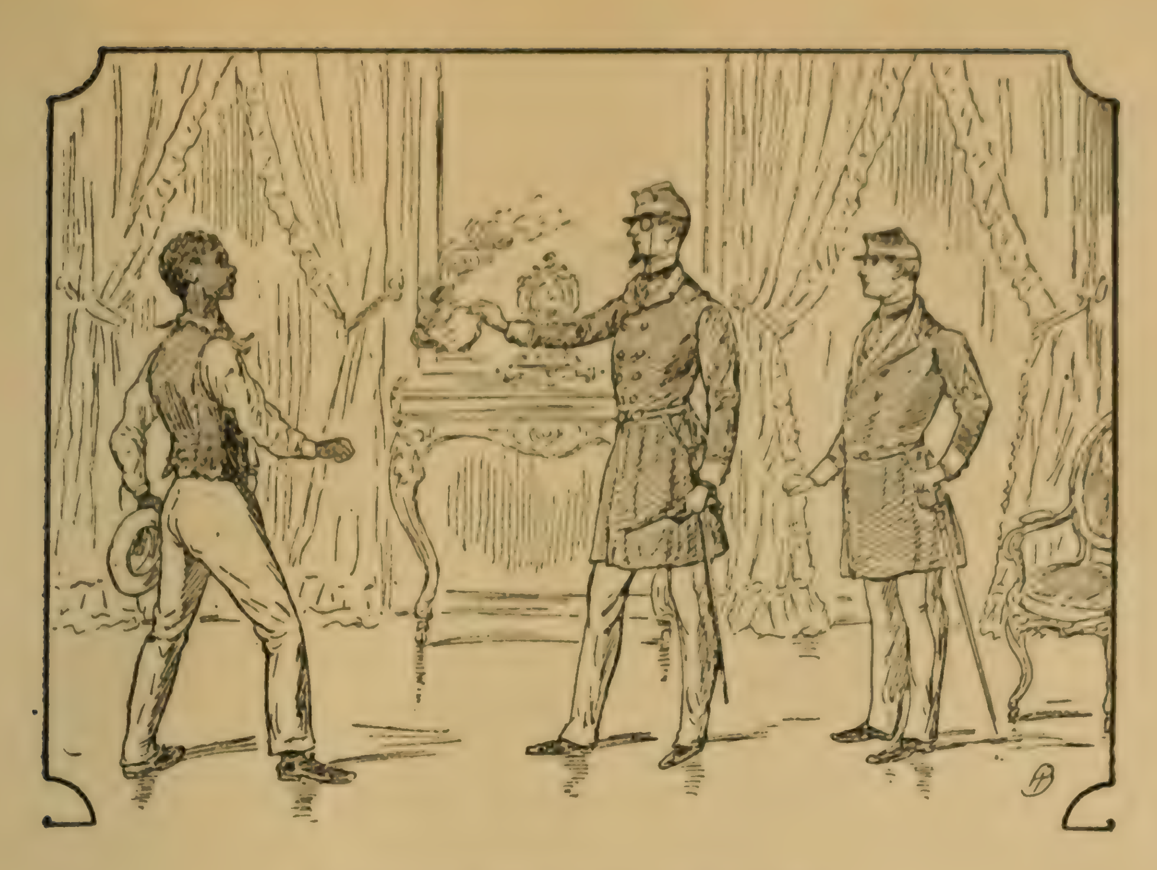
Les funérailles du major Kennedy terminées, les noirs reçurent, à leur retour à la plantation, une visite intéressée : celle de notre vieille connaissance Shark, qui venait se rendre compte de la belle affaire en perspective. Une vente de plus de quatre cents noirs était une opération peu ordinaire ; pour rien au monde, le marchand d'esclaves n'aurait voulu manquer une si belle affaire. Aussi cherchait-il à savoir d'où soufflait le vent. Mais les héritiers du major n'étaient point encore arrivés, et rien ne pouvait se décider en leur absence.

A la vue de Semba, il eut un petit geste d'amitié.

— Mon garçon, superbe affaire ! Je pense que ton prix va monter un peu haut, n'est-ce pas? Ah ! ah ! comme je vais faire mousser ta vente !

Pauvre Semba ! A la vue de ce blanc ignoble, il se sentit une envie démesurée de l'étrangler. Il se contint à cause de sa mère. Il poussa un gros soupir, et essuya une larme qui perlait à ses longs cils.





Agostino resta sans voix, (page 142).

XIII. — Les héritiers de Kennedy

La semaine qui suivit se passa dans la fièvre pour les noirs de la plantation des Trois-Cèdres. Les deux héritiers du major ne paraissaient point. Sans doute trop éloignés de la Nouvelle-Orléans, et, par suite de la guerre qui commençait, ils n'avaient pas reçu la nouvelle de la mort de leur oncle.

Pendant ces huit jours, les travaux furent arrêtés. Les contremaîtres ne donnaient aucun ordre, et les esclaves des champs, enchantés de cette permission tacite de ne rien faire, s'adonnaient à la paresse. Beaucoup croyaient qu'ils seraient vendus et achetés en bloc avec la plantation.

Des meetings se tenaient chaque jour au repas des domes tiques de la maison. Roby pérorait à son aise devant un auditoire d'une quinzaine de personnes : cochers, palefreniers, grooms, filles de basse-cour, jardiniers et cuisinières des Trois-Cèdres. Tête-de-Loup l'écoutait à peine, au fond rési-

gné à son sort. Semba suivait avec curiosité ces débats de la valetaille, très intrigué de l'attitude du mulâtre Agostino.

Presque aussi bavard que Roby, Agostino s'enfermait maintenant dans un mutisme complet. Mais, parfois, ses yeux, narquoisement fixés sur le gros Roby débitant ses discours, décelaient qu'il en savait bien plus long que le noir.

Un soir, après un discours plus chaleureux que jamais, où Roby invitait ses compagnons à s'enfuir en masse de la plantation et à rejoindre les troupes du Nord, Agostino eut un mouvement d'épaules si prononcé, que le noir s'arrêta court.

— Pourquoi te moquer de moi, Agostino? Ce que je dis est très sensé.

— Bah! ne t'époumonne pas. Au dernier moment, il se produira un coup de théâtre. Je ne vous dis que cela, les enfants

— Quel coup de théâtre? explique-toi.

Le mulâtre ne répondit que ce seul mot :

— Vous le verrez, quand les héritiers du major seront arrivés.

La nuit suivante, Semba ne put dormir. Que pouvait être ce coup de théâtre annoncé par le mulâtre? Tout à coup, à force de retourner la chose en sa cervelle, il s'arrêta invinciblement à cette pensée : le mulâtre aurait-il découvert dans les papiers du major un écrit leur donnant la liberté? Semba s'était fait expliquer par Tête-de-Loup ce que signifiait un testament et ce qu'il en résultait; et ce dernier lui avait cité quelques traits de grande générosité de propriétaires d'esclaves. C'était fort rare, mais non impossible.

Et le pauvre Semba, grisé par cette vision de la liberté, se voyait déjà, avec Moéni sa mère, sur le chemin du pays natal.

Les héritiers arrivèrent enfin.

C'étaient deux officiers attachés présentement à l'armée confédérée; l'un, grand et maigre, avocat de profession, répondant au nom d'Oswald Kennedy; l'autre, petit et gros, son

frère cadet, commis dans une maison de coton de Charlestown, Sam Kennedy. Assez gauches dans leur uniforme, ils descendirent de la voiture où ils étaient montés à la Nouvelle-Orléans, et firent leur entrée de front, par le grand portail de l'habitation.

Prévenus à l'avance, sous la direction de Schultz, les contremaîtres avaient rangé en bataille, sur deux rangs, tous les noirs des Trois-Cèdres.

Les frères Kennedy passèrent : le grand, l'avocat, raide et gourmé, sans daigner jeter un regard sur les esclaves ; l'autre, le petit, frétillant, les dévisageant tous. L'Allemand Schultz les reçut obséquieusement au bas du perron, et leur ouvrit la porte de la salle de réception.

— Beau domaine, beaucoup de nègres, dit, en se jetant dans un fauteuil, le petit Sam, dès qu'ils furent seuls.

Oswald ne répondit pas. Son lorgnon à cheval sur son nez d'oiseau de proie, il examinait le mobilier et les tableaux.

— Dis donc, Oswald, il est heureux que le vieux ait rendu l'âme sans avoir fait de testament. Il était un peu négrophile, notre digne oncle.

Oswald daigna prendre la parole.

— Peuh ! Un testament ! Çà s'annule, surtout quand il s'agit de nègres, aujourd'hui.

— Tu crois ?

Oswald laissa tomber un regard dédaigneux sur son cadet, et continua :

— Tu comprends, nous le découvririons, par exemple, maintenant. Pour le faire disparaître, j'espère que je ne rencontrerais aucun scrupule chez toi.

— Aucun, Oswald.

— Autre hypothèse : si la découverte était faite par le magistrat chargé de l'inventaire, nous sommes assez riches pour le convaincre qu'il s'est trompé. Le tout serait d'y mettre le prix.

— Certainement. Mais...

Ici, leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Schultz et d'un esclave, le métis Agostino.

— Gentlemen, voici Agostino, cocher de votre oncle, qui vous demande de vouloir bien l'entendre pour une communication importante.

Agostino était plus jaune que jamais. Cependant ses yeux brillaient d'un feu sombre et ses lèvres étaient tremblantes. Il semblait, à la fois, en proie à une farouche résolution et à une certaine crainte.

— C'est bien, maître Schultz, fit Oswald avec hauteur. Veuillez nous laisser.

Schultz s'inclina et sortit. Le petit Sam se renfonça dans son fauteuil. Oswald, nonchalamment, regarda au dehors par l'une des fenêtres. Personne ne se trouvait en ce moment sur la terrasse. Les noirs s'étaient dispersés ; les uns regagnaient leurs habitations ; d'autres étaient rentrés dans les communs. Personne ne pouvait épier ce qui se passerait dans le salon.

Déjà Agostino, vaguement inquiet, sentait sa résolution faillir. Le gros et petit Sam l'examinait curieusement. Oswald revint vers son fauteuil, mais ne s'assit pas. Tranquillement, il demanda :

— Qu'as-tu à nous dire, nègre?

Ce mot de nègre était une cruelle injure pour Agostino, qui n'était que safran foncé, et qui tressaillait sous le coup. Il raffermit sa voix, et d'un ton emphatique commença :

— Gentlemen, votre oncle, le digne massa Kennedy est mort...

— Même c'est ce qu'il a fait de mieux, interrompit grossièrement le petit Sam.

— Et il a laissé un testament...

— Un testament! ricana le long Oswald, en même temps qu'il échangeait un regard avec son frère. Pour cela, je ne te crois pas, nègre. Notre oncle n'aimait pas à parler de testament, et il serait fort étrange qu'il eût pensé à en faire un.

— Pardon, massa a laissé un testament.

— Et comment le sais-tu, nègre?

Agostino tremblait maintenant comme la feuille.

— Je ne dis pas... Il se pourrait... On trouvera peut-être...

— Ah! ah! tu me sembles moins sûr que tout à l'heure. Mais, tu sais, tu vas nous dire tout ce que tu sais, ou je ne te laisserai pas un pouce de peau sur le dos.

Sous la menace d'être fouetté comme un misérable nègre des champs, le métis bondit. Son amour-propre l'emporta sur la prudence; et cette fois, d'une voix vibrante, il s'écria :

— Eh bien! oui! massa Kennedy a laissé un testament. Nous sommes tous affranchis ici, aux Trois-Cèdres.

— C'est bien, dit tranquillement Oswald d'un ton très radouci. Seulement, je voudrais voir cette pièce.

Agostino porta la main à une poche intérieure, et retira un papier épais plié en quatre.

Les deux frères, qui s'étaient concertés d'un coup d'œil, se rapprochèrent de lui. Tout à coup, le malheureux métis, pendant qu'il dépliait la feuille de papier et s'apprêtait à la lire, sentit un corps froid et dur s'appuyer derrière son oreille, tandis que la voix calme de Kennedy senior murmurait :

— Si tu pousses un cri, je te fais sauter la cervelle.

En même temps, il sentit les doigts de Kennedy junior ouvrir sa main avec dextérité, et le papier glissa sur le parquet.

— Lis-nous ça, commanda Oswald à son frère.

Sam, de son organe fêlé de poussah asthmatique, donna lecture du contenu de la précieuse feuille.

C'était assez long. Quatre pages d'écriture serrée. Le major possédait une fortune mobilière et immobilière colossale, quelque chose comme une vingtaine de millions au moins. Peu soucieux de laisser tous ces capitaux à deux neveux qu'il n'estimait pas du tout, il avait pris toutes ses dispositions pour réduire leur portion le plus possible.

D'abord, une dizaine d'articles étaient réservés à des legs

et à des dons aux établissements de bienfaisance de la Louisiane, hospices, orphelinats, etc.

Venaient après un certain nombre d'amis pour des legs d'armes, de chevaux, de voitures, de bibelots.

Enfin, une trentaine d'articles; les derniers contenaient l'énumération de toute la population de couleur des Trois-Cèdres, par groupes de six à quinze, avec un don spécial pour chaque groupe, en argent, vêtements et animaux domestiques, d'une valeur de cent à cinq cents dollars. Les plus favorisés se trouvaient être Semba et sa mère, Tête-de-Loup, Roby et Agostino.

Comme finale à ce long document, le major donnait la liberté à tous ses esclaves, avec défense expresse aux héritiers d'attaquer cette clause, sous peine de déchéance de leur part.

— Vous voyez, massa, dit le métis s'enhardissant au silence d'Oswald. Vous voyez, nous sommes libres; lâchez-moi donc.

La lecture du testament était terminée. Sam replia méthodiquement le papier, et d'un coup d'œil consulta son frère.

— Allume ! jeta à mi-voix ce dernier.

Une allumette craqua; une flamme courut le long de la feuille, et, une demi-minute après, ce n'était plus qu'une cendre légère.

Agostino, atterré, resta un moment sans voix en présence de cette trahison.

— Tu sais, nègre, commanda d'un ton méprisant l'aîné des Kennedy, tu n'as rien vu, rien entendu, ou gare à toi !

Le métis reconnaissait l'immense sottise qu'il avait commise en livrant le testament à ses pires ennemis, au lieu de remettre la pièce à l'intendant Schultz, quand il l'avait découverte sous le corps du major. Pour la gloriole de vouloir provoquer un ébahissement et un coup de théâtre, comme il disait, chez ses compagnons, malgré l'envie qu'il avait de leur communiquer cette bonne nouvelle, il l'avait gardée secrètement. Et voilà que, en quelques secondes, par sa faute,

il venait de perdre sa liberté et celle de tous les noirs de l'habitation.

La fureur monta au cerveau du métis. D'un bond, il se précipita à la fenêtre, l'ouvrit, et, se penchant au dehors, cria de toute la force de ses poumons :

— Holloâ ! fellows! Trahison ! Au voleur ! Nous sommes trahis ! On vient de brûler le testament de massa Kennedy !

Mais l'aîné des héritiers avait prévu ce soubresaut de résistance chez l'esclave. D'un vigoureux effort, il l'arracha de la fenêtre et le jeta sur le parquet.

— Un cri de plus et tu es mort ! dit-il froidement.

Puis, penché sur sa victime, le genou lui écrasant la poitrine, d'un mouvement violent il lui tira les poignets en avant.

— Sam, vite, les embrasses des rideaux !

Sam s'empressa d'obéir; les embrasses étaient des cordelettes en soie pourpre d'une force à défier les efforts de l'homme le plus vigoureux. L'avocat coupa les glands avec son couteau de poche, entortilla les poignets du métis, fit plusieurs nœuds, et se releva avec un soupir de satisfaction.

— Il faudrait le bâillonner, dit le gros Sam.

Une serviette, oubliée la veille par une femme de chambre, traînait sur l'appui d'une fenêtre. Oswald s'en saisit et la lia vigoureusement sur la bouche d'Agostino.

— Relève-toi, coquin, dit l'avocat, en allongeant un violent coup de pied dans les côtes de l'esclave.

En gémissant, Agostino essaya ; mais il ne put.

— Qu'allons-nous en faire ? demanda Sam.

— Le transporter à la Nouvelle-Orléans, où nous le déposerons à l'asile des fous.

Une sueur glacée inonda le front du métis. Dans cet enfer, il serait perdu.

Les cris, poussés à la fenêtre, avaient attiré l'attention de quelques nègres, qui passaient, en se rendant aux plantations. La nouvelle du testament détruit courut bientôt d'un

bout à l'autre des Trois-Cèdres. Schultz, en voyant cette effervescence, interrogea quelques noirs. Leurs dépositions furent contradictoires. Les uns parlaient de testament, les autres d'assassinat. Décidément, un mystère planait sur l'habitation. Pour en avoir la conscience nette, l'Allemand quitta les champs et arriva à la maison. Il se croisa avec Semba dans le vestibule.

— Qu'y a-t-il, Semba? As-tu entendu quelque chose?

— Oui, il m'a semblé entendre tout à l'heure ouvrir violemment une fenêtre et crier.

— Qui a crié?

— Je n'ai pas distingué la voix.

L'Allemand, peu satisfait de cette imprécision pénétra dans le salon Sa surprise fut grande en voyant Agostino ligotté et allongé sur le plancher, tandis que les nouveaux maîtres s'entretenaient à voix basse.

— Pardon, gentlemen. Que s'est-il donc passé?

— Oh! pas grand'chose, se hâta de répondre l'aîné des Kennedy. Cet esclave vient d'être pris de folie subite. Il a voulu se ruer sur nous et attaquer mon frère Nous l'avons mis hors d'état de nous nuire. Dès que vous pourrez disposer d'un chariot, faites-le conduire à l'asile des aliénés. Pour notre prise de possession des Trois-Cèdres, nous débutons mal. Cet esclave paraissait intelligent.

Schultz, abasourdi, ne trouva rien à répondre; il promit de faire atteler sur-le-champ, et s'éloigna.

Pendant ce bref colloque, Semba s'était éclipsé. Caché derrière la porte du salon, il avait entendu et vu par le trou de la serrure toute la scène. Il avait vu Sam Kennedy brûler le testament et assisté à la défaite d'Agostino.

— Quels misérables! se dit-il. Nous étions tous libres, et nous voilà replongés dans l'esclavage. Mais, pourquoi aussi cet imbécile de métis voulait-il cacher son secret pour lui seul?

Il avait regagné les écuries où il était de service, et, tout en

faisant briller des harnais, il ne perdait pas de vue ce qui se passait devant la maison.

L'Allemand, marchant à grands pas, l'air préoccupé, arriva près d'un box occupé par un superbe percheron. Il appela Tête-de-Loup pour l'en faire sortir. Mais Tête-de-Loup, occupé ailleurs, ne répondant pas, il avisa Semba, qui semblait tout à sa besogne.

— Semba, de suite, attelle *Big-Horse* à une carriole quelconque. Il me faut partir pour la Nouvelle-Orléans.

— Bien.

Semba abandonna ses harnais, fit sortir une voiture légère, puis *Big-Horse*, le tout très lentement. Il était près de midi, et il savait qu'à cette heure les noirs étaient convoqués pour une revue générale.

Effectivement, par petits groupes, ils arrivaient de tous côtés.

Mais *Big-Horse*, grisé par le grand air, se mit à galoper de ci et de là. Avant qu'on eût pu le rattraper, presque tous les noirs étaient de retour des champs. Enfin, la voiture fut attelée. Schultz arriva en coup de vent.

— Deux hommes ici pour prendre quelque chose de lourd.

Deux solides gaillards s'avancèrent et pénétrèrent dans la maison. Les autres, fort intrigués, s'étaient massés près de l'entrée. Semba tenait en mains l'attelage, et ne bougeait pas plus qu'une statue. Le gros Sam Kennedy se montra sur le perron, et parut fort contrarié de voir tant de nègres assemblés. Derrière lui, immédiatement venaient les deux noirs porteurs d'un lourd fardeau, qui n'était autre que l'infortuné Agostino. Ce dernier se tordait comme un ver, et essayait d'arracher ses liens. Tout à coup, sous prétexte de mieux le tenir, l'un des porteurs dérangea le bâillon du métis. Aussitôt il se redressa, et se mit à crier :

— Vous tous, qui êtes ici, vous êtes témoins d'une infamie. Massa Kennedy, notre bon maître, nous avait tous affranchis par testament. Ce testament, on me l'a arraché des mains.

Il ne put en dire plus long. L'aîné des Kennedy s'était

précipité sur lui, et, d'un vigoureux coup de poing, lui ferma la bouche.

Il y eut alors une scène épouvantable. Les porteurs lâchèrent leur fardeau. Agostino tomba sur le côté ; mais, se relevant sur les genoux, il cria aux Kennedy les plus grossières injures, les appelant : lâches, voleurs de testaments, traîtres, etc... Une grande rumeur courut dans les rangs des nègres. *Big-Horse*, peu accoutumé au bruit, se mit à ruer entre les brancards, et manqua de prendre le mors aux dents. Schultz essaya en vain de faire taire le métis. Ce fut le gros petit Sam qui sauva la situation. Arrachant à un noir un sac qu'il portait sur le dos, il s'approcha par derrière d'Agostino, et l'en coiffa ; son frère joignit ses efforts aux siens. Schultz, craignant pour sa place, les aida ; et, à la fin, le métis, ficelé comme un saucisson, fut lancé dans la carriole. Schultz prit place sur le siège avec le gros Sam, et l'aîné des Kennedy, remontant sur le perron, se retourna vers les nègres pour leur dire brutalement :

— A vos cases, vous autres. Ce métis est devenu fou. Je le fais conduire dans un asile d'aliénés. Allez-vous-en, et qu'on ne parle plus de cette sotte histoire.

Mais les noirs n'en restèrent pas moins dans la cour, commentant à voix basse ce singulier incident. Il fallut une seconde sortie du lieutenant pour les disperser.

— Celui que je trouverai ici flânant, dans deux minutes, recevra cinquante coups de fouet et fera un mois de cachot.

Alors, tous se dispersèrent comme une volée de moineaux, mais la rage au cœur. Depuis vingt ans, c'était la première fois qu'on entendait, aux Trois-Cèdres, parler de faire fouetter quelqu'un.





Il lança son cheval droit devant lui, (page 151).

XIV. — L'évasion

Dès lors, la résolution de Semba fut prise : il s'enfuirait à la prochaine occasion, et le plus tôt possible. Avec des gens comme les Kennedy, qui ne respectaient rien, tout était à craindre.

Depuis plusieurs mois, il lui était arrivé souvent, en nettoyant la bibliothèque de son maître, de consulter le fameux atlas de Pétermann, et, naturellement, c'était toujours la carte de l'Afrique centrale.

Qu'il pût aborder le continent par l'est ou par l'ouest, peu importait. Il se fiait à son énergie et à sa résolution pour arriver aux grands lacs. Le point le plus difficile était de gagner l'Afrique avec sa mère.

Il consulta le fond de sa bourse. Son pécule n'était pas gros. Il se montait, grâce aux générosités du major, à une centaine de dollars. Dès la mort du major, il avait fait vendre à Moéni la plus grande partie de sa basse-cour, en pré

vision d'un départ possible. Moéni possédait des chevreaux et quantité de volailles. Un marchand de la Nouvelle-Orléans lui en donna vingt dollars. Pendant les années passées sur la plantation, par le produit de son jardin et de sa basse-cour, son avoir s'était élevé à peu près à la même somme que celui de son fils. L'ancienne reine de Magala ne connaissait guère la valeur de ces lourdes pièces d'argent. Mais elle obéissait aveuglément aux volontés de Semba, et mettait de côté chaque *cent* qu'elle gagnait

Semba trouva sa mère occupée à filer du coton. Aimant le travail, elle ne se mêlait point aux autres négresses, et passait ses après-midi soit à filer, soit à tisser des étoffes à la mode de son pays.

Elle interrompit son travail, et laissa son fuseau retomber à terre, tant elle trouvait les traits de son fils bouleversés.

— Qu'as-tu, mon Semba?

— Mère, il faut vous préparer à un grand voyage. Nous partirons ce soir.

— Et pour quelle destination, mon fils?

— Pour l'Ouroundi. Avec l'aide du Grand-Esprit, protecteur des Nouaroundis, nous reverrons encore les rives du grand lac.

— Mais, auparavant, as-tu réfléchi de quelle façon nous passerons la grande eau, qui sépare ce pays du nôtre?

— Mère, ne t'inquiète pas. Préfères-tu nous voir déchirer à coups de fouet, vendus à des maîtres cruels, souffrir mille tortures, et, une fois morts, jetés en pâture aux alligators du bayou?

Et Semba lui raconta l'épisode du testament brûlé par le nouveau maître, et l'indigne traitement infligé au malheureux Agostino.

Moéni ne comprenait pas grand'chose à toutes ces complications. Mais, puisque Semba lui demandait de fuir avec lui, elle était prête.

Elle fit un paquet de quelques pièces de cotonnade, disant à son fils que, arrivés en Afrique, elle taillerait dedans pour

eux des vêtements à la mode du pays. Elle ficela dans un chiffon ses dollars, se couvrit d'une mante sombre et attendit.

A une heure du matin, Semba, pieds nus, se faufila dans les écuries. Tout était sombre. Quelques lanternes suspendues au plafond répandaient une lueur incertaine. Les chevaux, fatigués par les travaux de la journée, dormaient ou achevaient leur provende dans les mangeoires. Un hennissement accueillit l'entrée de l'esclave. C'était le bel étalon mexicain *Bannière-Etoilée* qui le saluait à sa façon. Semba entra dans son box, le caressa en lui parlant tout bas. Le cheval, comme s'il comprenait, inclina la tête sur l'épaule de l'esclave, frottant ses naseaux contre la joue de Semba. Ce dernier, le voyant tranquille, enveloppa chacun de ses pieds d'un morceau de sac en sparterie, de façon à amortir le bruit de ses fers sur le pavé de l'écurie.

Tout à coup, comme il finissait cette besogne, il entendit la porte de l'écurie grincer sur ses gonds, et vit une lumière. Une ombre gigantesque s'allongea sur le sol, et un pas léger retentit dans le silence. Le noir sentit son cœur battre à rompre sa poitrine. Il plia sur ses jarrets, et s'allongea sur la litière de l'étalon, dans le coin le plus obscur du box.

Le survenant n'était autre qu'Oswald Kennedy, qui jugeait à propos de faire pour son compte personnel une ronde nocturne.

Lentement, il passa dans l'allée centrale, s'arrêtant presque à chaque box. Les chevaux, réveillés par cette lueur insolite, s'agitèrent en piétinant. Quelques hennissements même retentirent. Semba était au supplice. Si son cheval hennissait à son tour, nul doute qu'il attirât l'attention du nouveau maître. Heureusement que *Bannière-Etoilée* se tint tranquille.

Mais le danger ne faisait que croître. Après avoir vérifié l'allée centrale, le lieutenant se dirigeait vers les box indépendants, situés aux quatre angles de l'immense bâtiment et réservés aux plus belles bêtes.

Semba sentit la colère monter. Sa main se porta sur le manche du grand *bowie-knife* qu'il portait à la ceinture. Il se demanda s'il n'allait pas céder à la tentation de l'enfoncer dans la gorge du maître. Mais un secours inattendu lui arriva inopinément. D'un coin obscur, un sourd grondement résonna. Oswald eut un sursaut de surprise. Le grondement devint plus fort. De dessous le ventre du gros cheval du Kentucky, la monture favorite du major défunt, une grosse tête carrée surgit, illuminée de deux yeux flamboyants.

C'était Kirby, l'énorme molosse de Cuba, qui manifestait sa mauvaise humeur à sa façon. Pour Semba, qui l'avait élevé, il n'avait pas bougé. Mais la figure chafouine du lieutenant Oswald ne lui revenait pas, et, dans son intelligence de bête, il se demandait s'il ne devait point sauter à la gorge du nouveau venu.

Oswald, revenu de sa première frayeur, essaya d'amadouer le dogue. Mais l'autre, irrité, grognait de plus en plus.

Alors, le lieutenant prit son revolver, et le braqua sur le chien. Ce dernier se retrancha entre le box et le cheval, et Kennedy, n'osant tirer de peur d'atteindre le cheval, dut battre en retraite.

Avec un soulagement inexprimable, Semba le vit repasser la porte de l'écurie, qu'il laissa grande ouverte, et, bientôt, le bruit de ses pas s'éteignit dans le silence de la nuit.

Semba attendit quelques minutes. Tout étant redevenu tranquille, il sortit du box, pieds nus, et se glissa sans bruit jusqu'à la porte. Il sortit même, explora les environs, et ne vit rien de suspect. Alors, il revint de nouveau dans l'écurie, brida promptement *Bannière-Etoilée*, et le sortit de la stalle. Les sabots de l'étalon ne produisirent aucun bruit sur les dalles. Il s'en réjouit, et le mena doucement derrière l'écurie. Là, il sauta en selle, et marcha au pas jusqu'à la demeure de sa mère.

Cette dernière, derrière sa porte close, attendait le signal

de son fils. Un sifflement, imitant le cri de l'engoulvent, devait lui apprendre l'arrivée de Semba.

Muette, elle se hissa sur la croupe de l'étalon. Son fils attacha devant lui le paquet de cotonnade. Après s'être assuré que personne ne les espionnait, il lança son cheval droit devant lui. La nuit était claire et étoilée. Les grands-ducs et les hiboux jetaient, du haut des cèdres et des tulipiers géants, leurs rauques clameurs; tandis que des bayous voisins des alligators beuglaient comme des veaux, à l'unisson du ronflement formidable des grenouilles-taureaux.

Au bout d'une heure de course, Semba laissa souffler son cheval, et put raconter à sa mère la visite tardive du nouveau maître à l'écurie.

Moéni, à son tour, lui demanda ce qu'ils allaient faire.

— Voir si nous trouverons un navire qui voudra nous porter en Afrique.

— Et si nous n'en trouvons pas? Et si l'on ne veut nous recevoir?

— Alors, nous nous enfoncerons dans les bayous et les cyprières de l'Est, près de la mer. Là, nous gagnerons quelques camps de nègres marrons, et nous attendrons.

— Et le cheval?

— Oh! mère, tout à l'heure, nous allons le quitter, car, en ville, il nous perdrait, si on nous voyait montés sur cette bête magnifique.

L'idée n'était même pas venue à l'esclave fugitif de vendre l'étalon. Il est vrai que, pour un nègre, essayer de se défaire d'une bête comme *Bannière-Etoilée*, présentait plus d'un danger.

Ils approchaient de la ville. Semba descendit de cheval, et aida sa mère à mettre pied à terre. Puis, menant le cheval par la bride, il l'amena près d'un cours d'eau, dans un épais fourré de saules où il l'attacha légèrement. Il défit aussi les pièces de sparterie qui enveloppaient ses sabots, et les jeta à l'eau. Cela fait, il donna une dernière caresse à *Bannière-*

Etoilée, et l'abandonna. L'étalon hennit tristement. Hélas! dans cette Louisiane, il y avait plus d'amitié entre les bêtes et les noirs qu'entre les noirs et les blancs.

Ils marchaient maintenant d'un bon pas sous l'aube grandissante, quand un aboiement retentit dans le lointain. Semba tressaillit violemment. Moéni pâlit sous sa couche de bronze.

— Ecoute, dit-elle.

L'aboiement devint plus distinct. Sous la blancheur du crépuscule, la route s'allongeait comme un ruban de couleur pâle. Tout à coup Moéni et Semba virent une grosse boule qui roulait vers eux avec une vitesse prodigieuse.

— On dirait Kirby. Nous sommes perdus, murmura l'esclave.

C'était en effet Kirby, le gros dogue, qui, de la plantation aux portes de la ville, les avait suivis à la piste.

Mais il était seul. Aussi loin que les yeux des noirs pouvaient percer, on ne voyait rien qui vive.

Kirby se rapprochait rapidement. Arrivé près d'eux, il éclata en joyeux aboiements, et leur fit mille démonstrations d'amitié.

— Ah! s'écria Semba, en caressant l'énorme bête, c'est de bon augure. Les nouveaux maîtres l'auraient mis certainement à notre poursuite, dans quelques heures, pour nous rattraper. C'est le meilleur chien à dix lieues à la ronde pour relever une piste. Quelquefois massa major le prêtait aux voisins. Maintenant qu'ils ne l'ont plus, les nouveaux massas ne pourront pas courir aussi vite après nous

Ses cabrioles et ses sauts de joie terminés, Kirby se mit tranquillement à marcher avec eux.

Dans les rues de la Nouvelle-Orléans, personne ne fit attention au fils et à la mère. La foule des travailleurs habituels envahissait peu à peu la *Levée*. Les grues recommençaient à grincer, les chariots à rouler ; les sirènes des gigantesques ferry-boats déchiraient l'air de leurs sons aigus. Les

balles de coton, manœuvrées par des centaines de bras, s'entassaient en montagnes.

Moéni, peu habituée à ce tapage, à cette fièvre du travail, se serrait craintivement contre son fils, et celui-ci, l'œil au guet, examinait à la fois chaque navire et chaque passant. Coudoyés par les déchargeurs, ils avançaient posément, faisant mine de prendre grand plaisir à ce spectacle. Au fond, Semba était fort inquiet. Il lui était impossible de s'enfuir sur ces vapeurs, qui, d'ailleurs, allaient presque tous remonter le Mississipi.

Alors, il poussa ses recherches en aval du fleuve. Là, étaient les navires de commerce d'Europe, en chargement ou en déchargement. Presque tous étaient anglais ; quelques-uns allemands ou français.

Semba s'arrêta un moment auprès de l'un d'eux, un beau brick, qui complétait sa cargaison. Un gros homme, à courte barbe grise, le teint couleur de brique, de petits yeux enfoncés sous des sourcils broussailleux, coiffé d'un vaste chapeau de paille, fumait sa pipe, tout en harcelant les portefaix et les matelots.

Il parlait, en s'adressant aux débardeurs du port, un anglais fort incorrect, et à ses marins un français mêlé d'expressions pittoresques. Semba, naturellement, ne comprenait pas le français du fumeur ; cette langue était tout à fait inconnue aux Trois-Cèdres. Mais cet anglais, mal prononcé, lui désigna l'homme comme un étranger.

Il était là depuis cinq minutes à regarder cette scène ; quand, tout à coup, l'inconnu l'interpella en ces termes :

— Or, çà, voilà encore un de ces paresseux d'Amérique ! Ce fainéant ferait mieux de gagner un bon dollar en travaillant, que de bayer aux corneilles. Veux-tu prendre vite un de ces sacs de sucre, et le porter à bord ? Par tous les diables de ce maudit pays de Yankees, je voudrais pouvoir mettre à la voile ce soir même.

Semba devina dans ce gros bonhomme irascible et impatient le capitaine, et, soulevant son chapeau, il lui dit :

— Capitaine, je ne demande pas mieux que de gagner le dollar que vous m'offrez. Que faut-il faire?

Le capitaine parut fort surpris de cette velléité de travail chez un nègre. Mais le temps pressait. Ses hommes, qui avaient travaillé toute la nuit, étaient exténués, et les portefaix irlandais, sous prétexte de boire une *goutte de la rosée des montagnes*, étaient partis s'abreuver de whiskey au bar le plus proche.

— Çà va, moricaud. Seulement, tâche de le gagner. Tu vois ces cent sacs de sucre? Il faut que dans deux heures ils soient à bord.

Semba fit un signe à sa mère. Avec son aide, il se campa sur l'épaule l'un des sacs, et courut plus tôt qu'il ne marcha sur la planche qui unissait le quai au navire.

Pendant dix minutes, le capitaine le laissa faire. Puis, voyant son adresse et sa vélocité, intéressé malgré son peu de goût pour les noirs, il l'arrêta :

— C'est bien. Garçon, tu manœuvres mieux que ces caniches du port. Dis-moi qui est cette femme qui t'accompagne?

— C'est ma mère. Nous sommes sans travail pour le moment.

— Tiens! vous êtes donc des noirs libres? Je vous prenais pour des nègres de quelque plantation.

Semba ne répondit pas; il fit semblant d'avoir mal chargé son sac, et s'écarta du capitaine pour reprendre l'équilibre.

Le capitaine ne poussa pas plus loin ses investigations. Son second, le corps à moitié sorti par l'ouverture d'un panneau, l'interpella pour un ordre à donner. Il dut passer sur le brick. Les matelots de l'équipage, contents de voir leur besogne allégée par un aussi solide compagnon, en profitèrent pour flâner et se reposer. Ils le laissèrent monter à bord le reste du chargement, qui, comme nous l'avons dit, touchait à sa fin.

Il était à peine dix heures, quand Semba, ruisselant de sueur, déposa son dernier sac sur le pont. En ce moment, le

capitaine remontait l'échelle du panneau. Il vit le noir s'essuyer le front du revers de sa main.

— Eh bien ! c'est fini?

— Oui, capitaine. Il n'y a plus rien.

En effet, la place, sur le quai, était absolument vide.

— Tu es un brave gars. Voilà ton dollar, tu l'as bien gagné. Veux-tu boire une goutte de rhum?

— Certainement.

— Et ta bonne femme de mère prendra bien un peu de café. Elle a autant travaillé que toi.

Pour éviter à Semba trop de fatigue, c'était elle qui déplaçait les fardeaux et avait aidé son fils à les charger sur ses épaules.

Semba appela sa mère, qui franchit la passerelle, suivie de l'énorme Kirby, qui alla se blottir derrière un rouleau de câbles à l'arrière.

Le capitaine Tostain était un Normand, de Honfleur, très bon homme à ses heures, mais violent et souvent emporté. Depuis son arrivée à la Nouvelle-Orléans, il ne décolérait pas contre les Américains et leurs usages.

— Ouf ! voilà qui est fait, dit-il, en lançant une grosse bouffée de sa pipe. Ce soir, je vais pouvoir quitter ce sale trou à fièvre jaune, tout plein de Yankees voleurs.

— Et où allez-vous comme çà, capitaine?

— A Zanzibar. Un pays que tu ne connais certainement pas.

A ce nom de Zanzibar, Semba faillit lâcher le verre de rhum qu'il portait à ses lèvres. Plusieurs fois, en parlant à son ancien maître de son désir de revoir le pays, il l'avait entendu citer ce pays comme le point de débarquement le plus favorable pour rejoindre la région des grands lacs.

— Çà coûte-t-il cher pour aller là? demanda le noir avec un certain tremblement dans la voix.

— Dame ! je ne pense pas que tu puisses t'offrir ce petit voyage d'agrément.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée d'un fonc-

tionnaire de la douane qui demanda le capitaine. Il y avait une formalité à régler, et Tostain était requis de se présenter de suite devant le directeur.

Il partit donc avec son second. Deux matelots, qui savaient quelques mots d'anglais, s'essayèrent à causer avec Semba, qui ne se pressait point de quitter le bord, et se prêta de fort bonne grâce à leurs demandes. Le mousse du brick, un gamin du Havre, avait découvert l'énorme Kirby, et le gros molosse, comme s'il eût compris qu'il fallait avoir bon caractère, se laissa complaisamment caresser. Bientôt un cercle se forma autour des deux noirs et de leur chien.

— Il est à toi, ce toutou? demanda un marin, le nommé Le Roux, un Granvillais.

— Je l'ai élevé, répondit Semba, en éludant une réponse directe.

— Et à quoi servent de pareilles bêtes? interrogea à son tour Maunoury, un ancien terre-neuvas de Fécamp.

— A la chasse des nègres. Quand un nègre s'enfuit d'une plantation, on lâche sur sa piste une douzaine de chiens, comme celui-là. Si l'esclave est rattrapé, il est souvent mis en pièces, avant qu'on soit parvenu à le tirer de leurs crocs.

Les marins qui comprenaient Semba transmirent l'explication aux autres. Un frémissement courut dans l'équipage.

— Est-il vrai qu'on vend les nègres ici ? demanda un novice.

— Oui, c'est vrai. On vend les noirs dans tout le nord de l'Amérique. Ma mère et moi nous avons déjà été vendus. La première fois, j'avais treize ans.

Semba devinait déjà une certaine sympathie pour eux, chez les marins français. Il voulut frapper un grand coup. Il se mit à leur raconter ses aventures depuis la prise de Magala jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Ces gens rudes, mais bons, avaient toutes les qualités du Français, c'est-à-dire générosité, bravoure et franchise. Ils s'émurent au récit de tant

de misères. Habitués à la liberté, à être traités en hommes libres, leurs cœurs se révoltaient contre cet abominable trafic.

Pendant cette conversation, le terre-neuvas Maunoury regardait fixement les deux noirs. Lorsque Semba eut fini son récit, brusquement le vieux marin lui demanda :

— Dis donc, le nègre, ne serais-tu pas par hasard un évadé ?

Semba, à cette question directe, répondit simplement :

— Oui, nous sommes des fugitifs, ma mère et moi, et, nous trouvant près d'un navire français, nous venons demander asile.

Tout l'équipage du *Beau-François* — tel était le nom du brick — se regarda et demeura muet.

— Oui, gentlemen, continua hardiment Semba, nous nous sommes enfuis cette nuit de la plantation des Trois-Cèdres, près du lac Pontchartrain, parce que j'ai vu le nouveau maître détruire le testament qui rendait la liberté à tous les esclaves. Maintenant, gentlemen, si vous ne voulez pas de nous à bord de votre navire, renvoyez-nous. Nous tâcherons de trouver asile dans les *swamps* ou les cyprières du pays. Mais je jure que ni ma mère ni moi, nous ne retournerons vivants à la plantation.

— Çà, mon garçon, observa le vieux terre-neuvas, ce n'est pas notre affaire. Attends le retour du capitaine. Il est seul maître à bord.

Semba baissa la tête. Implicitement, il reconnaissait la justesse de la réponse du vieux Maunoury. Il garda le silence. Seulement ses yeux inquiets se portaient fébrilement vers la Levée. Mais, dans cette foule grouillante, il était difficile de distinguer quelqu'un. Le cœur lui battait à grands coups. N'allait-il pas voir apparaître le lieutenant Kennedy ? Moéni demeurait résignée et immobile comme une statue. Les matelots se dispersèrent et les laissèrent seuls.

Une heure se passa ainsi, bien longue et bien lourde pour les pauvres esclaves. Dans chaque individu qui passait et

jetait les yeux sur le brick, Semba croyait voir un espion. L'énorme Kirby était venu se coucher près d'eux, la tête appuyée sur leurs genoux. Il les contemplait de ses gros yeux pleins de tendresse.

Enfin, revinrent le capitaine et son second. Le premier, violet de colère, piétina rageusement sur le pont; le second, presque aussi irrité que son supérieur, lança des ordres brefs d'appareillage. Une forte brise se levait, entraînant vers l'ouest des flots de poussière. En un clin d'œil, tous les matelots se précipitèrent vers la mâture, larguant les voiles, raidissant les cordages. Au bout de quelques minutes, le navire se détacha du quai, et se mit lentement à évoluer vers le milieu du fleuve.

— Ah! canailles de Yankees ! sudistes, nordistes, fumistes, tous bons à jeter à l'eau. Ah ! si je pouvais vous jouer un bon tour, avec quel plaisir je le ferais !

Il n'avait pas aperçu les deux nègres et leur chien ; le second, tout occupé à la manœuvre, ne les voyait pas davantage. Tout à coup, Maunoury, qui était descendu de sa hune, s'approcha de Tostain, et, touchant son bonnet en signe de respect :

— Qu'y a-t-il donc, capitaine?

— Ce qu'il y a, vieux, c'est que ces bandits de la douane m'ont fait payer cent dollars de plus, sous prétexte que j'avais débarqué des armes à Boston pour leurs ennemis du Nord. Ils parlaient même de mettre l'embargo sur le brick. Ah ! les requins. Si je pouvais, à leur dépens, me rembourser de mon bon argent de France !

— Ma foi, sans vous commander, capitaine, je vais vous indiquer un moyen ; et, du même coup, vous feriez une œuvre de charité, foi de terre-neuvas.

— Dis?

— Pour lors, capitaine, voici deux négros qui ont filé sans permission de chez leur maître, où l'on parlait de les vendre comme des veaux en foire. Ils se sont réfugiés à votre bord.

— Ah! seraient-ce ce jeune nègre qui arrime si bien les boucauts de sucre, avec sa mère?

— Oui, sans vous commander, capitaine.

— Eh! Greloup, venez donc ici, cria-t-il au second.

Greloup arriva, fort intrigué.

— Savez-vous que nous sommes recéleurs d'esclaves fugitifs, à l'heure qu'il est?

Greloup regarda son chef d'un air ahuri.

— Mauvais cas, capitaine. On serait capable de nous lyncher, si on le savait.

— Vous croyez?

— Certainement.

— Alors, il faudrait déposer à terre ces pauvres diables?

Greloup ne répondit pas.

— Ma foi! livrer ces deux noirs à des gens qui les fouetteront, qui les tortureront, les feront mourir de misère, cà me répugne. Le pont du brick est pour nous terre de France, et, en France, personne n'est esclave. N'est-ce pas votre avis, Greloup?

— Je le partage entièrement.

— Alors, Maunoury, dis à ces noirs de venir me parler.

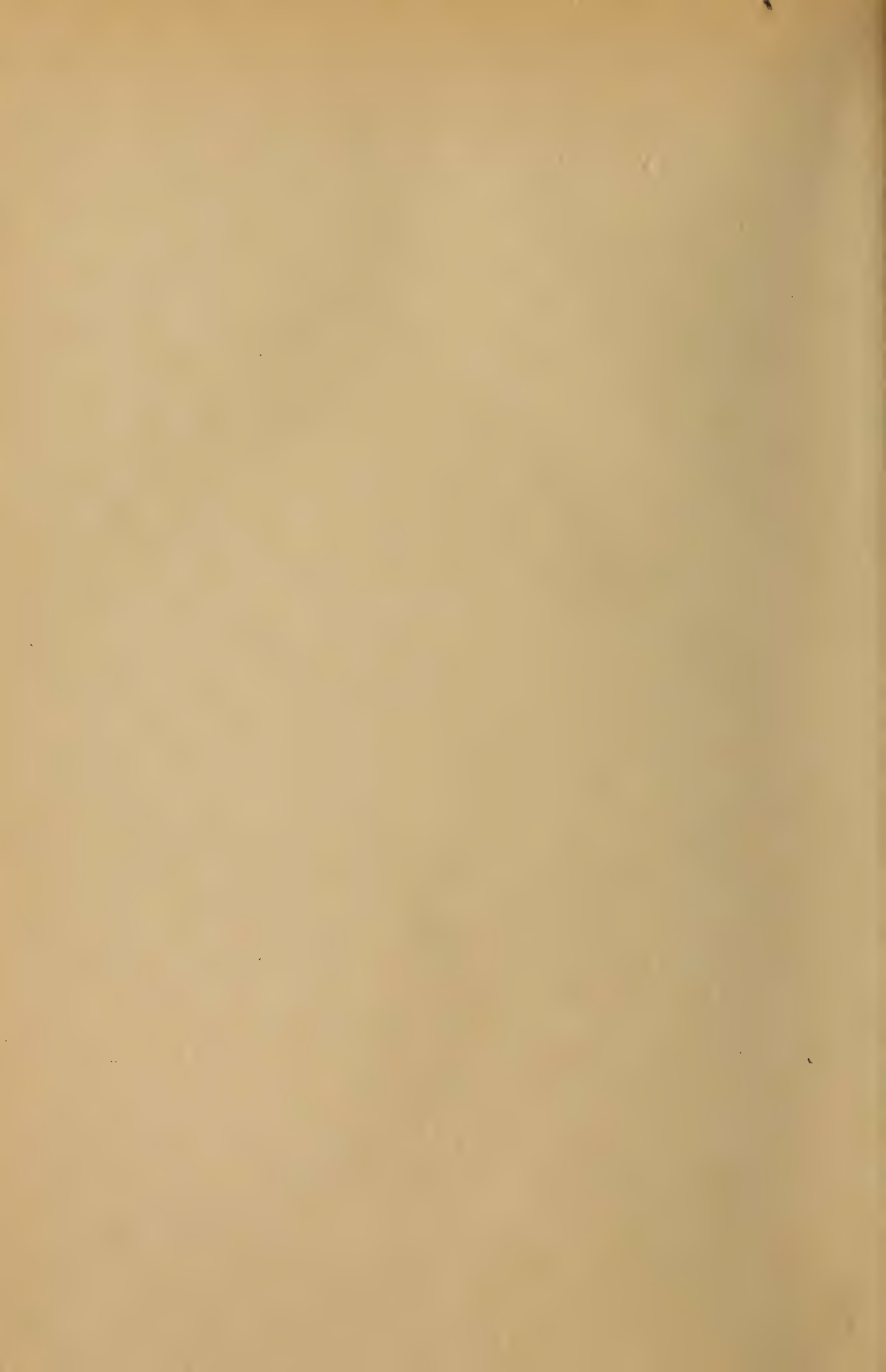
Maunoury leur fit signe d'avancer; Semba et sa mère firent quelques pas en tremblant.

— Descendez par ce panneau. Maunoury, je te charge de les cacher pour douze heures; car, s'il prenait fantaisie à leurs gabelous de venir voir mon bateau avant notre entrée en pleine mer, nous serions pincés.

Semba voulut se jeter aux genoux de Tostain.

— Détale, moricaud, et qu'on ne te revoie plus d'ici demain soir.

— Capitaine! s'écria Greloup, vous êtes un brave homme. Et, ma foi, après la manière dont on nous a traités à la douane, notre vengeance est de bonne guerre.





Maunoury regardait le lieutenant, (page 163).

XV. — La traversée

L'ancien terre-neuvas fit descendre dans la cale Semba et Moéni. Autant par signes que de vive voix — car il ne savait que très peu l'anglais — il leur expliqua la nécessité de se cacher. Il leur ménagea une cache entre des sacs de sucre et des madriers de cèdre, et leur recommanda de garder un silence absolu jusqu'au lendemain matin.

Kirby les avait suivis. Entre deux tonneaux, son gros corps trouva moyen de se faufiler. Puis, un amoncellement de sacs et de barriques leur fit un rempart suffisant pour les protéger contre les yeux indiscrets.

Fatigués de leur course nocturne et de leur travail de la matinée, l'esprit plus calme, Moéni et son fils ne tardèrent point à s'assoupir dans l'atmosphère lourde et nauséabonde de la calle. Soudain, un grognement de Kirby les réveilla.

Des bruits de voix violentes se percevaient à travers le plancher du pont. Semba entoura le cou du molosse de ses bras, et, par ses caresses, le calma un peu. Mais Kirby frémissait, le poil hérissé, comme s'il eût flairé un ennemi.

Aidé par la brise et le courant, le brick avait déjà franchi les deux tiers de la passe, pas très loin de Fort-Jackson, lorsqu'une barque manœuvrée par six rameurs l'avait accosté. A l'arrière, se voyait un personnage en uniforme, grand et maigre. C'était notre nouvelle connaissance, Oswald Kennedy.

Réveillé de bonne heure, selon son usage, il avait appris à la fois la disparition du meilleur cheval de l'écurie, et celle de Moéni et Semba. Quant à la perte du chien, il ne s'en inquiéta que médiocrement. Nous savons les relations peu agréables du nouveau maître des Trois-Cèdres avec le molosse.

Sauter immédiatement à cheval et galoper à la Nouvelle-Orléans fut sa première inspiration. Là, par le plus singulier des hasards, il apprenait qu'on avait vu, dans la matinée, un portefaix noir travailler avec une négresse à charger des sacs de sucre sur un navire français. Plusieurs personnes avaient même remarqué un gros chien, de ceux dressés à chasser les nègres marrons, couché près d'eux, qui semblait être de leur compagnie. Il ne douta plus qu'il était sur la bonne piste.

Oswald changea de monture, descendit aussi loin qu'il put le cours du Mississipi. Près de Fort-Jackson, il loua à prix d'or une barque, et gagna, à force de rames, le brick qui s'en allait tout doucement, pour éviter le choc des troncs d'arbres, souvent gigantesques, qui obstruent les eaux du Mississipi.

Monté à bord, il somma d'un ton comminatoire le capitaine Tostain de lui rendre ses esclaves.

Le capitaine n'était point endurant. Il répondit sur le même ton. Comme Oswald insistait, il appela le matelot Maunoury.

— Tu as bien caché les noirs, dit-il à demi-voix?

— Oui, capitaine. Pour sûr, il faudrait désarrimer toute la cargaison avant de découvrir le réduit.

— C'est bien, prends un fallot, et descendons montrer à ce drôle qu'il se trompe.

L'ancien terre-neuvas alluma une lanterne. Précédant le groupe, formé par Oswald Kennedy et le capitaine Tostain, il descendit le raide escalier qui conduisait à la cale.

Semba, maintenant toujours le dogue, s'aplatissait derrière la muraille de sacs et de tonneaux. Moéni, à moitié morte de terreur, s'était affaissée au fond de la cachette. Le chien Kirby ne bougeait plus. Mais, au frémissement de tout son corps, l'évadé comprenait qu'il était prêt à se jeter à la gorge du lieutenant.

Maunoury promena sa lumière sur les parois du navire, et Oswald ne distingua rien à cette faible lueur. Il se heurta à une pile de sacs.

— Et derrière? dit-il.

— Derrière, grogna le capitaine, il y a des sacs et toujours des sacs, des caisses, des barils.

— Mes nègres se sont glissés tout au fond, j'en suis sûr.

— Alors pour vous satisfaire, il faudrait peut-être défaire tout l'arrimage. Merci. Je sors d'en prendre de ce tracas.

— Cependant, je suis certain...

— Oui, clama cette fois Tostain, dont la patience n'était pas éternelle. Je suis aussi certain que si vous continuez à m'*embêter* de la sorte, avant cinq minutes, je vous fais prendre un bain dans le Mississipi.

Maunoury, l'air railleur, regardait le lieutenant américain. Ce dernier comprit enfin que la partie était perdue pour lui. Après tout, deux noirs de moins sur la plantation n'était point une grande perte. Il se tut, et remonta l'échelle.

Son canot suivait à la remorque du brick. Péniblement, il y descendit. Une fois dedans, il cria avec un effroyable juron :

— Damné Français, si jamais je te retrouve...

Un grand éclat de rire des marins fut la seule réponse qu'il reçut.

Semba et Moéni étaient sauvés !

Cependant, par mesure de prudence, le capitaine Tostain ne les relâcha que quelques heures après avoir franchi la passe de balise.

Lorsque les deux noirs remontèrent sur le pont, ils aspirèrent avec délices l'air marin. Aussi loin que leurs yeux se portaient, la mer seule !... Le brick le *Beau-François* voguait tranquillement sur la nappe bleue du golfe du Mexique.

Il est inutile de décrire l'immense sentiment de gratitude qui envahit le cœur de Semba. Pour la première fois, il venait de rencontrer un blanc qui ne l'avait pas traité en bête de somme et en esclave. En vain, voulut-il faire accepter au capitaine Tostain la petite fortune qu'il possédait. Ce dernier refusa énergiquement. Bien plus, il mit à la disposition des deux noirs un petit réduit inoccupé dans le *roofle*, qui servait de cabine aux rares passagers. Semba sut se rendre utile à l'équipage, en remplaçant tantôt l'un, tantôt l'autre pour une corvée pénible. Moéni se chargea du raccommodage des effets des marins, et aida le *coq* à la cuisine. Tout le monde sut apprécier leur bonne volonté ; on les regarda bientôt comme faisant partie du bord. Le soir, après le labeur de la journée finie, on leur demandait de raconter quelque épisode de leurs aventures. Semba, sans se faire prier, narrait son enfance passée près du beau Tanganika. Il usait maintenant d'une espèce de jargon, mi-anglais mi-français. Maunoury servait de traducteur dans les passages difficiles. Souvent à l'avant éclataient des fusées de rires. Les braves Normands s'esclaffaient des expressions cocasses adoptées par l'orateur, et de ses audaces à traiter la langue française. Le capitaine et son second venaient même l'écouter. Griset, le mousse, s'était intitulé le professeur de français de Semba, et le gamin du Havre donnait libre cours à toute sa verve faubourienne.

Avec un tel professeur, le jeune noir faisait des progrès rapides dans les néologismes les plus contemporains. Le gros Kirby allait de l'un à l'autre, quêtant une caresse ; malgré l'instabilité du pont, il ne paraissait point trop malheureux.

A la relâche obligatoire du Cap, Semba revit avec ivresse la terre d'Afrique. Il descendit même pendant quelques heures, avec sa mère, sur les quais. Mais les noirs qu'il rencontra dans sa promenade étaient loin de ressembler à ses compatriotes de l'Ouroundi.

Enfin, après quatre-vingt-dix jours de traversée, le brick aborda à Zanzibar.







Il chargea un lourd ballot sur ses épaules, (page 173).

XVI. — A Zanzibar

Semba aurait voulu, sur l'heure même, mettre pied à terre dans l'île africaine. Le capitaine Tostain s'y opposa.

Ce Normand, comme tous ceux de sa race, était un homme prudent et de bon conseil, et il s'était pris d'une réelle affection pour le jeune noir.

— Je ne demande pas mieux que de te laisser partir, mon garçon. Mais, as-tu réfléchi aux moyens de gagner ton pays, qui me semble bien loin de cette île?

— Capitaine, je tâcherai de m'engager au service d'un chef de caravane

— Très bien; seulement, il y a une difficulté. Tu sais assez bien parler l'anglais, tu baragouines quelque peu de français : en revanche, tu ignores absolument l'arabe et les idiomes de la côte. Or, toutes ces caravanes sont commandées par des Arabes. Rappelles-toi ton premier maître, Hu Mohammed?

Comment veux-tu qu'un Arabe prenne à son service un nègre qui ne sait pas le premier mot des langues en usage sur le parcours de Bagamoyo à Ujigi.

Semba baissa la tête, confus. Il n'avait pas pensé à cet obstacle.

— Bien plus, continua le Normand, tu n'es pas seul ; tu as ta mère. La vois-tu mêlée à cette tourbe de porteurs de tout acabit.

Semba se sentit un peu désorienté. Le capitaine Tostain s'en aperçut.

— Ce n'est point pour te faire de la peine, mais pour t'avertir des dangers que tu cours. Je connais ce pays un peu. C'est mon sixième voyage. Voici ce que tu pourrais faire. D'abord, par mes soins, tu convertiras, si tu m'en crois, ton petit trésor en monnaie du pays. Tu loueras une hutte dans le quartier nègre ; tu t'engageras parmi les travailleurs du port pendant deux ou trois mois, le temps nécessaire pour apprendre un peu leur patois. Ensuite, si une caravane se prépare, tu tâcheras d'y trouver place.

— Mais, capitaine, ne pourrais-je point entreprendre le voyage seul avec ma mère ?

— Grand enfant ! tu oublies donc que tu as vingt peuplades de races différentes à traverser. Vous n'auriez pas fait dix lieues, toi et ta mère, que vous seriez assassinés, volés, ou, pour le moins, emprisonnés par quelque chef rapace. De la côte à ton pays d'Ouroundi, il y a pour six mois de marche, des fleuves, des montagnes à franchir, des dangers de toutes sortes. Songes-y bien.

Malgré son impatience, Semba se rendit aux bonnes raisons du capitaine. Il expliqua à sa mère ce que devait être leur conduite future ; et Moéni, habituée à se confier aveuglément aux raisons de son fils, abandonna toute idée de départ immédiat.

Le lendemain, le capitaine Tostain lui rendit le service de faire le change de ses dollars américains contre des piastres et des monnaies du pays. Les adieux de l'équipage et des

noirs furent touchants. Les braves matelots du *Beau-François* secouèrent fortement la main de Semba. Quelques-uns même tinrent à lui faire un petit cadeau, et il quitta le pont du brick avec un cœur débordant de reconnaissance pour les Français généreux. C'étaient les premiers blancs qui l'avaient traité en homme et non en esclave.

Avant de descendre à terre définitivement, la mère et le fils avaient revêtu les costumes que Moéni avaient taillés dans les tissus de coton emportés de la Nouvelle-Orléans. C'était pour Moéni une sorte de robe longue, à manches courtes. Semba portait une tunique et un caleçon descendant aux genoux. Ainsi vêtus, ils pouvaient se confondre sans danger avec la foule des têtes laineuses qui circulaient sur les quais et dans les rues étroites de Zanzibar.

Pour Semba, ce fut une joie naïve de dépouiller sa défroque civilisée, qui lui rappelait son ancienne vie de servitude.

Quelques heures ils errèrent dans la ville, puis dans le quartier dit des Uanouémouezi. Ils découvrirent dans une cour une sorte d'hôtellerie tenue par un *Banyan* de basse caste, et peuplée de noirs venus de la côte, gens de l'Ouzaramo, du Sahouéli et des autres provinces voisines, porteurs de leur métier, qui, entre deux voyages, occupaient leurs loisirs à quelques travaux grossiers, manœuvres, portefaix, etc. C'était une société fort mêlée, où les querelles étaient fréquentes ; mais remarquable aussi par l'indifférence que chaque membre portait à son voisin.

Moyennant une minime rétribution, Semba eut droit à deux nattes dans un hangar ouvert un peu à tous les vents, mais inoccupé en ce moment. Quant à sa nourriture et à celle de sa mère, c'était à eux de la trouver et de la préparer. Le Banyan logeur n'avait cure de fournir des vivres à ses nombreux locataires. L'ancien esclave eut bien vite fait d'acheter une marmite de terre, un peu de maïs ; et Moéni prépara leur dîner. Puis, la nuit venue, ils s'endormirent sous la garde du gros Kirby, que Semba n'avait point voulu abandonner. D'ailleurs, Semba se confiait non seulement à la fidélité de l'animal, mais

encore à son énorme bowie-knife, passé à sa ceinture. Avec le fatalisme des noirs, il se disait qu'ayant échappé aux poursuites de Kennedy, une fois sur la terre d'Afrique, sa bonne étoile le conduirait jusqu'aux rives du Tanganika.

Le jour suivant, il se mit en quête de travail. A tout hasard, il employait son idiome de l'Ouroundi, mais personne ne le comprenait. Il rentra le soir, fatigué, mécontent, près de sa mère qui était restée dans leur nouvelle demeure avec Kirby. Il lui conta sa malchance. Décidément, le capitaine Tostain avait raison. Il se sentit, ce soir-là, bien loin de son village de Magala, presque aussi loin qu'à l'époque où il était esclave dans la Louisiane.

Heureusement, ils étaient à l'abri du besoin. La somme renfermée dans sa ceinture de cuir, sous son vêtement de cotonnade, représentait une petite fortune, et la mère et le fils étaient d'une sobriété extrême.

Huit jours se passèrent ainsi. Vainement, il essaya de se mêler aux travailleurs du port, il fut repoussé. Des négociants ou commis Hindous, Banyans ou Arabes, qui surveillaient les déchargeurs, remarquèrent ce grand nègre, dont l'aspect propre, le vêtement neuf, contrastaient avec la saleté et la tenue sordide des hommes sous leurs ordres. Un béloutchis, agent de police, essaya même de s'emparer de lui, pour le jeter en quelque geôle. Il s'en débarrassa d'une bourrade, et s'enfuit à toutes jambes.

La vie devenait précaire à Zanzibar. Absolument étranger à ce milieu de noirs, dont l'éloignait son léger vernis de civilisation, il se sentait à une énorme distance de ce troupeau de brutes. D'autre part, devenu suspect, il se voyait, au moins pour un temps, confiné dans son hangar avec sa mère. De plus en plus, il comprenait les objections du capitaine. Cependant, il ne pouvait rester toujours enfermé. Il fallait sortir de l'île d'une façon quelconque.

Il y avait environ un mois qu'ils étaient débarqués du brick. Semba errait toujours dans la ville ou aux environs, soit seul ou avec sa mère, tâchant de s'assimiler quelques

phrases de l'idiome indigène, ce à quoi il arrivait grâce à sa ténacité, lorsque le hasard lui fournit une occasion inespérée pour quitter l'île.

C'était par une matinée voilée de brume, comme il y en a souvent autour de Zanzibar, terre fiévreuse et malsaine. Sur le port, un grand rassemblement de gens affairés se pressait autour de deux *daos* déjà chargées à couler bas. Des Arabes et des porteurs, de cinq ou six tribus différentes, s'efforçaient à grand renfort de cris et de coups de bâton de faire monter à bord une vingtaine de petits ânes. D'autres nègres, affublés de vestes en indienne à fleurs, se dandinaient prétentieusement, très fiers de leurs fusils et du briquet d'infanterie qui battait leurs mollets. Au milieu de cette cohue, deux blancs se démenaient, poussant les retardataires, faisant ranger des ballots, appelant leurs askaris ou soldats. Personne dans cette foule grouillante ne faisait attention à Semba, à sa mère ni au chien Kirby.

Notre héros devina un départ de caravane pour le continent.

— Coûte que coûte, il faut que nous en fassions partie. Mieux vaut encore avoir affaire à un blanc qu'à un Arabe. Ma mère, dit-il à Moéni, tâchons de nous faufiler sur cette *daos*. Une fois à terre, ce blanc ne nous rejettera pas à la mer.

En ce moment, les deux blancs tournaient le dos au jeune noir. Celui-ci, jouant des coudes, était parvenu jusqu'à la plus grande des barques. Il enjamba de l'air le plus naturel le bordage, fit passer Moéni dans le bateau. Quant à Kirby, il sauta aussi à l'intérieur. Personne ne sembla remarquer leur manœuvre, tant était grande l'animation. Se frayant un passage jusqu'à l'avant, ils s'assirent près d'un groupe de noirs porteurs sur de longs ballots d'étoffes. Le molosse s'étendit à leurs pieds ; et ils attendirent le départ. Leurs nouveaux compagnons, les croyant des leurs, les regardaient à peine et causaient avec animation. Les deux blancs, chefs de la caravane, étaient tout entiers aux préparatifs d'appareillage.

En un mot, aucune circonstance ne sembla à Semba plus propice pour leur fuite.

Les voiles furent hissées, les partants répondirent par des cris aux hurrahs de ceux qui restaient sur le quai, et les deux *daos* sortirent du port en fendant l'onde majestueusement.

L'île de Zanzibar avec ses plantations de cocotiers et de manguiers, sa ville aux maisons blanches, ses bois de girofliers et de canelliers, son port et ses navires, ses deux îlots placés en sentinelle, s'effacèrent peu à peu, tandis que grandissait au couchant le rivage africain, bande de verdure limitée à l'horizon par une ligne sinueuse de montagnes.

De Zanzibar à Bagamoyo, la distance n'est guère que de vingt-cinq milles. Les deux *daos* mirent six heures pour franchir le canal, et jetèrent l'ancre sur un massif de corail, à cent mètres de la côte. La roche s'apercevait distinctement à quelques pieds au-dessous de la surface de l'eau.

Pendant la traversée, Semba s'était rapproché des deux blancs assis à l'arrière, près du gouvernail. Il avait écouté leur conversation. Quel bonheur ! ils parlaient français. Après quelques minutes consacrées à les écouter sans en avoir l'air, il regagna sa place, et dit tout bas à sa mère :

— Nous sommes sauvés. Ce sont des gens de la même nation que ceux du navire qui nous a transportés de la Nouvelle-Orléans. Ils commandent la caravane.

Les frères Symiane, fils d'un riche négociant de Marseille, avaient entrepris pour leur compte un voyage dans cette région africaine. Ils comptaient suivre la route récemment parcourue par le capitaine Burton.

A cette époque, Bagamoyo n'était qu'un misérable village de la côte. Il ne possédait pas les établissements européens et ceux des missions qui en font aujourd'hui un centre important.

La caravane débarqua avec un désordre à peu près égal à celui du départ. Semba remarqua qu'un grand diable de noir — quelque sous-chef probablement — le regardait avec sur-

prise. Il ne s'en inquiéta guère, mais prit un lourd ballot qu'il chargea sur ses épaules, suivit la file, et alla déposer son fardeau dans une case où les autres porteurs remisaient leurs charges. Sa mère et le chien Kirby suivaient avec d'autres femmes et deux chiens de chasse, qui semblaient avoir fait connaissance déjà avec le molosse, car ils jouaient ensemble comme de vieux amis. Des feux s'allumèrent; des marmites, suspendues à des trépieds primitifs, s'emplirent de mil et de sorgho pour le repas du soir, lorsque l'un des blancs, l'aîné, Victor Symiane, parut, accompagné du grand nègre que Semba entendit nommer Mabrouck. Ce dernier donna l'ordre aux pagazis de se ranger sur une ligne. Naturellement, Semba n'eut garde de désobéir et se plaça à l'extrémité de la file. Ils étaient quarante-deux en tout. Victor Symiane, tirant un papier de sa poche, commença l'appel, estropiant plus ou moins les noms. Tous répondirent, sauf un nommé Oulédi.

— Oulédi ! Oulédi ! cria plus fort Victor Symiane.

Des chuchotements coururent le long de la ligne des porteurs. Puis, les regards se concentrèrent sur Semba.

— Qui es-tu ? demanda le grand Mabrouk.

— Je m'appelle Semba.

— Mais, tu n'as pas répondu à l'appel, insista le sous-chef.

Semba garda le silence.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent les deux Symiane très intrigués.

Un dialogue s'engagea en langue *sabir*, composé de mots arabes, anglais et de termes empruntés aux idiomes de la côte, espèce de patois surtout employé par les interprètes au service des explorateurs européens.

— Je ne sais, *sahib*. J'appelle le nommé Oulédi. Il ne répond pas. Il est absent, ou a déserté. Mais je constate la présence, dans les rangs des porteurs, d'un inconnu, qui prétend s'appeler Semba.

En ce moment, le jeune noir était sous le coup d'une poignante émotion, comme celle qui l'avait étreint sur le pont

du *Beau-François*, quand le capitaine Tostain avait découvert sa condition d'esclave fugitif.

Victor Symiane et son frère Jean s'approchèrent de Semba. Ils le considérèrent quelques secondes. Puis, l'aîné dit à l'autre :

– C'est étrange, on ne dirait pas un zanzibarite.

— Je ne le suis pas, répondit en français, à mi-voix, Semba.

Ce fut un vrai coup de théâtre, les deux Symiane se regardèrent effarés. Un noir qui parlait français, et même un français fortement accentué de saveur bas-normande, c'était un véritable phénomène, dans ce fangeux village de la côte africaine. Quant à Mabrouk, il ne fut pas éloigné de prendre Semba pour un sorcier, en l'entendant parler le langage des *sahibs*.

— Mais, d'où es-tu donc? interrogea impérieusement Victor Symiane.

— Je suis de l'Ouroundi. Mon père était le chef du village de Magala sur les bords du Tanganika. J'avais treize ans, quand des chasseurs d'esclaves, sous le commandement d'Hu Mohammed, de Zanzibar, surprirent le village, tuèrent mon père et m'emmenèrent avec ma mère en esclavage. J'ai été vendu par cet Arabe à un Portugais, un traitant nommé Alvez, qui nous conduisit à Saint-Paul-de-Loanda, où nous fûmes embarqués pour la Nouvelle-Orléans. J'ai appartenu ensuite à un planteur de la Louisiane. Je me suis enfui après sa mort de la plantation. Un brave capitaine français a bien voulu nous prendre à son bord, ma mère et moi, et nous débarqua il y a un mois à Zanzibar. Ce matin, en passant sur les quais, je vous ai entendu parler français. J'ai deviné en vous un homme généreux, comme le sont tous les Français, et je n'ai pu résister à la tentation de me cacher avec ma mère à bord de votre *daos*. Je sais que vous allez jusqu'au Tanganika. Admettez-moi comme porteur, palefrenier, homme de peine dans votre caravane. Je vous en supplie, je vous servirai fidèlement.

Cela fut débité d'une voix haletante, mais dans un français

si cocasse, émaillé d'expressions si pittoresques, que le Marseillais ne put s'empêcher de sourire. L'anxiété du pauvre Semba était si visible, que Victor Symiane, en dépit de l'irrégularité des formes, se sentit touché de sympathie pour le jeune noir.

— Qu'en dis-tu? demanda-t-il à son frère.

— Prends-le. Il paraît intelligent. Il parle même un peu le français. Il est robuste et susceptible de nous rendre des services.

— Qu'en ferons-nous?

— Un porteur pour le moment. Il remplacera le nommé Oulédi, qui a pris la fuite, emportant ses trois mois de solde payés d'avance.

— Et la mère?

— Elle ira avec les dix ou douze matrones que nous traînons à notre suite. Si elle ressemble à son fils, ce sera une bonne recrue.

— Ce gros dogue est à toi? demanda Victor Symiane, en montrant l'énorme Kirby, qui se roulait dans la poussière avec les deux limiers des explorateurs.

— Oui, massa.

— C'est une bête magnifique; d'où vient-elle?

— De la plantation de mon ancien maître. C'est un chien dressé pour la poursuite des nègres marrons.

— Et, au lieu de te poursuivre, il t'a suivi jusqu'ici.

— Oui, massa. J'ai élevé le gros Kirby. Il a trois ans, et il m'aime beaucoup. Sans lui, je ne serais pas ici.

— Voilà un chien qui peut se vanter de n'avoir pas rempli son devoir. Il me paraît apte à étrangler un maraudeur comme un lapin.

L'entretien prit fin; Semba, sa mère et le chien étaient définitivement admis sur les contrôles de la caravane. La revue terminée, les rangs des porteurs et des Zanzibarites se rompirent. En se bousculant, ils se précipitèrent vers les feux de la cuisine improvisée, et prirent d'assaut les chaudrons fumants.

Semba alla rejoindre sa mère. Ils cherchèrent un groupe, qui voulut bien les admettre à sa table. Ce ne fut pas chose facile. Les pagazis avaient entendu la conversation de ce noir inconnu avec les sahibs blancs; ils éprouvaient pour lui une certaine défiance. Cependant, leur curiosité l'emporta. Quelques-uns leur firent signe de prendre leur part au festin, comptant bien que le nouveau venu conterait des choses merveilleuses pour payer son écot.

Quelques minutes après, Semba et sa mère étaient dans un cercle formé de trois pagazis et de deux femmes qui suivaient leurs maris dans la caravane. Tout en mangeant la bouillie de sorgho fumante, Semba dut commencer le récit de son odyssée, récit très compliqué à faire, étant donné son peu de connaissance du dialecte de la côte, mais que ses auditeurs écoutèrent avec admiration. La soirée était fort avancée, quand, aux lueurs mourantes des foyers, le narrateur se tut, et bientôt la caravane entière s'endormit, sous un ciel d'une pureté parfaite, tout semé d'étoiles.





Kirby s'acharnait sur un nègre, (page 187).

XVII. — La caravane; le guet-a-pens

Les frères Symianc passèrent une semaine à Bagamoyo pour organiser leur caravane, selon toutes les règles. Ils recrutèrent une trentaine de nouveaux porteurs, et distribuèrent les charges aux pagazis. Semba reçut pour sa part un assez lourd ballot d'étoffes, qui sont, avec les perles de verre et le fil d'archal ou de laiton, la monnaie courante pour les échanges à l'intérieur. Moéni dut avec les femmes marcher à la queue de la caravane, portant un ustensile de cuisine. Le chien Kirby, qui l'avait en grande affection, s'attacha à ses pas. En revanche, les autres noirs lui déplaisaient singulièrement, et plus d'une fois, sa formidable rangée de dents fit reculer les nègres trop familiers avec lui.

Voici dans quel ordre se fit le départ. Le kirangozi, ou guide en tête, son sac sur l'épaule, un drapeau français à la main. Apparaissaient ensuite les pagazis indigènes, recrutés

soit à Zanzibar, soit sur la côte, armés de leur lance ou de leur arc, porteurs de la cargaison également répartie entre eux : ballots d'étoffes recouverts de nattes, fil d'archal ou de laiton enroulés autour des bâtons qu'ils portaient sur l'épaule. Après eux venaient pêle-mêle les askaris, zanzibarites, qui avaient leur fusil sous le bras et sur la tête des paquets, toile des tentes ou couvertures tissées à Mascate. Quelques-uns conduisaient les ânes chargés de munitions, de vivres, de conserve à l'usage particulier des explorateurs. Enfin, par derrière les dix ou douze femmes de la caravane, chargées de vaisselle de cuisine et des accessoires du voyage, Mabrouk et les frères Symiane, tantôt à âne, tantôt à pied, pédestrement, fermaient la marche, poussant les retardataires et les traînards.

Semba, pendant cette première journée, se souvint de la longue route parcourue huit ans auparavant, de Magala à l'Atlantique, sous le fouet d'Hu Mohammed ou du traitant Alvez, au milieu des tortures et des privations de toutes sortes. Maintenant, chaque pas le rapprochait de la terre natale, et c'était en homme libre, non en esclave, qu'il faisait partie de la caravane.

Cette première matinée de marche fut courte, comme il est d'usage pour les premiers jours, où conducteurs, pagazis et bêtes de somme ont généralement besoin de prendre leurs habitudes et la cohésion nécessaire à une vraie caravane.

La température était fraîche, et la marche pas trop difficile dans l'étroit sentier qui serpentait à travers les hautes herbes. Cependant, vers dix heures, au moment où le soleil devient brûlant, le ciel se couvrit soudain de noirs cumulus venant du sud-est, et qui l'enveloppèrent en moins d'un quart d'heure. Il y eut ensuite un moment de calme relatif, qu'on se hâta d'employer pour dresser les tentes et des abris de feuillage. Puis, dans l'atmosphère pesante, lourde, chargée d'électricité, éclatèrent de formidables coups de tonnerre. La pluie tomba à torrents, par gouttes larges et précipitées. Une odeur putride s'échappait de la terre brune détrempée ; les

arbres gémissaient en se courbant sous la tempête, les oiseaux s'enfuyaient avec des cris perçants, les bêtes fauves regagnaient leurs tanières. Déjà quelques béloutchis, soldats au service des frères Symiane, prétextaient de leur fatigue pour envahir les tentes déjà prêtes, et ne point contribuer aux travaux ordinaires du campement. Les explorateurs, par de solides bourrades, les remirent sur pied, et leur ôtèrent pour le quart d'heure toute velléité de paresse.

Armé d'un grand coutelas, Semba s'acquittait à merveille de sa tâche. Il eut bientôt, pour sa part, amoncelé sur une ligne droite une énorme quantité de buissons épineux, pour servir de défense au camp. Les bagages furent entassés sur de grosses branches d'arbre pour les préserver de l'humidité du sol et recouverts de toiles goudronnées

Le chef du village de Muara, tout proche, se présenta pour toucher le *hougo*, ou tribut payé par les caravanes. Comme il n'était qu'un infime roitelet, ce droit de passage fut assez rapidement réglé. Avec les chefs des tribus de l'intérieur, plus puissantes et plus fortement organisées, cette formalité du *hougo* donne lieu à des contestations et souvent à des luttes sanglantes.

Vers deux heures enfin, une fraîche brise s'éleva. Elle balaya le ciel, et, en rafraîchissant l'atmosphère, procura un bien-être réel après la tempête de la matinée, le soleil brilla ; le sol ruisselant se sécha à vue d'œil, et tout rentra dans l'ordre ordinaire.

Depuis Bagamoyo, la caravane avait côtoyé les bords du Kingani. A cet endroit, c'était une rivière large de cinquante à soixante mètres. Troublée par l'orage du matin, elle roulait une eau blanchâtre, mêlée d'argile, que la crue avait détachée des berges. Les rives désertes étaient très boisées, surplombant l'eau de deux ou trois mètres, et souvent continuées par des alluvions vaseuses, peuplées de crocodiles. De temps à autre, un reniflement sonore, suivi de l'apparition subite d'un gros corps noirâtre, annonçait la présence de l'hippopotame. Sur les bords, parmi les hautes herbes et

sous le couvert des mimosas, ou dans des bosquets de figuiers sauvages, paissaient des troupeaux d'antilopes, cobas, ou zèbres.

Sur la route du lendemain, se dressèrent de hautes collines, d'où Semba put contempler la plaine vert pâle, qui descendait par une pente insensible jusqu'à la mer.

Au coucher du soleil, les bords du petit fleuve retentissaient de bruits divers : sanglots de hyènes, rugissements de lions, grognements d'hippopotames et de sangliers, et mugissements de crocodiles, qui couvraient les autres voix par l'ampleur des sons échappés de leurs gueules formidables.

Semba et Moéni, immobiles, écoutaient ce concert sauvage. C'était bien leur chère Afrique qui leur était rendue, et il semblait que cet orchestre, aux mille exécutants, chassait par ses clameurs le cauchemar de huit ans d'exil et d'esclavage.

Mais la route vers leur patrie était longue et pénible. On était au début de la *masika*, ou saison des pluies. Dans ces terres peu élevées de l'Ouzaramo, nos voyageurs poursuivirent leur marche sous des averses diluviennes et des brumes pénétrantes, déchirées par des coups de soleil foudroyants. Ils franchirent des halliers, des fondrières, où l'on enfonçait jusqu'au genou, parfois jusqu'à la ceinture, quittèrent les marécages pour des savanes entrecoupées de ravines profondes, retrouvèrent la forêt et les jungles ; accablés de fatigue, ils n'en continuaient pas moins leur route périlleuse.

C'est ainsi que la caravane traversa le district de Douthoumi, arrosé par la rivière du même nom, qui tombe dans le Mgazi. Une chaîne de montagnes, aux crêtes dentelées et aux pics voilés de nuages, qui dénotent une formation primitive, s'élève au nord du pays, et va rejoindre à une certaine distance les montagnes de l'Ousagara. Le vent se refroidit en balayant cette crête montagneuse, et tombe en rafales glacées dans la plaine, où la température se refroidissait considérablement chaque nuit.

Les premiers contreforts de ces monts sont couverts de

forêts, où tout ce que le voyageur a pu rêver d'horrible sur l'Afrique se réalise. C'est un mélange confus de buissons épineux et de grands arbres, recouverts de la racine au sommet de gigantesques orchidées. Un amas d'herbes tranchantes, un réseau de lianes énormes qui rampent, se courbent, se dressent en tous sens, étreignent tout et finissent par étouffer jusqu'au baobab.

La terre exhalait de tous côtés sur le parcours de la caravane une odeur d'hydrogène sulfuré; on aurait pu croire qu'en maints endroits un cadavre était derrière chaque buisson. Des nuages livides, chassés par un vent froid, couraient et se heurtaient en crevant en larges ondes; ou bien, un ciel morne couvrait la forêt d'un voile funèbre. Même par le beau temps, l'atmosphère était d'une teinte blafarde. Dans le Zoungouséro, où commençait la grande vallée de la Mgéta, les premières lueurs du jour apparaissaient à travers un brouillard laiteux.

Jamais les frères Symiane n'avaient rêvé un pareil ciel. A toutes les phases de la lune, il pleut dans ce pays deux fois par jour. Lorsque les nuages se dissipent, un soleil ardent aspire l'haleine putride du sol. L'humidité imprégnait, oxydait, corrodait tout, depuis le papier jusqu'au métal. Le bois pourrissait; le fer se rongeait; les vêtements se trempaient; la poudre se délitait; le cuir devenait gélatineux et le carton se liquéfiait. A ces obstacles naturels, il fallait joindre l'hostilité des habitants. Car, c'est la grande route des traitants. Le Zoungouséro est un centre commercial important; plusieurs caravanes le traversent chaque mois. Les bourgades sont formées de cases sordides, où nos voyageurs durent vivre en compagnie des volailles, des pigeons, des rats, des serpents, des lézards, des sauterelles, des moustiques, des mouches et d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles, qu'ils trouvèrent souvent établies à la porte d'une hutte. Mais le sorgho y abondait, par conséquent la bière enivrante. Le chanvre et le datura y croissaient naturellement, et ajoutaient leurs charmes à ceux de l'ivresse.

Déjà démoralisée par la traversée des plaines fangeuses de l'Ouzaramo, une partie des gens de la caravane se débanda dans le premier village du Zoungouséro. L'aîné des frères Symiane était miné de fièvre; le second déjà atteint de la dysenterie. Mabrouk, malheureusement, manquait de la fermeté nécessaire pour empêcher les désertions et l'indiscipline. La caravane menaçait donc de se dissoudre. Pour comble de malheur, une bande de ces coquins noirs, nommés *rouga-rougas*, qui se louent aux Arabes chasseurs d'esclaves, vint s'établir dans le village de Makata, où se trouvait cantonnée la caravane. Par suite du manque de discipline, elle exerça bientôt une funeste influence sur les pagazis de Victor Symiane.

Un soir, Semba, qui comprenait assez bien le dialecte de la côte, entendit à côté de lui deux porteurs qui ne parlaient de rien moins que de massacrer les deux blancs, de se partager les charges, de se débarrasser de l'arabe Mabrouk, et de se joindre à la horde de bandits arrivés depuis peu à Makata.

Semba entendit aussi fixer l'heure où devait éclater le complot, le lendemain soir dans la nuit.

Rempli de reconnaissance pour les frères Symiane, il voulut les prévenir à temps. Il chercha pendant une partie de la nuit le moyen de déjouer la trahison des pagazis, sans qu'ils s'en doutassent. Il s'arrêta au plan suivant. Sous le prétexte d'un remède à demander pour un mal supposé, il irait à la halte du milieu du jour dans la tente du chef de l'expédition.

La caravane reprit sa marche le lendemain, sans que rien chez les porteurs n'indiquât une préméditation quelconque. Semba avait appris qu'à quelques milles de là, au pied du mont Rubeho, la bande des rouga-rougas les avait précédés et devait dresser une embuscade.

De grandes lignes d'azur brisées par les cimes dentelées des rocs fermaient l'horizon. La plaine, dorée par le soleil, ressemblait à un parc décoré de ses feuilles d'automne; des groupes d'indigènes s'occupaient d'agriculture. Des baobabs,

des tamarins, des sycomores s'élevaient au milieu des massifs tout perlés de la rosée nocturne. Des tourterelles gémissaient sur les branches ; des pintades émaillaient la prairie ; de mignonnes hirondelles rasaient la terre et opposaient leur vol rapide aux orbes des vautours. Des bandes de zèbres, des troupeaux d'antilopes regardaient curieusement la caravane, et, à la moindre alerte, bondissaient et s'enfuyaient comme dans un rêve. Au détour du chemin, la caravane découvrit, en sortant d'un hallier, les débris d'un village. Les huttes étaient encore fumantes. Le sol était jonché de filets, de tambours, d'ustensiles, de poteries brisées. Deux spectres, cachées dans les broussailles, erraient aux environs de ces ruines où, la veille, étaient leurs demeures, et qu'ils n'osaient plus visiter. Sans doute, la bande des *rouga-rougas*, pour s'entretenir la main, venait de piller le village.

Semba, à cette vue, eut comme une vision de la cité natale, après le passage d'Hu Mohammed ; son cœur déborda d'amertume et de pensées de vengeance contre ces lâches bandits.

Jean Symiane, le cadet, était si faible, que son frère Victor préféra s'arrêter dans ces ruines. On choisit pour les chefs la case la moins en ruine ; on ferma avec des tiges de sorgho les trouées du toit, et le reste de la caravane s'accommoda des autres huttes.

Semba, son travail achevé, pensa qu'il était temps de prévenir l'aîné des Symiane. Il dit à sa mère de l'accompagner, et entra dans la case.

Victor Symiane faisait boire à son frère un calmant. Etendu sur un lit d'herbe sèche, Jean Symiane se tordait dans des tortures affreuses. Mécontent, Victor cria par dessus l'épaule :

— Qu'on me laisse en paix. Si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à Mabrouk.

Cela avait été dit en kisahouili. Mais Semba, jugeant la situation trop grave pour différer plus longtemps ses révé-

lations, répondit en anglais, que les deux Symiane parlaient parfaitement :

— Maître, je ne viens pas vous importuner, mais vous dire des choses sérieuses.

L'explorateur releva la tête, et, reconnaissant Semba, changea de ton.

— Qu'y a-t-il donc?

— Maître, il y a un complot monté par les pagazis de connivence avec la bande de voleurs établis en même temps que nous à Makata.

— Un complot? tu rêves.

— Non, maître. Hier soir, j'ai entendu, en feignant de dormir, deux pagazis en parler. Cette nuit, pendant votre sommeil, vous serez attaqués et égorgés si l'on peut. On partagera ensuite vos dépouilles; et on se dispersera.

Le Marseillais devint pâle de colère.

— Les misérables! je devrais les faire pendre. Quelle lâcheté! ils savent mon frère mourant. Moi-même encore tremblant de fièvre. Vraiment, l'heure est bien choisie!

— Maître, si vous voulez, je resterai avec vous cette nuit. J'ai amené ma mère, qui vous aidera à soigner le jeune massa. Mon chien Kirby montera la garde à la porte de la case ; et si vous voulez me donner un fusil, je vous promets que personne n'entrera vivant chez vous.

— Soit, je veux bien me fier à toi. Je te remercie de m'avoir prévenu. Pauvre Jean, il me paraît bien malade.

— Si vous le permettez, ma mère va chercher près du village une certaine plante qui pourra procurer du soulagement au jeune maître.

— Je ne m'y oppose pas, quoique je n'aie guère confiance en ce remède.

Semba dit quelques mots à Moéni dans sa langue natale, et cette dernière sortit de la case. Elle revint une demi-heure après avec un gros paquet de plantes à feuillages d'un vert glauque, étroits et durs. Son fils, pendant son absence, avait aidé le petit négrillon Moussa, qui servait de cuisinier aux

explorateurs, à allumer le feu. Moéni fit bouillir ses herbes. Quand le liquide eut pris une couleur vert foncé et d'une odeur empyreumatique très prononcée, elle en versa un grand verre à Jean Symiane, qui l'avala avec répugnance. Mais, à sa grande surprise et à celle de son frère, un quart d'heure après, ses douleurs diminuaient et un calme sommeil succédait aux crampes douloureuses de la journée.

Très impressionné de ce résultat, Victor Symiane remercia Moéni, qui s'inclina modestement et reprit ses occupations de cuisinière. Son fils Semba choisit dans la caisse d'armes du maître une légère carabine américaine, et demanda des munitions.

Le caisson réservé aux cartouches n'était pas dans la tente. Semba n'hésita pas à aller le chercher. Il trouva tous les gens de la caravane réunis à l'autre bout du village, entourant le grand Mabrouk qui parlait d'une voix dolente. Quelques-uns l'approuvaient ; les autres, au contraire, et c'était le plus grand nombre, le couvraient d'injures et cherchaient à étouffer ses paroles. Personne ne fit attention à Semba, qui, tranquillement, se mit à fouiller parmi les ballots jetés sans ordre, et restés sans abri, malgré la brume épaisse qui commençait. Enfin, il découvrit le caisson, le chargea sur ses épaules, et s'éloigna vers la case du maître.

Contrairement à l'usage journalier, Mabrouk ne vint pas demander les ordres de Victor Symiane pour la journée du lendemain. Avait-il eu peur de la colère de l'explorateur et de la vengeance des pagazis s'il révélait le complot, on ne le sut jamais. Car, le soir même, il disparut avec quelques Zanzibarites, et presque tous les askaris, au nombre d'une quinzaine

La nuit tomba rapidement. Symiane, déposant tout préjugé, insista pour que Moéni et Semba partageassent son souper au grand ébahissement du petit Moussa. Jean Symiane dormait d'un paisible sommeil. Malgré ses préoccupations et la faiblesse laissée par son récent accès de fièvre, son frère

Victor ne semblait point envisager l'avenir avec trop de tristesse.

Le souper terminé, par prudence, Semba demanda à éteindre la lumière, sauf une petite veilleuse. Le vent et la pluie redoublaient de rage. Nulle rumeur ne s'entendait dans le quartier des pagazis.

Silencieusement, assis sur un pliant, Symiane fumait sa pipe. Appuyé contre la muraille, son fusil à la portée de la main, Semba veillait avec sa mère, qui, dans un coin, écoutait les bruits du dehors. Le petit Moussa, à l'autre bout de la case, ronflait, roulé dans sa couverture. Le gros Kirby, allongé sur le sol de terre battue, le museau entre ses pattes, semblait dormir.

Aux pâles clartés de la veilleuse, brillaient les canons polis d'une douzaine de carabines et de fusils chargés, rangés le long du mur. Le caisson, ouvert et posé sur la table, offrait en cas de besoin ses paquets de cartouches.

En bâillant, Victor Symiane tira sa montre.

— Minuit moins cinq. Vont-ils venir, au moins? J'ai une furieuse envie de dormir. Ces canailles pourraient se presser un peu.

Semba ne répondit pas. Il lui sembla entendre au loin comme un sifflement aigu.

En même temps Kirby se redressa, huma l'air et poussa un petit grognement, tout en découvrant ses énormes canines.

— Attention, murmura faiblement le noir; je crois que voilà le signal.

Il saisit son fusil. Symiane fit de même, et ils attendirent. Ce ne fut pas long.

Un pas léger, ou plutôt un glissement de pieds nus, retentit près du seuil de la porte. Immédiatement, Semba leva la natte qui bouchait l'entrée de la case, et laissa passage à Kirby, qui, silencieusement, selon l'usage des dogues de son espèce, bondit sur un groupe d'individus vêtus de blanc.

Il y eut aussitôt une explosion de cris, de hurlements. Des coups de feu partirent de tous côtés. Des ombres noires s'enfuirent, tandis qu'un groupe sinistre se roulait dans la boue. Moéni, sans dire un mot, tendit une torche allumée à son fils qui la saisit, et s'élança dehors avec Victor Symiane.

A la clarté rougeâtre de son flambeau, ils virent Kirby qui s'acharnait sur un nègre déjà râlant. Une détonation retentit encore; une balle passa près d'eux. Semba riposta dans cette direction, et un cri de douleur répondit à son coup de fusil; puis, ils entendirent le bruit d'une fuite précipitée.

— Eh bien ! demanda Victor Symiane, ils se sont enfuis?

— Je le crois, maître.

A la lueur de la torche, il reconnut, dans le noir étranglé par le dogue, l'un des pagazis qui, la veille, s'était entretenu du complot. Vingt pas plus loin, ils découvrirent un autre noir, le visage enfoui dans la boue et les bras en croix, transpercé par la balle de Semba.

— Maître, si vous me le permettez, je vais aller à la découverte, avec mon chien.

— Mais, tu vas te faire tuer.

— Oh ! non, maître. Ils sont trop poltrons pour çà. Ils ont manqué leur coup et ne reviendront pas.

Symiane rentra dans la hutte, où son frère, réveillé par les détonations, le questionna vivement. Moussa pleurait à chaudes larmes. Moéni semblait peu émue.

Pendant que Victor rassurait son frère, Semba fouillait le quartier occupé par les gens de la caravane. Dans l'une des cases, il trouva des femmes qui feignaient de dormir, impassibles; dans une autre, une vingtaine de porteurs et quelques askaris entassés tremblaient de peur. Il ne put rien tirer de ces poltrons, qui répondirent d'une façon absolument ahurie à ses questions.

En revanche, Mabrouk, presque tous les askaris et trente

porteurs avaient disparu. L'individu tué par Semba n'appartenait point à la caravane et devait être un *rouga-rouga*. Beaucoup de charges manquaient, ainsi que presque tous les ânes.

C'était un désastre pour les frères Symiane; la caravane diminuée de moitié, son sous-chef Mabrouk enfui, était dans une situation des plus alarmantes. D'un côté, l'aîné des Symiane comprenait l'impossibilité de la marche en avant dans ce pays accidenté et infesté de brigands, avec si peu de porteurs. De l'autre, son orgueil d'explorateur répugnait au retour, à cent lieues à peine de la côte.

Puis, il y avait aussi l'état de son frère à considérer. Certes, Jean Symiane allait beaucoup mieux ; mais, très faible, il ne pourrait suivre encore la route à pied, et détacher d'entre les pagazis six hommes pour le porter en litière était impossible, vu leur nombre restreint.

Semba venait de lui donner une preuve de sa reconnaissance. Energique, ayant montré dans la bagarre de cette nuit une initiative bien rare chez les noirs, on pouvait compter sur lui.

Devant le feu rallumé dans la hutte, on tint conseil. Fallait-il poursuivre la route en avant ou renoncer au but du voyage et reprendre le chemin de la côte?

La réponse du jeune noir fut nette et franche.

— Maître, si vous voulez marcher vers l'ouest, je vous suivrai jusqu'au Tanganika. Sinon, si vous retournez en arrière, nous nous séparerons. Je veux revoir mon pays avec ma mère Moéni, malgré tout le regret que j'aurais de vous quitter.

Jean Symiane, après s'être fait expliquer les événements de la nuit, prit à son tour la parole :

— Ecoute, Victor. Tout n'est pas perdu, il nous reste encore une vingtaine de porteurs, cinq ou six askaris, et enfin Semba et sa mère. Cela fait près de trente personnes en nous comptant. Si diminuée que soit la caravane, nous pouvons atteindre la ville de Kazeh. Là, sans difficultés,

nous recruterons de nouveaux pagazis ; nous nous ravitaillerons et atteindrons les grands lacs. Restons seulement quelques jours ici. Je me sens beaucoup mieux, grâce au remède de la mère de Semba. Peut-être d'ici notre départ, quelques fuyards nous rallieront. Je te propose seulement d'élever Semba au grade de sous-chef. Il le mérite par son courage et sa décision.

— Rien de plus juste, répondit son frère. Je souscris pleinement à ta proposition. Semba, dès demain, je te ferai reconnaître aux hommes dans ta nouvelle dignité. Sois ferme et juste pour eux. Nous avons pleine confiance en toi.

Semba remercia avec noblesse, et leur dit qu'il s'efforcerait de remplir de son mieux tous les devoirs de sa charge.

Pour commencer, il leur déclara qu'il allait avec son chien monter la garde près de la porte, le reste de la nuit.

Les frères Symiane se recouchèrent. Jusqu'au lever du soleil, il n'y eut point d'incident nouveau.

A neuf heures, Semba, sur l'ordre de Victor Symiane, rassembla tout le personnel de la caravane devant la hutte. On fit l'appel.

L'explorateur, qui savait quelques mots d'arabe, s'adressant à deux Zanzibarites restés fidèles, leur déclara que, pour les récompenser, eux et leurs compagnons, de n'avoir pas déserté, il leur allouait une forte prime payable au retour. Il leur présenta Semba et annonça sa décision de l'élever au grade de sous-chef, en remplacement de Mabrouk, le déserteur.

Il y eut d'abord une stupéfaction générale. Puis, avec la mobilité de la race noire, tous poussèrent des cris de joie, et promirent avec force serments, obéissance et fidélité.

Après cette cérémonie, Victor Symiane fit l'inventaire de ses pertes. Trompés par l'obscurité, les fuyards de la veille avaient emporté des charges de mince valeur. Mais, beau-

coup de munitions et d'armes avaient été pillées. Deux ânes restaient seulement.

L'explorateur fit fouiller le village à fond. On se rappelle qu'avant l'arrivée des Symiane, il avait été saccagé et pillé par les *rouga-rougas*.

Cependant, un vieux Zanzibarite, qui semblait très expert dans ces investigations, découvrit une réserve de grain cachée dans un silo, sous une hutte. C'était une trouvaille précieuse pour la caravane, et la famine conjurée.

Deux huttes, à peu près intactes, offraient un meilleur abri que celles occupées le premier soir. Elles furent nettoyées. L'une fut occupée par les frères Symiane ; les autres servirent de refuge aux hommes de la caravane.

Les bagages, soigneusement mis à couvert, furent gardés par des sentinelles chaque nuit. L'enceinte du village réparée et les portes consolidées, on se trouva en sûreté contre une nouvelle attaque

La semaine de repos annoncée aux noirs fut saluée de cris de joie, et ils s'occupèrent activement de leur installation.

Enfin, à part la diminution de son personnel, la caravane reprit son entrain et sa gaîté accoutumée. Semba, rigide observateur de la discipline, réprima avec fermeté bien des abus.

Le récit de ses aventures, en passant de bouche en bouche, lui faisait maintenant une auréole, et les Zanzibarites ne lui parlaient plus qu'avec déférence.

Le troisième jour, une demi-douzaine d'askaris fuyards revinrent fort honteux. Après le guet-à-pens, il y avait eu partage du butin, et naturellement bataille entre eux et les *rouga-rougas*. Moins nombreux, les gens de Zanzibar furent roués de coups, quelques-uns tués et tous chassés.

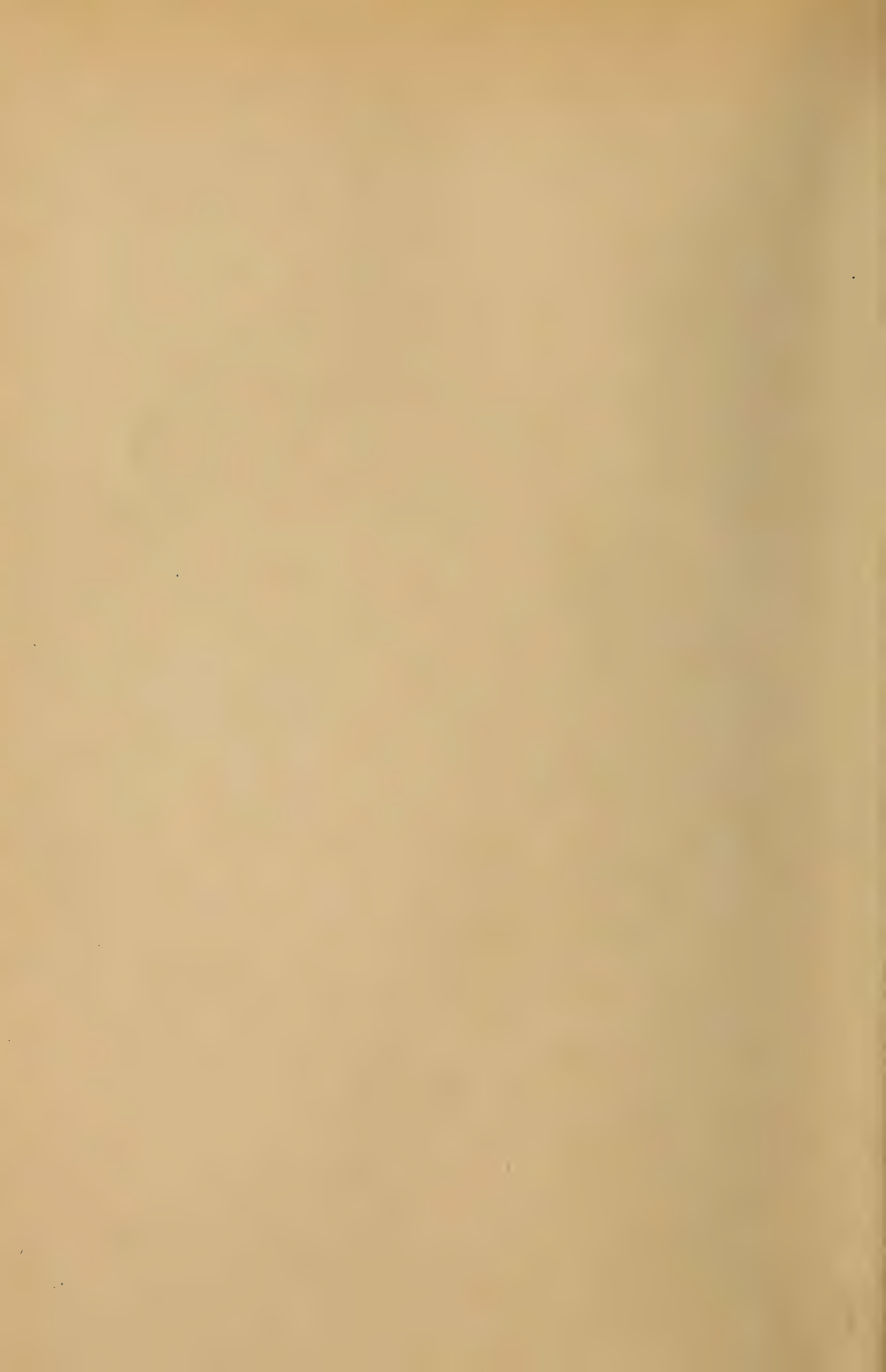
Ils accusaient Mabrouk de connivence avec le chef des bandits. Suppliants, les larmes aux yeux, ils demandaient leur pardon.

Comme c'était les moins compromis, les frères Symiane

les réadmirent dans la caravane, mais leur imposèrent le service de porteurs ; ce qu'ils acceptèrent sans murmure.

Le kirangozi, ou guide, était parmi les rebelles. A sa place, Victor Symiane nomma un vieil habitant de la côte, qui était à son septième voyage et connaissait parfaitement le chemin.







Deux des ânes furent déchirés par les félins, (page 196).

XVIII. — Epreuves et séparation

Au bout de huit jours de repos, le plus jeune des Symiane était à peu près remis. La caravane put songer au départ.

Semba mit tout son zèle à organiser une sévère discipline parmi les pagazis. Les charges trop encombrantes ou inutiles furent abandonnées. Le neuvième jour après l'attaque du camp, les voyageurs reprirent leur route définitivement vers le nord-ouest.

La caravane, ayant gagné le mont Roubeho, troisième rampe de la chaîne de l'Ousagara, se trouva en pays salubre, à près de huit cents mètres d'altitude, bien au-dessus par conséquent des vallées pestilentielles.

Si dans l'Ouzaramo nos voyageurs avaient eu à se plaindre de trop d'eau, dans cette nouvelle contrée ce fut le contraire. C'était une terre desséchée, couverte d'un fouillis de plantes

épineuses, entrecoupées de ravins parsemés de blocs abrupts, presque sans chemin possible. C'est ainsi qu'ils atteignirent la passe d'Issengi, un entonnoir où s'engouffraient tantôt les rayons d'un soleil brûlant, tantôt les vents glacés qui passent au-dessus des crêtes brumeuses.

Les porteurs, comme des singes, escaladaient les murs d'un précipice ; les ânes qui restaient tombaient d'épuisement à chaque pas.

Les deux Symiane furent repris de la fièvre, et, pendant deux jours, Semba se vit le seul chef de la troupe. Tâche ingrate s'il en fût, pour le jeune noir, que de faire avancer les hommes et contenir leurs frayeurs quand les cris de guerre des indigènes retentissaient de colline en colline, et que les tribus sauvages affluaient en armes comme des essaims de fourmis.

Le surlendemain commença la descente de la chaîne. Le sentier bordait une côte boisée, franchissait une savane émaillée d'arbres plus sombres que les ifs d'un cimetière. La vue s'étendait sur un océan de rochers, de crêtes et de ravins, l'Ougogo et le désert qui le précède.

Au fond, à l'ouest, s'étendaient des plaines brûlées par le soleil, sous une atmosphère épaisse de sables sans cesse soulevés par un vent continuel. Pendant plusieurs jours, la caravane fut entre les deux extrêmes. Des journées étouffantes et des nuits glaciales ; un ciel de feu et un vent de bise qui transperçait les légers vêtements.

Encore s'il n'y avait eu sur cette terre maudite que le climat à vaincre ! Mais, dès l'instant où les frères Symiane entrèrent dans l'Ougogo, ils furent assaillis par des essaims de curieux. Hommes, femmes et enfants se pressaient sur leurs pas. Beaucoup les suivaient à une grande distance, en poussant des cris forcenés et en leur prodiguant des injures. Le vieux kirangozi affirma à Victor Symiane, qui s'étonnait de cette hostilité, que, sans doute, la bande des *rouga-rougas* avait dû les précéder dans ce pays et répandre sur leur compte mille soupçons injurieux. Suivant eux, la caravane

jetait des sorts au bétail, semait la maladie et mille maux funestes sur sa route.

Victor Symiane donna l'ordre à Semba de hâter la marche, et, loin de s'attarder à chasser lui-même sur les flancs de la colonne, il se contenta de tirer quelques pintades et quelques perdrix.

Près de Kanyené, ils pénétrèrent dans une grande plaine herbeuse, rayée de cours d'eau ensablés qui se dirigent vers le sud, et que borde une belle végétation. Le lendemain, des collines tourmentées parurent à l'horizon. Pendant quatre jours, ce ne fut que montées et descentes continuelles.

Au village de Kousouri, le chef Inana-Mana leur fit payer un *hongo* extraordinaire, et émit l'opinion plus extraordinaire encore de faire travailler les porteurs de la caravane à ses champs de sorgho. Il voulait absolument traiter les explorateurs en gens taillables et corvéables à merci.

Cependant, après réflexion, et moyennant un beau cadeau particulier, il fit grâce aux Symiane et à leurs gens de cette corvée. Mais il leur fallut perdre du temps avant d'obtenir le droit de passage. L'étiquette de ce monarque s'opposait à ce qu'on pût voir le despote le jour de l'arrivée. Le lendemain matin, sa femme était souffrante. Plus tard, sa seigneurie faisait ses libations. Le troisième jour, le sultan accorda une audience à Semba et au kirangozi, les reçut de très mauvaise grâce et taxa leurs maîtres à six charges de marchandises. Le quatrième fut employé à discuter le prix du passage que Victor Symiane trouvait trop élevé. Le cinquième jour s'écoula à ne rien faire, le roi et sa cour étant ivres. Le lendemain, cette majesté ivrogne voulut récidiver. Mais les frères Symiane, excédés, déclarèrent qu'ils partiraient le lendemain, quelle que fût la décision du roi. Les présents furent acceptés, et la route devint libre.

Une semaine après, la caravane était en plein plateau désertique, lequel sépare l'Ougogo de l'Ounyamouézi.

Dès les premiers pas, les porteurs disparurent dans un fouillis de gommiers et de mimosas, auxquels se mêlaient

le cactus, l'aloès, l'euphorbe, une herbe rigide que broutent les bestiaux quand elle est verte, et que brûlent les caravanes quand elle est sèche, pour favoriser la pousse nouvelle.

Cette traversée du plateau fut l'une des marches les plus dures de l'expédition. Vivres et eau vinrent souvent à manquer. C'était les moindres maux de l'expédition, à côté des attaques des animaux sauvages. Lions, panthères, hyènes, éléphants et buffles abondaient dans ces steppes. Chaque nuit, il y avait des alertes. Deux des ânes furent déchirés par les félins. Le troisième périt de fatigue et de soif, et leurs charges durent être réparties entre les porteurs. Le jour, la marche était souvent inquiétée par des troupeaux de buffles qui ne se gênaient point pour foncer sur la colonne. C'était alors des fuites éperdues de noirs jetant bas leurs fardeaux, et se sauvant comme des moutons à l'apparition d'un loup. Mais à ces événements désagréables ne se joignirent aucune attaque d'indigènes pour la meilleure des raisons : c'est qu'il n'y en avait pas.

Dans l'Ounyamouézi, la caravane put réparer ses pertes. Victor Symiane engagea de nouveaux pagazis. Enfin, après trois mois de marche depuis la côte, les deux blancs et leur escorte entrèrent à Kazeh, grand village peuplé d'Arabes traitants et de Voussyamouézis.

Pitoyable était l'aspect de la caravane. Les anciens porteurs, abrutis de fatigues, se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient, couverts de haillons. Trois femmes et six hommes étaient morts en route. Victor Symiane était repris de fièvre. Son frère Jean, affaibli par la dysenterie, avait été obligé de se faire porter en hamac par quatre pagazis. La pauvre Moéni, malgré sa vaillance, se sentait bien lasse. Seul entre tous, son fils Semba allait du même pas élastique, droit et robuste, soutenu par sa volonté. Chaque journée le rapprochait de son cher pays d'Ouroundi, et cependant chaque jour il supportait la même besogne écrasante. Levé le premier, couché le dernier, il devait encourager les porteurs, empêcher la

débandade des traînards, veiller à la conservation des fardeaux, marchander avec les roitelets indigènes le droit de passage, s'enquérir des vivres et de la formation du campement.

Il était rare que les étoiles ne brillassent point au ciel, quand il pouvait goûter quelque repos. L'aube le trouvait levé et prêt pour de nouvelles fatigues et de nouveaux tracas.

Kazeh était un centre relativement civilisé. Les Arabes de Zanzibar, qui avaient des comptoirs dans cette ville, accueillirent, sinon chaleureusement, du moins poliment, les deux frères Symiane et leurs gens. Moyennant une assez forte somme, ils purent louer un vaste *tembé*, et s'y installer à leur aise.

Malheureusement, l'état du plus jeune des Symiane allant en empirant, son frère Victor ne pouvait fixer la date de leur départ pour le lac Tanganika. Semba se rongeait les poings d'impatience. Mais, il fut bien forcé d'accorder quelques jours de repos à sa mère.

La pauvre femme aurait bien voulu hâter son voyage; comme lui, l'idée de la patrie prochaine la tenaillait. Mais, doutant de ses forces, elle demanda à son fils de la laisser au moins une semaine se refaire.

Quinze jours après leur arrivée à Kazeh, Semba alla trouver les frères Symiane dans la pièce qu'ils occupaient au *tembé* commun. Il trouva Victor très soucieux, son frère Jean était très malade.

— Que veux-tu ? demanda brusquement le Marseillais.

— Maître, je venais vous demander de fixer le jour du départ.

— Quel départ?

— Pour le Tanganika.

— Es-tu fou ? Est-ce que je peux penser à partir, avec mon frère dans cet état?

Semba garda le silence, très ému par la brutalité de l'accueil. Il songea involontairement à fuir avec sa mère vers l'Ouroundi ; mais un sentiment de gratitude envers les frères Symiane le retint.

L'explorateur, étonné de son mutisme, comprit que devait être l'empressement et la hâte de Semba à revoir sa patrie.

Mais, à la pensée de se voir privé d'un tel auxiliaire, il essaya de gagner du temps.

— Tu vois, dit-il, cette fois suppliant, l'état de mon pauvre frère. Attends encore une semaine.

Semba promit à contre-cœur. Mais, esclave de la reconnaissance, il se soumit aux événements.

Hélas! il n'eut pas à attendre longtemps. Six jours après, Jean Symiane succombait à un accès aigu. Son frère, qui l'aimait tendrement, faillit devenir fou de douleur.

Le jeune Marseillais fut enterré sous un large figuier sauvage.

Son convoi fut accompagné par tous les notables commerçants de Kazeh ; le chef des Arabes de la ville promit solennellement à Victor Symiane d'entourer la tombe de son frère d'une haie d'épines, pour empêcher toute profanation, soit des noirs, soit des animaux sauvages.

Le soir même, Symiane annonça à Semba et à sa mère sa résolution de revenir le plus vite possible à la côte. Il essaya aussi, mais en vain, de le déterminer à l'accompagner jusqu'à Bagamoyo; il se heurta à la résolution invincible du jeune homme.

Il voulut quand même reconnaître les services que Semba lui avait rendus dans ses fonctions de sous-chef de la caravane.

Il lui fit présent d'une carabine rayée avec une quantité suffisante de munitions, et donna en cadeau à Moéni une belle pièce de solide étoffe, qu'elle s'empressa de transformer en vêtements pour elle et son fils.

— Bonne chance! Semba, dit-il en lui serrant la main.

Tâche d'être plus heureux que moi, et de parvenir au terme de ton voyage.

Il fit une dernière caresse à Kirby, et les deux noirs, désormais libres, sortirent des murs de Kazeh, suivis de leur fidèle molosse.







Semba fit feu, (page 203).

XIX. — Marche périlleuse

Semba se sentait heureux d'être enfin libre, de ne plus rien devoir à personne et de pouvoir ne songer qu'à sa mère et à lui.

La route à parcourir était encore longue. Plus de cent vingt lieues en ligne droite, sans guide, à travers la forêt, les marais, les plateaux pierreux, les ravins encombrés de broussailles et d'épines.

Avant son départ, il s'était fait montrer par Symiane une dernière fois la carte d'Afrique. Après avoir calculé les distances, bien noté les noms des différents pays à traverser et de leurs habitants, il adopta l'itinéraire suivant :

De Kazeh, il se rendrait à Mséné. De cette ville, il prendrait un chemin évitant la résidence du despote Rouhaga souverain de l'Outouta, traverserait ensuite l'Ouha, et pénétrerait enfin dans l'Ouroundi.

Bien périlleux était ce voyage à deux, à travers des peu-

plades plus sauvages et plus cruelles les unes que les autres. Mais rien n'effrayait Semba, et sa mère le suivrait aveuglément.

Les premiers milles se firent avec gaîté. En dépit du soleil torride, nos deux errants allaient d'un pas allègre, leur dogue les précédait de quelques pas. Devenu, depuis le commencement de l'expédition, très expert en fait de chasse, Kirby réussit à s'emparer d'une petite antilope des brousses, de la taille d'un chevreau. Cet appoint de provisions permit à Semba de ne point entamer la provision de farine que sa mère portait. Cette chair, cependant sèche et dure, fut dévorée par eux avec grand appétit. Naturellement Kirby eut sa part ; le bon chien savoura avec satisfaction les os de la bête, qu'il fit craquer sous ses puissantes mâchoires. Un rocher creux leur servit de gîte, et cette première nuit se passa sans incident.

Les trois jours suivants, ils gravirent un massif escarpé, et franchirent deux ou trois petites rivières. Le pays était absolument désert, fréquenté par des éléphants, des lions et des *cynhyènes*, sorte de gros chiens sauvages. Le hasard voulut qu'ils ne rencontrassent aucune de ces bêtes féroces. Mais Semba releva le long de la route de nombreuses empreintes. Des pintades tirées par le noir leur fournirent plusieurs repas; cette nourriture succulente ranima leurs forces et leur fit oublier les jours de jeûne passés.

Allégés de tout bagage, laissés à leur initiative personnelle et aiguillonnés par le vif désir d'arriver au plus tôt dans leur pays, ils marchaient avec une rapidité inconnue aux porteurs obligés de suivre la file dans l'étroit sentier tracé à travers la brousse. Se reposant quand ils étaient fatigués, reprenant leur marche aussitôt leurs forces réparées, ils ne pouvaient songer à un voyage plus commode.

Ainsi s'accomplit la route de Kazeh à Mséné. Dans cette ville, leur arrivée n'excita aucune attention. Personne ne leur demanda de droit de passage. Semba, très méfiant et connaissant les habitudes rapaces des gens de l'Ourambo,

dont Msénê est la capitale, se contenta d'en longer les palissades et alla camper à environ trois kilomètres au-delà de la ville.

Le temps se maintenant beau et sec, nos Africains supportaient cette chaleur, qui eût été pénible dans d'autres conditions. Près d'une petite rivière, ils s'arrêtèrent.

Ils n'avaient rencontré aucun gibier. Moéni alluma du feu pour faire cuire un peu la bouillie de sorgho, lorsque les aboiements irrités de Kirby attirèrent leur attention. Semba accourut, sa carabine en main, prêt à tout événement.

Sur un rocher qui surplombait la rivière, il vit un singulier spectacle. Un gros python déroulait tranquillement ses anneaux, sans s'effrayer des aboiements du chien, et allait se plonger dans le cours d'eau. Semba, jadis à Magala, avait souvent mangé du serpent python ; il jugea que le reptile venait à point pour leur repas du soir, et fit feu. La balle fracassa la tête du serpent, qui se tordit sur le rocher. Kirby, le voyant blessé à mort, voulut se jeter dessus. Son maître l'en écarta, craignant pour lui quelque retour suprême à la vie du gros python ; d'un coup de son lourd bowie-knife, il le décapita net. C'était un monstrueux serpent de plus de quinze pieds de long, jaunâtre, tacheté de plaques noires et brunes. Semba, triomphalement, rapporta son butin au campement où Moéni le dépouilla et en accommoda quelques tranches dans sa marmite, comme une vulgaire anguille. Sous le rapport de la nourriture, les noirs d'Afrique sont d'une indifférence parfaite, et ils mangent avec le même appétit des aliments les plus répugnants pour des estomacs européens.

Décidément, pensait Semba, notre voyage s'annonce bien. Dans quelques semaines, je verrai reluire les eaux du Tanganika.

Mais, auparavant, il fallait traverser l'Ouha et la forêt qui le sépare de l'Ougombo. Ce fut une marche pénible, à travers des halliers obscurs, dans un labyrinthe de sentiers tracés par les éléphants et autres bêtes fauves. Vingt fois, Semba

faillit se perdre ; mais il unit dans ces circonstances toutes les ressources de son expérience de la vie sauvage aux enseignements de la civilisation, et reconnut que la petite boussole, don de Victor Symiane, était un guide fidèle.

Ces quatre jours de marche, dans cette forêt épaisse, éprouvèrent beaucoup les deux voyageurs. Leurs pieds nus étaient blessés par les herbes tranchantes, leurs jambes et leurs vêtements déchirés par les épines des mimosas. Des nuées d'insectes les assaillaient ; des sangsues se collaient à leurs pieds. Ce passage leur rappela les mauvaises étapes de la grande forêt du Congo.

Ils sortirent enfin, très fatigués, de ces fourrés, pour pénétrer dans les plaines herbeuses de l'Ouha.

Malheureusement, si la marche était devenue facile, il leur fallait, sur ce nouveau territoire, se défier des habitants qui passent pour les plus féroces de la région des grands lacs. Aussi Semba prit toutes les précautions possibles pour dissimuler leur passage dans la région. S'il allumait du feu, c'était avec le bois le plus sec et dans des lieux à l'abri des regards indiscrets. Il s'abstint prudemment de tirer des coups de fusil. La mère et le fils ne vécurent pour ainsi dire que des restes de leur farine de sorgho, ou d'épis de mil et de maïs dérobés aux plantations. Cette nourriture était loin de convenir à Kirby, qui, plusieurs fois, se laissa aller à chasser des volatiles errants. Un jour, il osa même attaquer un troupeau de moutons. Le berger, un jeune noir, s'enfuit en hurlant vers son village.

Une troupe de Vouahas sortit de l'enceinte d'épines en poussant des cris de guerre, armés de lances, d'arcs, de flèches. Le gros dogue fut le point de mire de leur attaque. Mais, courageux comme ceux de sa race, il tint tête à la meute des nègres qui s'enfuirent, croyant avoir affaire à quelque lion d'espèce inconnue.

Cette scène s'était passée à peu de distance d'un village Semba, poussé comme son chien par la faim, hésita quelques minutes entre aller ramasser le mouton que Kirby commen-

çait à déchirer, ou continuer sa route. Malgré les représentations de Moéni, il ramassa le mouton, le jeta sur son épaule, et reprit sa marche. Le soir, ils purent, grâce à l'exploit de Kirby, faire un bon repas. Ils profitèrent d'un beau clair de lune pour pousser en avant.

Ils voyageaient en ce moment en pays plat, semé de quelques bouquets d'arbres, arrosé de nombreux ruisseaux, où les villages se trouvaient très rapprochés. Vers minuit, ils furent témoins d'un singulier spectacle.

Ils se trouvaient sur le sommet d'une petite élévation dominant un gros village, situé tout proche, au pied. De cet amas de huttes coniques s'élevaient de bruyantes clameurs. Sur la place, brillamment éclairée par un gigantesque brasier, une nuée de noirs tourbillonnaient avec accompagnement de cris sauvages.

Les grands tambours de guerre battaient, les cors d'ivoire sonnaient, toute la population s'agitait en tous sens. Dans ce pêle-mêle, Semba et Moéni discernèrent une danse rappelant celles de l'Ouroundi; c'était sans doute une cérémonie funèbre, comme l'indiquaient l'heure nocturne et les cris lugubres qui reprenaient à intervalles réguliers. Les danseurs étaient habillés d'un costume original. Ils avaient la tête coiffée d'une sorte de casque formé de la boîte osseuse d'une tête de girafe, avec entourage de plumes de vautour. Sur leurs épaules étaient jetées des peaux de léopard ou de hyènes ; les reins étaient serrés d'un ceinturon de cuir garni de clochettes et de grelots de cuivre. La troupe des danseurs semblait animée d'un mouvement uniforme et carillonnait en cadence, entrecoupant cette pyrhique de longs hurlements analogues à ceux du chacal. C'était un tumulte incroyable dans cette foule, accru encore par les sons d'une trentaine de cors et le roulement sourd d'une dizaine de grands tambours, sur lesquels une vingtaine de jeunes garçons frappaient furieusement avec des pieds de boucs. Derrière les danseurs, se tenaient les joueurs d'olifants, qui, au nombre d'une centaine, tiraient de cornes de buffles des sons assour-

dissants, tenant à la fois du braiement de l'âne et du sinistre hululement du hibou. Au signal donné par un chef tout peinturluré d'ocre rouge des pieds à la tête, les danseurs exécutèrent un galop infernal, brandissant leurs lances, formant une ligne régulière sur cinq ou six rangs de profondeur, en suivant leur chef, qui dirigeait le mouvement en dansant à reculons.

Autour de ce bataillon, une troupe de femmes sautillaient en cadence. Plus loin, une longue file de jeunes enfants, la tête recouverte d'une couche épaisse d'ocre rouge, les reins décorés de grelots et de queues de singe, battaient la mesure avec leurs pieds, en frappant de grands disques de métal, de manière à accompagner le battement des tambours. Une grosse femme ne cessait de courir à travers la foule des danseurs avec une gourde pleine de cendre, dont elle saupoudrait leur tête et leurs épaules. Ajoutez à ce tintamarre les glapissements d'une meute de chiens efflanqués, les bêlements et mugissements des troupeaux de la tribu, et vous aurez une faible idée du vacarme.

Nos voyageurs ne purent longuement contempler cet étrange spectacle. D'abord ils étaient trop en lumière, à une si faible distance du village ; puis, Kirby jugea à propos de joindre sa voix puissante aux jappements de ses congénères. Semba s'empressa de le faire taire, et ils descendirent précipitamment la colline.

A quelques jours de là, sans que rien ne le fît prévoir, ils tombèrent dans un parti de guerriers qui battaient la campagne. Après un premier mouvement d'effarement de part et d'autre, les lances et les flèches plurent sur eux. Semba n'hésita pas à tirer ; du premier coup, il étendit raide mort le chef. Kirby, de son côté, ne resta pas inactif ; il étrangla plus qu'à moitié un jeune noir. Ce fut le signal de la retraite des Vouahas qui s'éloignèrent à toutes jambes.

Mais l'alerte était donnée. De toutes parts, retentirent les cors et les tambours de guerre. Semba et Moéni durent pren-

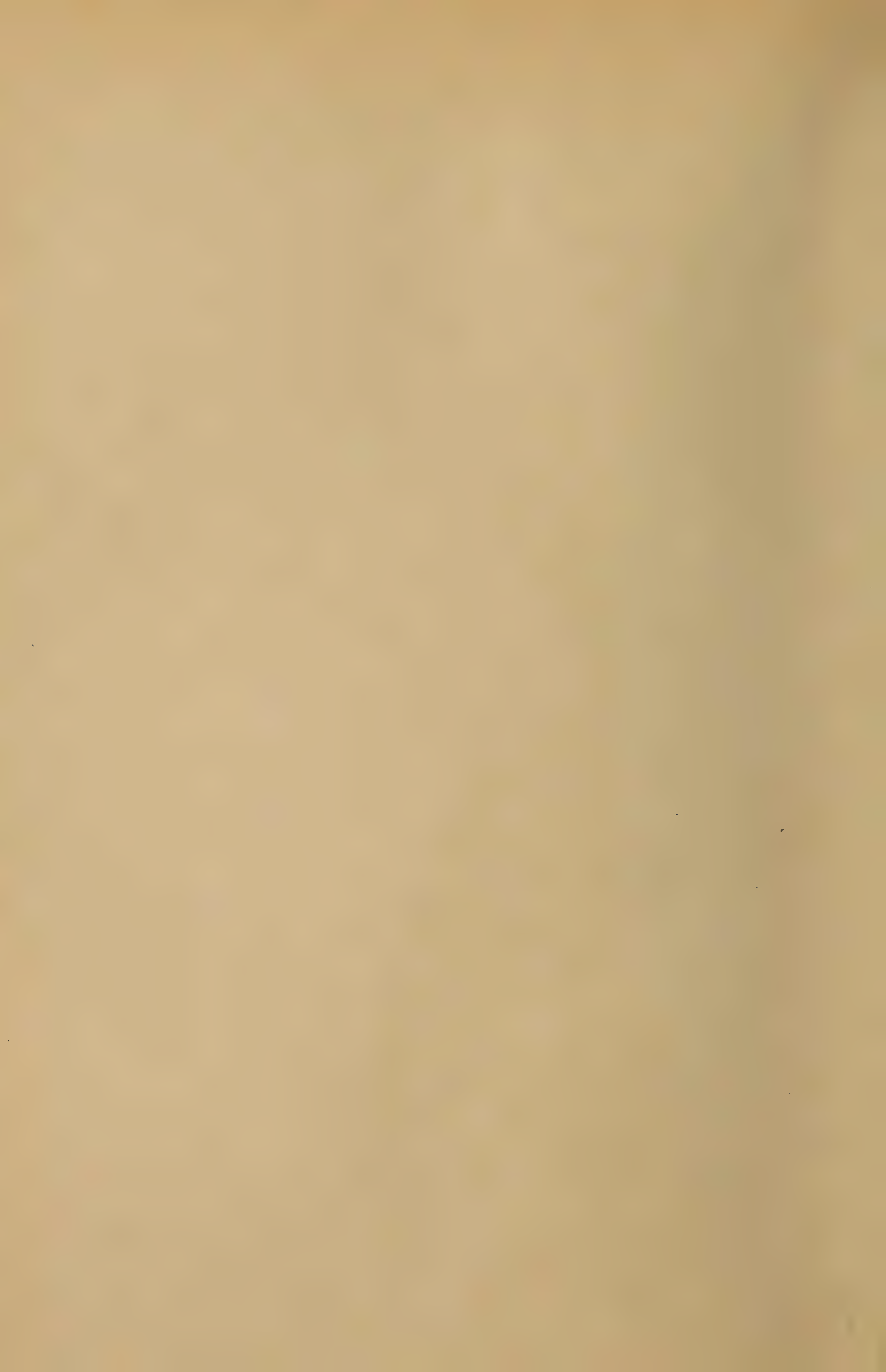
dre la fuite, se cachant le jour dans les fourrés, et ne marchant que la nuit ou de très grand matin.

Pendant quatre jours, ils furent poursuivis, et n'échappèrent que par miracle aux flèches des noirs. Pour comble de malheur, une petite troupe d'éléphants, effrayés de ce bruit, se lança avec furie dans leur sentier et faillit les écraser. Une nuit, Semba manqua de tomber dans une fosse creusée pour capturer les grands fauves, et il s'en fallut de peu qu'il ne s'empalât sur le pieu aigu qui armait le fond de ce trou carré finissant en entonnoir.

Mourants de faim, épuisés de fatigue, ils saluèrent avec joie une rangée de collines lointaines qui dressaient leurs crêtes dans le bleu pur du ciel. Pour eux, c'était le salut, la fin de la poursuite. Ils devinaient dans ces élévations les premiers contreforts des montagnes de l'Ouroundi.

Cette vue leur rendit le courage. Peu à peu, le pays d'Ouha s'effaça derrière eux, tandis que grandissaient les hautes masses rocheuses qui ferment au nord le lac Tanganika.







Il courut à toutes jambes, (p. 212).

XX. — Toujours en marche

Le lendemain, au lever du soleil, Semba put jouir d'un des plus splendides panoramas de l'Afrique centrale.

D'un côté, des ravins sauvages déchiraient le sol dans tous les sens, dans la direction du nord-ouest ; de l'autre, des massifs de grès, masses énormes et quadrangulaires, en forme de tours, de pyramides, de mamelons, de cônes tronqués, de cirques hérissés de pointes, bosselés de rocailles ou entièrement nus. Point de végétation, excepté dans quelques fissures et à la base d'escarpements rougeâtres, où un peu d'humus s'était accumulé.

Une longue descente, parmi des roches désagrégées et des blocs menaçants, amena les deux voyageurs au fond d'un ravin, dont les falaises se dressaient à mille pieds au-dessus de leur tête. Dans ses nombreux détours, la gorge fléchit et s'entr'ouvrit en une plaine orientée vers le couchant.

Au loin, entre deux masses rocheuses, dans une coupure de la chaîne, brillait une longue surface argentée et scintillante.

C'était le Tanganika !

A la vue du grand lac, des pleurs montèrent aux yeux des pauvres noirs. Ils ne sentirent plus leur fatigue et précipitèrent leur marche.

Mais une grande distance les séparait encore de la petite presqu'île où s'étalait le village de Magala. Deux ou trois jours de marche s'imposaient encore à leur lassitude.

C'était trop pour la pauvre Moéni.

Les pieds en sang, frissonnante de fièvre, elle se laissa tomber au pied d'un énorme figuier-sycomore. Le chien Kirby s'allongea haletant près d'elle, la langue pendante, ses flancs amaigris battant convulsivement. Seul, Semba aurait voulu marcher de l'avant. Mais, devant la fatigue de sa mère, il se résigna à cette halte.

Depuis quatre jours, ils marchaient presque sans prendre de nourriture. Ils ne possédaient plus une poignée de farine.

Autour d'eux régnait une solitude aussi complète que celle des steppes de l'Ougogo ou des plateaux du Roubeho. Des vautours passaient silencieusement au-dessus de leur tête, comme guettant déjà leur agonie.

Heureusement, auprès d'eux, un charmant ruisseau cascadait entre les pierres écroulées des falaises. Semba emplit d'eau fraîche une moitié de calebasse et la porta à Moéni, qui but avidement.

— Je vais tâcher de nous procurer quelque nourriture. Je te confie à la garde de Kirby. En cas d'attaque de quelque bête sauvage, tu pourrais facilement te hisser sur l'arbre. Essaie, pour voir, dit-il, peu convaincu en lui-même de la facilité de cette manœuvre. Quelques grosses pierres entassées à la base du tronc permirent à Moéni d'atteindre aux branches les plus basses de l'arbre. Elle s'assit commodé-

ment sur une enfourchure, et, de ce fauteuil improvisé, sourit à son fils.

— Tu peux emmener le chien avec toi. Je suis en sûreté ici.

Semba, rassuré, siffla Kirby, et partit, son fusil sur l'épaule.

Il descendit la pente en suivant le ruisseau. Au bout d'une heure, il distingua des traces de ruminants Quelques minutes après, il vit un petit troupeau d'antilopes *pallahs*, aux grandes cornes contournées, disposées comme les branches d'une lyre. Ces beaux animaux, aussi grands que les cerfs d'Europe, paissaient tranquillement. Seul, un vieux mâle, perché sur une éminence gazonnée, semblait sa sentinelle préposée à leur garde. Très lentement, presque en rampant, Semba s'avança, s'abritant aux moindres buissons, se pelotonnant derrière les hautes herbes. Son chien, maintenant habitué à ces chasses, se glissait docilement derrière lui, en silence.

A cent pas, le vieux mâle parut concevoir une certaine inquiétude. Il poussa un bêlement aigu. Immédiatement, tous cessèrent de paître, et tendirent le cou vers l'horizon. Quoiqu'il fût hasardeux pour Semba de tirer à cette distance, il ne pouvait hésiter ; d'un instant à l'autre, le troupeau allait s'enfuir.

Il choisit soigneusement une jeune bête, la plus rapprochée de lui, et tira. Il vit avec regret le troupeau tout entier fuir au galop. Croyant avoir manqué son coup, il allait rétrograder, quand il remarqua la démarche anormale de l'une des antilopes. Elle n'allait que sur trois pattes; sa course devenait de moins en moins rapide. Aussitôt, il siffla Kirby ; il lui montra le *pallah* blessé, et le lança à sa poursuite.

A la vue du dogue, la jolie gazelle essaya un bond suprême. Ses pieds manquèrent subitement, et elle s'affaissa sur l'herbe. Kirby, en un clin d'œil, termina ses souffrances en l'étranglant. Quand Semba arriva auprès de la bête, Kirby léchait avec volupté le sang qui s'écoulait à flots de la blessure de

l'antilope. C'était une fort jolie bête, au poil long, fauve, rayé de noir et de gris foncé, âgée de quelques mois seulement, grasse et offrant aux affamés une belle provision de vivres.

Son poids ne lui permettait de l'emporter entière. Il se contenta de découper un des cuissots et les filets, pendant que Kirby se repaissait des lambeaux que lui lançait son maître.

Après avoir achevé cette besogne de boucher, chargé de viande saignante, il reprit son fusil, s'orienta et retrouva facilement la direction du cirque où il avait laissé sa mère. Kirby, l'estomac satisfait, le précédait en marchant d'un petit trot gaillard.

Ils approchaient de l'entrée du cirque, côtoyant les grandes masses rocheuses, quand, d'une retraite entre deux énormes pierres, sortit un ronflement sonore suivi d'une tête au profil hideux, une corne d'ivoire, courte et épaisse, plantée sur un museau difforme, et d'une grosse masse noirâtre, qui se précipita sur le pauvre Semba avec la vitesse d'un boulet de canon.

C'était un gros rhinocéros.

Surpris par cette attaque, le jeune noir lâcha son fardeau de viande, fit un bond de côté, et le colosse, entraîné par sa vitesse, passa à un pas à peine de lui, suivi par le brave Kirby.

Le rhinocéros a la vue très mauvaise, mais, en revanche. l'ouïe et l'odorat fort subtils.

Cette première course de l'énorme bête ne fut pas longue. Brusquement, il se retourna pour charger Kirby, qui, cette fois, jugea bon de prendre la fuite. Il revint à toute vitesse sur le chien, qui, lui-même, galopait vers son maître. Semba connaissait par expérience la force et l'entêtement de ces brutes. Il n'eut garde de faire feu. Il jeta un regard éperdu autour de lui, à la recherche d'un refuge. Un gros rocher se dressait à une vingtaine de pas. Il y courut à toutes jambes. Malheureusement, aucune aspérité, pouvant faciliter l'escalade, ne s'apercevait sur sa surface polie. Affolé, il le contourna, Kirby sur ses talons, aussi épouvanté que son maître.

Le rocher se prolongeait par une pente rapide sur l'autre face, vers l'entrée du cirque. D'un bond, il escalada l'un des gradins. Son chien se jeta avec lui sur ce refuge inespéré, et manqua le faire tomber. Le rhinocéros arriva presque en même temps qu'eux, et réussit à escalader quelques mètres de la pente; mais ses larges sabots glissant sur l'arête tranchante du bloc, il retomba sur ses pattes de derrière et roula presque à la base.

Semba, avec une agilité décuplée par le danger, escalada la masse rocheuse où son chien l'avait déjà précédé, et, arrivé au sommet, il aboyait comme un forcené contre leur ennemi, qui, exaspéré de sa chute, labourait le sol, faisant voler en l'air cailloux et mottes de terre.

Ils étaient en sûreté, nègre et chien, mais réellement prisonniers. Au bout de quelques minutes, le rhinocéros avait cessé de fouiller le sol avec sa corne, et restait immobile, ses petits yeux noirs, enfoncés dans les replis de son crâne énorme, fixés sur eux.

Le soleil brillait dans tout son éclat; la silhouette des deux assiégés se dessinait nettement sur ce piédestal, et l'assiégeant les considérait, comme s'il se fût constitué leur geôlier. Semba jugea inutile de prolonger plus longtemps ce siège. Il n'avait pas abandonné son arme. Il la rechargea avec soin, mit un genou en terre, et visa attentivement la tête du pachyderme. Hélas! l'œil qu'il croyait atteindre ne fut pas touché. Il vit la bête secouer ses courtes oreilles, comme s'il avait reçu une simple chiquenaude. La balle avait dû frapper la base de la corne, l'endroit le plus résistant de la tête. Le résultat le plus clair fut de provoquer chez l'animal un nouvel accès de fureur, qui se manifesta par une galopade désordonnée autour du rocher. Enfin, fatigué de cette course où il ne pouvait atteindre ses ennemis, le rhinocéros sembla s'éloigner. Semba connaissait trop le caractère irascible et vindicatif du pachyderme pour se hasarder à quitter son refuge. Il ne se trompait pas. Après cent pas à peine, la brute revint au

galop, et, pour se distraire, se mit à démolir un buisson de mimosas.

Le noir se lassait de ce siège. Sa mère devait s'inquiéter de sa trop longue absence. La faim commençait à se faire sentir. Décidément, il fallait en finir.

Il n'y a chez le rhinocéros que deux points pénétrables à la balle ordinaire : l'œil et le dessous de la poitrine. Ailleurs, les projectiles ne font que d'insignifiantes blessures.

Semba recommença à tirer, visant tantôt l'œil, tantôt la poitrine. A chaque coup, l'animal s'éloignait pour revenir à la charge contre le rocher, dont il réussit à détacher quelques fragments. Enfin, à la douzième balle, il reçut sans doute une blessure assez grave, car, cette fois, il détala pour tout à fait.

Le jeune noir attendit environ une demi-heure. La bête n'étant pas revenue, il descendit du rocher. Il courut chercher son fardeau de viande, et repartit vers le haut du défilé, de son allure la plus vive, non sans jeter de fréquents regards derrière lui. Après une bonne heure de marche, il arriva, l'après-midi fort avancée, au pied du sycomore où sa mère l'attendait, blottie sur la fourche de l'arbre, effrayée des détonations qu'elle avait entendues depuis des heures.

Semba lui raconta l'aventure, pendant qu'elle allumait le feu pour cuire la venaison. Harassés de fatigue, ils ne prolongèrent pas longtemps leur repas. Par peur de nouvelles attaques, ils remontèrent sur le sycomore, laissant à Kirby le soin de veiller pendant leur sommeil.





Moéni se jeta à la tête du chien, (page 219).

XX. — MAGALA

Deux jours après, Semba et sa mère descendaient une dernière colline. Leurs regards contemplèrent avec attendrissement l'immense nappe du Tanganika. Au loin, les yeux de Semba distinguèrent une petite presqu'île arrondie qui s'avançait dans les eaux bleues du lac, comme une feuille de lotus jetée sur l'onde. L'atmosphère était si pure, que les moindres détails étaient perceptibles. A sa grande surprise, il vit un gros village à la place même où Magala avait été livré aux flammes par Hu Mohammed. Une longue enceinte quadrangulaire courait le long d'un groupe de cases. Ce qui le surprit le plus fut la présence d'une demi-douzaine de *daos* amarrées à l'extrémité nord-ouest de la presqu'île. D'autres embarcations montaient ou descendaient le lac, leurs voiles blanches déployées. Cela décelait une civilisation implantée sur les bords du lac.

— Vois-tu la presqu'île? demanda Moéni, dont les yeux étaient moins bons que ceux de son fils.

— Oui, mère, et même le village de Magala.

- Comment, tu vois notre village? dit-elle vivement. On l'a donc rebâti ?

La mère et le fils se regardèrent. Quels pouvaient être les nouveaux habitants de Magala ? Etait-ce des Nouaroundis, ou quelque autre tribu ? On se rappelle qu'Hu Mohammed avait fait massacrer impitoyablement les hommes au-dessus de quarante ans ; que seuls, des vieilles femmes et des blessés avaient été laissés parmi les ruines, ou, probablement après le pillage et l'enlèvement des troupeaux, ils avaient dû succomber aux horreurs de la famine.

Comment se faisait-il que Magala eût été rebâti ?

Une vague inquiétude les saisit. Jamais ils ne s'étaient demandé, pendant leur aventureux voyage, qui ils trouveraient dans leur ancienne patrie.

Ils descendirent la colline et prirent à travers une petite plaine, au bout de laquelle se trouvait la presqu'île de Magala.

Plus ils avançaient, plus leur étonnement grandissait. Un large sentier s'ouvrait à travers des plantations tenues avec un soin inconnu autrefois. Çà et là de grands troupeaux de chèvres paissaient auprès des bœufs, gardés par des pâtres armés de longues lances. De nombreux travailleurs retournaient la terre avec des houes. Semba voulut lier conversation avec l'un d'eux. Mais il constata que le nègre n'entendait point le dialecte des Nouaroundis. Son type était tout différent. Ses compagnons ne semblaient prêter aucune attention à la présence de Semba. Leurs faces abruties, leur nonchalance au travail, tout indiquait des esclaves. Survint un grand Arabe, vêtu d'une tunique blanche, un sabre au côté, une courbache à la main. A sa vue, les noirs se mirent à travailler activement, cette tardive ardeur fut assez mal récompensée ; l'Arabe distribua à droite et à gauche quelques coups de sa rude lanière ; puis, s'adressant à Semba et

à sa mère, reconnaissant en eux des étrangers, il leur demanda en kisahouili qui ils étaient et où ils allaient.

Semba répondit prudemment qu'ils étaient des noirs étrangers venant de Bagamoyo avec une caravane, et que le but de leur voyage était Magala.

— Magala, répondit l'Arabe, mais voici Magala. Vous en êtes à cinq cents pas.

— Quel est le chef de Magala? demanda Semba, le cœur palpitant.

— Il s'appelle Hu Mohammed, de Zanzibar. Autrefois, il pratiquait dans ces pays la chasse aux esclaves. Maintenant, il se repose. C'est lui qui a fait rebâtir Magala. La nouvelle enceinte qui l'entoure, le port où sont amarrés les *daos* sont son ouvrage. On peut dire que c'est un chef habile et juste.

Le coup était rude pour Semba et sa mère : apprendre, après huit ans d'exil, en rentrant sur leur terre natale, que l'assassin de l'époux et du père était devenu son successeur à la tête de ce village.

Moéni chancela. Elle eut cependant la force de dissimuler son émotion.

Ils reprirent leur route. L'Arabe les suivit des yeux avec curiosité.

Au bout de quelques pas, Moéni se laissa tomber au pied d'un buisson, fondant en larmes.

— Je ne peux aller plus loin. Ce que je viens d'apprendre, Semba, est trop affreux.

Jusqu'à cette heure, les deux noirs s'étaient bâti, en rêve, un avenir. Ils comptaient trouver Magala en ruines, comme ils l'avaient laissé. La mère et le fils se seraient bâti une case dans leur ancienne capitale. Semba aurait pêché, chassé. Sa mère aurait refait un jardin rempli de légumes et de plantes utiles. Peut-être, plus tard, d'autres Nouaroundis des environs se seraient réunis à eux, et Semba, reconnu chef du village, aurait régné sur Magala renaissant de ses ruines.

Semba tenta de rassurer sa mère.

— Cet Arabe a menti. Ce ne peut-être Hu Mohammed qui règne ici. Il faut s'en assurer.

Moéni finit par consentir. Elle se leva péniblement, et ils reprirent leur route.

Plus ils avançaient, plus tout ce qu'ils voyaient leur semblait étranger.

A la place de la palissade de troncs d'arbres réunis par des lianes, Semba vit se dresser un véritable mur d'argile battue, élevé de huit à dix mètres, précédé d'un fossé profond. On ne voyait de la route que cette enceinte d'une blancheur fatigante. Les cases de Magala étaient encore invisibles. Plus ils approchaient, plus les passants devenaient nombreux sur la route. Successivement ils virent des noirs de différentes tribus, de petites bandes d'esclaves qui revenaient des champs, sous la conduite d'un gardien, des Arabes majestueusement drapés de blanc et promenant un regard de mépris sur leurs compagnons noirs.

Enfin, ils passèrent par un pont-levis sans garde-fous, sous une porte voûtée, munie d'énormes vantaux. Ils faisaient leur entrée dans Magala.

La ville était un assemblage confus de tembés arabes et de cases nègres, ensemble irrégulier de ruelles étroites, d'impasses, de places petites ou grandes. La population paraissait avoir triplé. Sur la grande place se tenait le marché où des femmes et quelques métis de la côte débitaient des poteries, des galettes de sorgho, des étoffes de Zanzibar. Plus loin, on vendait des ânes, de la volaille, des chèvres.

En vain, Semba chercha dans cette enceinte quelque vestige de l'ancien village de son enfance. Tout avait été rasé. Les constructions nouvelles, édifiées un peu au hasard, ne lui rappelaient rien des huttes basses d'autrefois.

Il s'adressa à quelques marchands. Son dialecte n'était plus parlé. La langue en usage à Magala avait changé comme les habitants. Il y avait là des Vouatoutas, des Vouajigis, des

noirs venus de la côte occidentale du lac. Mais des anciens de son temps, pas un seul !

Puis, de découragement, ils allaient s'éloigner, quand un incident survint. Kirby, foulé, pressuré par la masse des allants et venants, se mit à grogner sourdement, puis ses grondements se changèrent en aboiements formidables. En vain, Semba et Moéni cherchèrent à l'apaiser. Ils ne purent y réussir. Un vaste cercle se forma aussitôt ; des voix menaçantes se firent entendre. Les injures tombèrent comme grêle. Déjà on brandissait des lances, quand la foule s'ouvrit comme par enchantement. Deux Omanis de haute taille, porteurs chacun d'un mousquet et d'un sabre courbe, apparurent. L'un d'eux, épaulant son arme, allait foudroyer le dogue, quand Moéni, avec un cri déchirant, se jeta à la tête du chien, en suppliant de ne point lui faire de mal. Comme l'ex-princesse couvrait le chien de son corps, comme de son côté Semba manifestait froidement l'intention de rendre coup pour coup, l'Omani s'arrêta indécis.

— Qui es-tu, toi qui fais le fier ? demanda-t-il rudement.

— Je m'appelle Semba. Je suis fils du chef Rossounâ, chef des Nouaroundis, massacré ici même à Magala par la bande de l'Arabe Hu Mohammed.

— Et cette femme ?

— C'est ma mère Moéni, la veuve de Rossounâ.

— Sais-tu, jeune homme, que c'est bien imprudent à toi de dire de telles paroles. Tu troubles l'ordre public, tu lances ton gros chien sur des marchands paisibles. Aussi, au nom de notre maître Hu Mohammed, nous vous arrêtons. Suivez-nous de bonne volonté, ou nous allons vous enchaîner.

Semba allait peut-être résister; mais le coup d'œil que lui lança Moéni l'arrêta. Il exprimait si bien la déception suprême, l'abandon de toute espérance qu'il n'eut pas le courage de résister. Peut-être leur soumission leur serait moins funeste qu'une résistance désespérée.

Il laissa tomber son fusil, et, prenant à sa ceinture une corde, il l'attacha au cou de Kirby.

— Nous sommes prêts à vous suivre, ayant foi en la justice du maître de Magala.

Une dizaine de soldats arabes étaient venus pendant le colloque renforcer les deux premiers. Sur un signe de celui qui avait parlé à Semba et qui semblait un chef, ils encadrèrent les prisonniers et se mirent en marche, Semba en tête, remorquant Kirby qui grondait toujours. Une foule de badauds, hommes et femmes accourus de tous côtés, se pressaient derrière et sur les flancs avec de grands cris et des gestes d'étonnement. Les Omanis leur imposèrent silence, et le cortège marcha bon pas vers le tembé de Hu Mohammed.

Fatigué de ses longs voyages, désireux de se tailler un petit royaume dans le continent africain, comme beaucoup de traitants arabes de Zanzibar, il s'était laissé séduire par le beau paysage et les herbages fleuris de l'Ouroundi, qui borde le Tanganika. La petite presqu'île, où se trouvait le village de Magala, lui sembla la place la plus confortable pour asseoir la capitale de son royaume. Il débuta en appelant à son aide une forte garnison d'Omanis et d'Arabes de Mascate, gens de sac et de corde, mais résistants et énergiques. A la tête de cette troupe déterminée, il fit de multiples razzias dans le haut Ouroundi, dans l'Outha, l'Ouvira. Au lieu de vendre ses captifs, il en fit des terrassiers, charpentiers et autres gens de métiers. L'ancien emplacement de Magala fut déblayé de ses ruines. Une solide enceinte fut construite. Une crique naturelle agrandie devint un petit port, où purent s'abriter une douzaine de *daos* achetés à Oujigi. Ces travaux d'installation achevés, il défricha de nombreux terrains, les ensemença et garnit les pâturages des troupeaux dérobés aux tribus voisines. Dès lors, son autorité devint absolue. Les captifs ne furent point remis en liberté, mais tenus d'abiter le nouveau Magala et de payer tribut. Avec ses *daos*, il put envoyer des expéditions commandées par ses fils le long des rives du Tanganika. Presque chaque trimestre, elles reve-

naient chargées de bétail, d'esclaves et d'ivoire enlevés aux tribus de l'autre rive, et ces convois se concentraient à Oujigi, point de départ des caravanes de l'intérieur pour la côte orientale.

En six ans, grâce à son activité, à celle de ses fils, à la bravoure féroce déployée par sa bande de coupe-jarrets, Hu Mohammed était devenu l'un des traitants les plus puissants et les plus riches. Son crédit était immense ; sa signature cotée très haut à Zanzibar, à Mascate, à Bombay même.

Son palais, bien que très simple, était d'un luxe inouï, à côté des misérables cases de ses serfs.

L'habitation des traitants arabes, dans le centre de l'Afrique, est tout simplement le tembé africain, modifié d'après les exigences de la vie musulmane. La véranda profonde et ombreuse, qui en ceint l'extérieur, abrite une large banquette où les hommes vont jouir de la fraîcheur du matin et de la sérénité du soir. C'est là qu'ils font la prière, qu'ils travaillent, et qu'ils reçoivent leurs connaissances. Sous la véranda est une porte semblable à une herse qui donne accès dans un vestibule, dont deux divans de terre battue, avec des coussins, composent tout le mobilier. Des nattes recouvrent le sol. On les remplace par des tapis, lorsqu'on attend des visites. Un couloir, qui tourne brusquement pour arrêter les regards curieux, conduit de ce vestibule dans une cour entourée de chambres. Pas de fenêtres à ces chambres, où l'air pénètre seulement par de petites lucarnes, qui, au besoin, font l'office de meurtrières. De la pièce principale, où couche le maître, on accède à une salle complètement noire qui sert de magasin.

La porte du palais s'ouvrit pour laisser passer les prisonniers avec une partie de l'escorte. Le reste monta la garde à l'entrée. Les badauds, semblables à ceux d'Europe, attendirent patiemment ce qui allait se passer de l'autre côté du mur.

A cette heure, Hu Mohammed faisait sa sieste. Pour ne pas le déranger, le chef des Omanis conduisit Moéni, Semba

et leur chien dans une étroite pièce à peu près obscure et les y laissa après avoir verrouillé la porte.

On peut penser quelles pénibles réflexions firent la mère et le fils. Quel retour! et c'était pour en arriver là qu'ils avaient bravé tant de fois la mort depuis leur départ de la Nouvelle-Orléans! L'espoir de vivre libres, là où ils étaient nés, leur était ravi ; et ils se trouvaient entre les mains de leur premier maître, de l'assassin de leur père et époux, qui, sur un signe, pouvait les faire massacrer ou, tout au moins, les replonger dans la tourbe de ses esclaves.

Pendant les deux heures passées dans cette geôle, Moéni supplia son fils, dont elle connaissait le caractère irritable de se contenir ; il promit, quoiqu'il lui en coûtât.

Au bruit de la porte qu'on ouvrait, Kirby poussa un faible aboiement. Le grand Omani, qui les avait arrêtés, lança aux captifs ces mots impérieux :

— Le maître est réveillé. Venez.

Il les conduisit dans la cour intérieure du palais qui était vaste. Sous un figuier, assis sur un siège en rotin de fabrication anglaise, se tenait Hu Mohammed.

L'âge avait blanchi ses cheveux et sa barbe ; mais ses yeux étaient toujours restés durs et arrogants. Ses traits vieillis conservaient sous les rides leur noblesse. Il était vêtu d'une large robe de soie de l'Inde d'un bleu pâle, serrée par une ceinture de cachemire du tissu le plus fin. Ses pieds nus jouaient dans des babouches de cuir jaune, ornées de filigranes d'argent. A sa ceinture pendait un large sabre de Bagdad, à la lame courbe, à poignée ornée de corail et de turquoises. Un riche narghilé reposait sur une banquette incrustée de nacre. Il tenait le tuyau d'ambre de sa main droite, tandis que de la gauche il caressait la poignée de son sabre.

A ses côtés, était assis par terre, sur un simple tapis, un vilain marchand Banyan, de Zanzibar, jaune de teint et aux yeux faux.

A l'arrivée des prisonniers, il leva lentement les yeux sur

eux, sans manifester aucune surprise. La prise et le sac de Magala étaient un lointain souvenir. Depuis, c'était par douzaines qu'il avait incendié et détruit des villages. La veuve et le fils du chef Rossounâ, de l'Ouroundi, qu'était-ce? Deux misérables noirs pareils à tant d'autres, qu'il avait enlevés et vendus.

Semba, au contraire, tressaillit. Il se retrouvait, pauvre misérable, devant ce terrible marchand de chair humaine, dont il avait si souvent contemplé les traits pendant la longue route de Magala à Nyangoué. Ah ! s'il avait pu le rencontrer seul dans le désert au bout de sa carabine, quelle vengeance il en aurait tiré? Au souvenir de la prise de Magala du meurtre de son père, des souffrances de l'esclavage, il serra involontairement les poings. Mais il se contint; il n'était pas seul; il avait sa mère à défendre. Pourquoi, par d'inutiles provocations, irriter ce chef puissant?

Hu Mohammed les regarda fixement quelques secondes. Puis, en langue kisaouili, il demanda à Semba :

— Qui es-tu? Comment s'appelle la femme qui t'accompagne?

— Je suis Semba, fils de Rossounâ, chef de l'Ouroundi. Cette femme est ma mère Moéni, veuve du chef Rossounâ.

— Tu mens. La veuve et le fils de Rossounâ ont été vendus par moi au traitant portugais Alvez. J'ai appris que les captifs de Magala ont été revendus par lui à un négrier qui les a transportés dans les pays au-delà de la grande mer occidentale. Un esclave ne revient pas de ces pays.

— Pardonne-moi, chef, répondit avec fermeté Semba. J'ai passé près de huit ans en Amérique, comme esclave. A la mort de mon maître, j'ai repris ma liberté et je suis revenu à Zanzibar.

— Voilà qui est curieux. Mais, que venais-tu faire à Magala?

— Revoir mon pays, la terre de mes pères !

— La terre de tes pères? tu plaisantes. C'est la mienne. Sais-tu, nègre, qu'il est défendu d'entrer à Magala avec un

fusil ? Puis, tu as un chien d'une férocité extraordinaire, qui a mis en émoi le marché. Tu te proclames le fils de l'ancien chef. Tu veux fomenter une révolution. Sais-tu, nègre, ce que tu mérites ?

Semba ne répondit pas, bravant les yeux féroces de l'Arabe.

— Eh bien ! d'être décapité ou pendu, à ton choix.

A ce moment, le Banyan crut bon d'intercéder pour les noirs.

— Noble seigneur, le nègre est encore jeune et vigoureux, la femme pas trop vieille. Cède-les-moi. Je t'en donnerai un bon prix.

Mais Hu Mohammed, d'un air dédaigneux, répliqua :

— Qu'en ferais-tu, Tarya Topan ?

— Du garçon, un esclave porteur, de la femme une servante.

— Un pagazi, de ce drôle? Je parierais cent piastres que, dès le second jour, il aurait joué des jambes avec sa charge.

Puis, s'adressant à Semba :

— Tu as un beau chien, d'où vient-il ?

— De la Nouvelle-Orléans. Il était à mon ancien maître.

— Et à quoi servait-il ?

— A chasser les esclaves fugitifs, et, en général, toute espèce de gibier.

— C'est merveilleux. Il me sera très utile. Il ne fera qu'une bouchée d'un Vouatouta, la vermine la plus sale que je connaisse. Et ce fusil, où l'as-tu volé ? dit-il en montrant la carabine de Semba que tenait le chef des Omanis.

— Je ne l'ai pas volé. C'est un voyageur français qui m'en a fait cadeau.

— Très bien. C'est une jolie arme. Est-elle juste ?

— Très juste.

— Parfait. Hassan, dit le chef arabe, en s'adressant à l'Omani, porte-la dans le magasin. Maintenant, je vais décider de ton sort. Ecoute-moi bien, et ouvre grandes tes oreilles. Tu me parais un drôle effronté. Tu mérites la mort pour avoir désobéi à mes prescriptions, en entrant armé dans

la ville. Mais aujourd'hui est un jour de bonheur pour moi. Il m'est né un petit-fils. Je ne veux pas te tuer. Je te rends la liberté ainsi qu'à ta mère· Va-t-en sur l'heure, et que demain on ne te trouve point dans l'Ouroundi, sinon tu seras pendu. Hassan, mets-moi ces deux nègres hors la ville immédiatement.

Humilié, traité comme le dernier des parias, Semba ouvrait la bouche pour jeter quelques mots irrités à la face de l'Arabe. Moéni le regarda, et il baissa la tête, rentrant des larmes de rage prêtes à couler.

Selon l'ordre de Hu Mohammed, on les expulsa sur le champ de Magala. Seulement, Kirby, attaché à une corde solide, demeura captif, et la carabine resta la propriété du chef arabe. Des hurlements plaintifs accompagnèrent leur sortie. Le pauvre Kirby, voyant partir ses maîtres, les pleurait à sa façon.







Un noir était étendu, (page 230).

(page 230)

XXII. — Dernier exil

La nuit suivante, Semba et sa mère, épuisés de fatigue, mourant de faim, blottis sous un buisson, passèrent des heures cruelles. La méprisante pitié de Hu Mohammed les privait de leur fidèle compagnon. Sans armes, Semba se sentait bien faible.

Où aller, puisqu'on les chassait de l'Ouroundi ? Cette fois, Semba sentit toute son énergie l'abandonner ; il pleura comme un enfant.

Au lever du soleil, ils se trouvaient en pleine campagne, au sud de Magala, à une faible distance du lac ; ils se décidèrent à côtoyer les bords. Semba, avec son bowie-knife qu'on ne lui avait point enlevé, coupa un bâton solide, à grosse tête, qu'il transforma en massue ; Moéni se mit à la recherche de racines et de baies sauvages. Ils s'arrêtèrent sous un gros arbre, et firent un bien frugal repas.

Pendant qu'ils étaient tristement à ronger des racines dures et amères, Moéni prêta tout à coup l'oreille.

— As-tu entendu, mon fils ?

— Quoi donc ? ma mère.

— On dirait un aboiement lointain.

Semba se leva impétueusement.

— Mais oui, c'est vrai. Tu ne te trompes pas.

Ils se regardèrent. La même idée leur était venue : Serait-ce notre pauvre Kirby ?

Au loin retentit un aboiement saccadé, comme un chien hurlant ou perdu.

— Je ne vois rien, dit Moéni. Semba, je t'en prie, pousse ton cri d'appel.

Semba rapprocha ses mains en forme de cornet, et modula le nom de Kirby d'une façon lente, pour porter loin.

Un second aboiement répondit aussitôt, plus rapproché.

— Oh ! la bonne bête, s'écria Moéni. Appelle encore.

Semba recommença. Quelques minutes après, du milieu des broussailles fracassées, l'énorme bête roula au pied de ses maîtres. Ce fut une joie sans pareille. Kirby sautait de l'un à l'autre, leur léchait les mains, la figure, avec de petits jappements de joie. Enfin, Moéni, la première, aperçut une forte estafilade sur la cuisse droite du dogue. Un bout de corde rongée était encore attachée à son cou. Elle le conduisit près d'un ruisseau, et lava soigneusement sa profonde blessure.

Le retour du chien mit un peu de baume sur la tristesse des exilés. C'était leur seul ami.

Après un repos de quelques heures, ils partirent à l'aventure, longeant la rive du lac, escaladant des falaises, descendant dans des vallées profondes. Semba réussit à tuer, avec l'aide de Kirby, une petite antilope de brousses. Moéni recueillit sur l'emplacement d'un ancien village quelques épis de sorgho. Avec ces modiques provisions, ils vécurent deux jours.

Mais la fatigue d'un pareil voyage devait à la longue triom-

pher de leur énergie. Semba n'était plus soutenu par l'espoir de revoir son pays. Il subit le premier ce contre-coup. Le troisième jour, il se traîna, et à peine ; Moéni fut obligé de le soutenir.

Ils couchèrent dans un creux de rocher, près d'une petite grève sablonneuse. Au soleil levant, Moéni fut effrayée de la teinte grise, cette pâleur des noirs, répandue sur le visage de son fils. En vain, il essaya de se relever. Il se sentait engourdi. Il supplia sa mère de le laisser prendre un peu de repos. Moéni y acquiesça volontiers. Autour d'eux, le pays était désert.

Après avoir allumé le feu, elle s'ingénia à confectionner une ligne avec une ficelle tressée de fils arrachés à sa jupe. Pour hameçon, elle fixa au bout une épingle en laiton recourbée. Au bord du lac, les vers pour appât ne manquaient pas.

Laissant son fils sous la garde de Kirby, elle s'avança jusqu'au bout d'un petit promontoire couvert de roseaux.

Après des tentations répétées avec une prodigieuse patience, elle prit une grosse anguille, et revint en toute hâte vers Semba.

Ce dernier paraissait mieux, le repos de la matinée lui avait rendu quelques forces. Ils mangèrent l'anguille grillée sur les charbons, et se résolurent à passer la nuit dans ce vallon solitaire.

Personne ne les troubla. Quelques hyènes vinrent bien rôder aux environs; mais la présence de Kirby et un grand feu entretenu par Moéni les éloignèrent.

Le matin les trouva un peu moins las, la blessure du dogue était presque cicatrisée. Ils purent continuer leur route.

La surface calme du lac reflétait l'azur du ciel, en lui donnant un ton plus foncé avec une nuance verdâtre. Les hippopotames revenaient souffler près du rivage et replongeaient comme s'ils se livraient à un jeu. Des aigles pêcheurs déployaient leurs grandes ailes, et fondaient sur les poissons qui nageaient à une faible profondeur.

De l'autre côté du lac, on pouvait contempler le sommet du pic de Sambourizi, tout doré des rayons du soleil levant.

La rive orientale du lac offrait à chaque pas des tableaux ravissants : bouquets d'arbres couronnés de fleurs, et d'où s'exhalaient des parfums suaves ; variété infinie dans les contours ; des cônes tronqués, des pyramides, des tables rases, des toits pareils à ceux d'une église, des croupes unies et gracieuses, des crêtes déchiquetées et sauvages.

A côté de ces beautés de la nature, Semba relevait des pistes d'éléphants, des traces de lions et de léopards. Aussi ils avançaient lentement et avec prudence.

Derrière un gros arbre, ils firent une lugubre trouvaille : un noir était étendu, les bras en croix, l'épaule et la tête fracassées par quelque puissant carnassier. Auprès de lui, sa lance, la hampe cassée par la moitié. Sans doute attaqué par un lion ou un léopard, il avait péri dans cette lutte.

Semba s'empara du fer de la lance, large d'une main et long de deux pieds, affilé comme un rasoir. Il eut bientôt fait de remettre une hampe neuve et solide.

Sous le cadavre, il trouva un arc de longueur moyenne, avec un faisceau de flèches à pointe de fer. Dans leur situation, cette découverte le combla de joie. Désormais, il pouvait abattre du gibier à distance, voire même se défendre contre une agression.

Il essaya son adresse sur une pintade qu'il transperça à dix pas devant lui. Aux félicitations de Moéni, Semba répondit :

— Il est heureux d'avoir affaire à une pintade. Mais, que serait-ce contre un lion !

Moéni frissonna. Tant de fois, dans l'Ouroundi, des chasseurs mieux armés avaient disparu !

Une semaine après, ils se trouvaient sur les frontières de l'Oujigi, affamés, exténués. Semba, trois fois, avait pu tuer

quelques oiseaux. Ils trompaient leur estomac en mangeant de gros champignons ou des racines déterrées par Moéni.

Perdus dans une forêt épaisse, ils se croyaient près de leur fin. A peine s'il leur restait la force, le soir, d'allumer un feu pour se protéger contre les bêtes féroces.

Ils passèrent une triste nuit, leur sommeil pénible, sans cesse interrompu par les grondements irrités de Kirby. Leur campement était proche d'une mare, rendez-vous des buffles, antilopes, éléphants, lions, hyènes et chacals. Effrayés par le feu, tous ces fauves témoignaient leur mécontentement par des mugissements, des cris et des glapissements qui formaient un épouvantable concert.

Au lever du jour, ils se hâtèrent de s'éloigner d'un pareil lieu.

Vers midi, ils se laissèrent choir sous un bosquet de mimosas, à la sortie du bois. Le dogue paraissait aussi las que ses maîtres ; ses flancs creux, ses côtes saillantes, sous son poil hérissé, accusaient sa maigreur d'affamé.

Tout à coup, d'un bouquet d'arbres, peu distant, s'échappa un bruit étrange en un tel lieu. C'était le son d'une cloche.

Semba se releva d'un bond.

Dans les faubourgs de la Nouvelle-Orléans, il y avait une chapelle catholique. Souvent l'esclave, lorsqu'il passait à cette heure de midi, avait entendu la cloche sonner de la même façon.

Serait-il possible qu'il y eût des blancs dans ce pays sauvage? Dans l'état de misère où ils se trouvaient, sa mère et lui, il n'y avait plus à afficher de fierté ou de haine, mais à tendre la main.

Moéni, comme lui, s'était relevée.

La cloche sonna trois fois, à de très courts intervalles, puis se tut.

La mère et le fils se regardèrent. Fallait-il pousser de ce côté et implorer la pitié, ou bien se détourner et s'enfoncer dans la brousse et dans l'inconnu?

L'hésitation ne fut pas longue, l'instinct de la conservation l'emporta.

Ils se mirent en marche et atteignirent le bouquet d'arbres. Il était peu profond. Derrière, une assez vaste clairière; au fond, la ligne sombre de la forêt recommençait. A droite, la clairière descendait en pente douce vers le Tanganika, bordée en cet endroit d'une rangée de cases rondes de Vouajigis.

Une construction singulière attira leurs regards. Une palissade entourait une hutte plus élevée, surmontée d'un petit belvédère, avec une croix plantée sur le sommet. Au-dessous était attachée une cloche de petite dimension.

La palissade était percée d'une porte étroite. Semba se hasarda sur le seuil. Une douzaine de jeunes garçons jouaient et couraient dans une cour spacieuse. A l'ombre d'un palmier, un homme, européen à en juger par sa longue barbe blanche et à son costume, lisait en se promenant à pas lents.

L'un des jeunes noirs aperçut Semba, et poussa un cri de terreur. Comme une volée de moineaux poursuivis par un épervier, ils se pressèrent autour de l'Européen. Ce dernier leva les yeux, des yeux gris-bleu très doux, dans un visage maigre et fatigué.

— Ce n'est pas un Arabe, se dit Semba.

En même temps, il demanda en kisahouili :

— Seigneur, quelque chose à manger? Nous mourrons de faim, ma mère et moi.

— Entrez, répondit avec bienveillance le missionnaire. Venez, je vais vous donner à manger.

Moéni passa à son tour la porte avec l'énorme Kirby, dont l'aspect fit pousser de nouveaux cris aux jeunes noirs.

— Poltrons que vous êtes, dit-il en français à ses élèves, ce chien n'est pas méchant.

— Français ! vous êtes Français ! s'écria Semba, en poussant un cri de joie. Oh ! monsieur, que je suis heureux d'avoir affaire à un Français !

Et, jetant ses armes, il se prosterna presque devant le missionnaire.

Ce fut au tour de ce dernier d'être stupéfait, en entendant un sauvage en haillons s'exprimer en français.

— Qui êtes-vous donc? demanda-t-il.

Mais, sans attendre la réponse, il ajouta :

— Venez, votre mère et vous me semblez tomber de besoin. Vous me conterez vos aventures en mangeant.

Il les conduisit dans une hutte qui servait de cuisine et de logement à un vieux noir remplissant le double emploi de majordome et de cuisinier.

Quelques minutes après, attablés devant un relief de chevreau et un plat de bananes frites, Semba et sa mère purent satisfaire la faim qui leur tordait les entrailles. Kirby, dans un coin, faisait croquer un amas d'os sous ses puissantes mâchoires.

Leur appétit satisfait, Semba, en français, remercia le missionnaire et lui fit le long récit de leurs aventures, de leurs souffrances et de leurs déceptions.

Quand il eut fini, le missionnaire lui demanda ses projets.

Semba resta un moment rêveur ; puis, à son tour, demanda au missionnaire :

— Vous, qui nous avez si généreusement secouru, dites-moi à votre tour ce que vous faites dans ce pays d'Oujigi, où les indigènes sont, dit-on, méchants et cruels.

— Je suis ici pour apprendre à connaître le vrai Dieu, Celui pour qui il n'y a ni blancs, ni noirs, ni maîtres, ni esclaves, qui récompense ou punit tous les hommes après leur mort, et dont la devise est celle-ci : « Aimez-vous les uns les autres. » Il recrute ses serviteurs et ses amis parmi toutes les races et toutes les nations, et promet pour salaire du travail une vie éternelle de gloire et de bonheur.

Peut-être Semba ne comprit-il pas du premier coup cette réponse du missionnaire, car il demanda encore :

— Seigneur, celui que vous nommez votre Dieu, accepte-t-il les errants, les pauvres, ceux qui n'ont plus d'amis ?

— Ceux-là surtout, mon ami, car les souffrances des hommes, de quelque couleur qu'ils soient, les rapprochent particulièrement de Dieu.

— Et cette grande case que je vois là ? Est-ce le temple, comme nous disions en Amérique ?

— Oui, c'est là que Dieu aime surtout à voir ses enfants se réunir.

Semba se tut.

Ces paroles si nouvelles jetaient le plus grand désarroi dans son cerveau de noir à moitié civilisé.

— Maintenant, reprit le missionnaire, vous avez besoin de repos. Christophe, dit-il au vieux majordome, conduisez-les à la case des hôtes. Demain, reprit-il, en s'adressant à Semba, vous reprendrez votre route, ou vous resterez à la mission le temps que vous voudrez.

La mère et le fils étendirent leurs membres fatigués sur une épaisse jonchée de feuilles de maïs.

Kirby, un peu défiant, s'allongea en travers de la porte, et ils s'endormirent bientôt d'un profond sommeil.

Le missionnaire jugea inutile de les réveiller, et ils ne rouvrirent les yeux que le matin suivant, au son de l'*Angelus*.

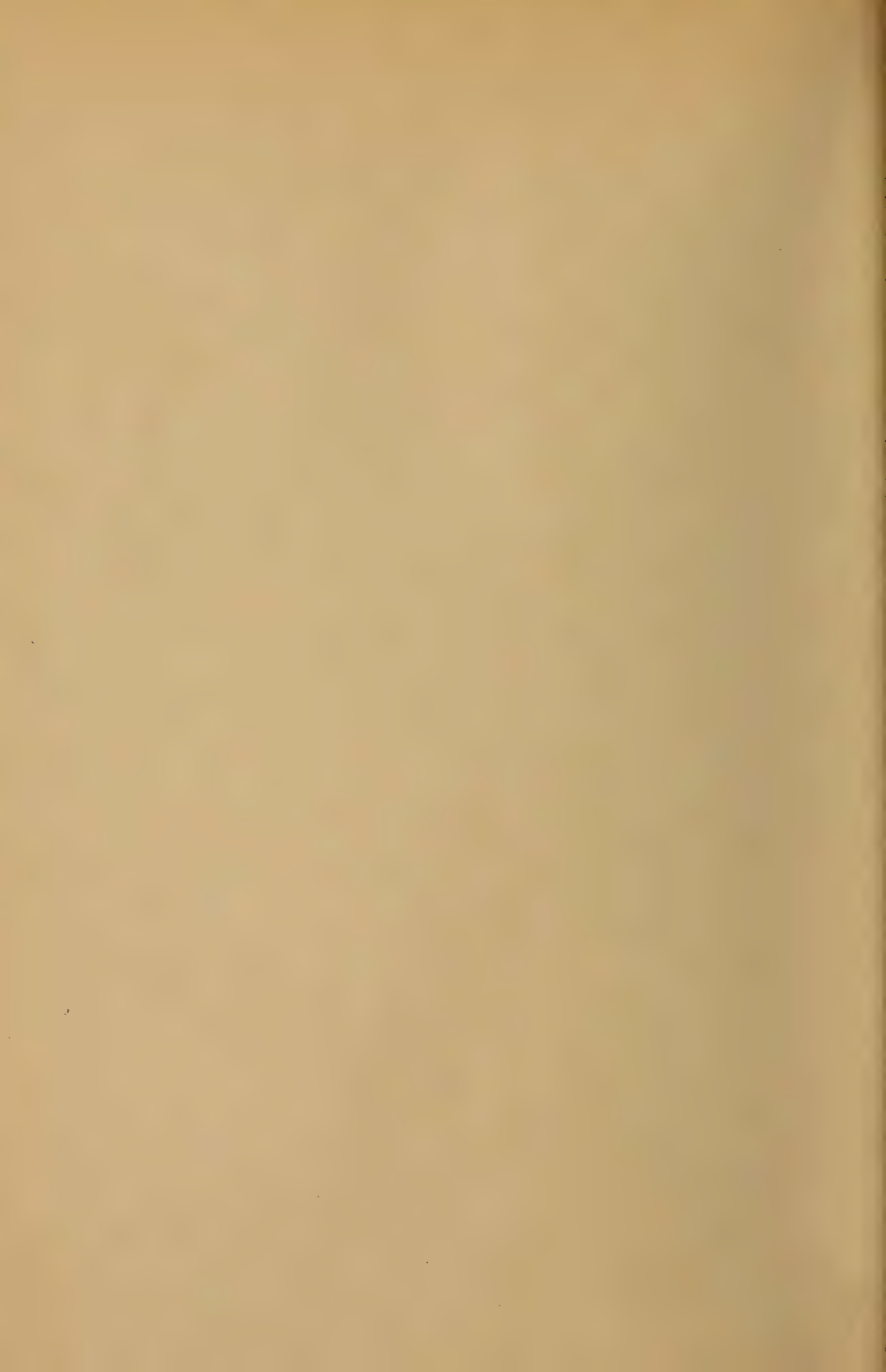
Semba vit avec surprise le majordome Christophe leur apporter des vêtements propres. Rafraîchis, rhabillés à neuf, ils se redressèrent plus forts.

— Eh bien ! demanda le missionnaire, après qu'il eut reçu les remerciements de la mère et du fils. Allez-vous vous remettre en route ?

— Si vous le permettez, nous resterons près de vous. Nous sommes de pauvres abandonnés ; nous ne savons où aller.

— Restez avec moi, tant que vous le voudrez. Vous travaillerez avec nous. Vous vivrez de votre travail. Vous, Semba, et vous, Moéni, je ne vous considérerai point comme des serviteurs, mais comme des êtres libres, soumis à notre Maître commun.

FIN

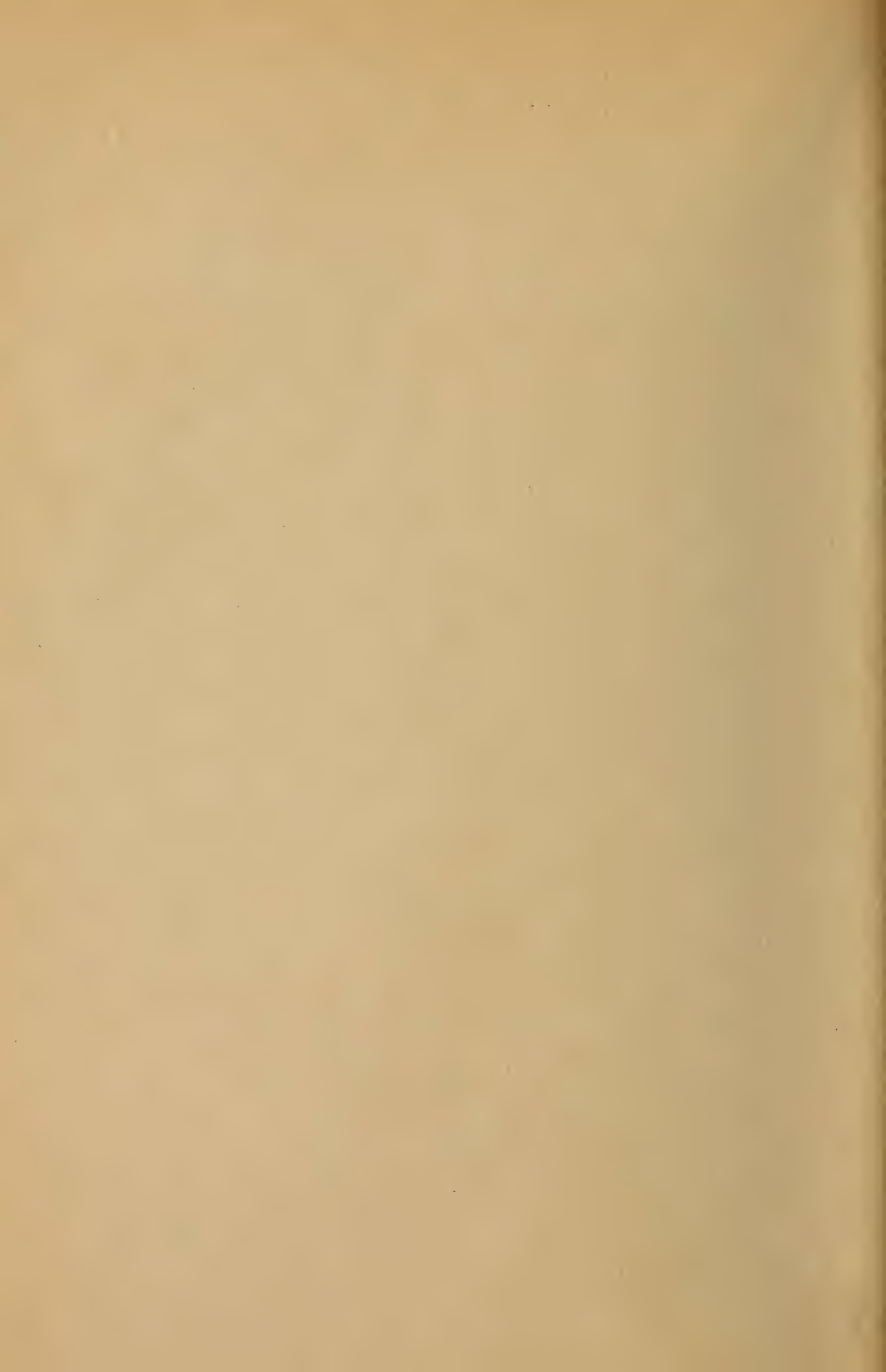


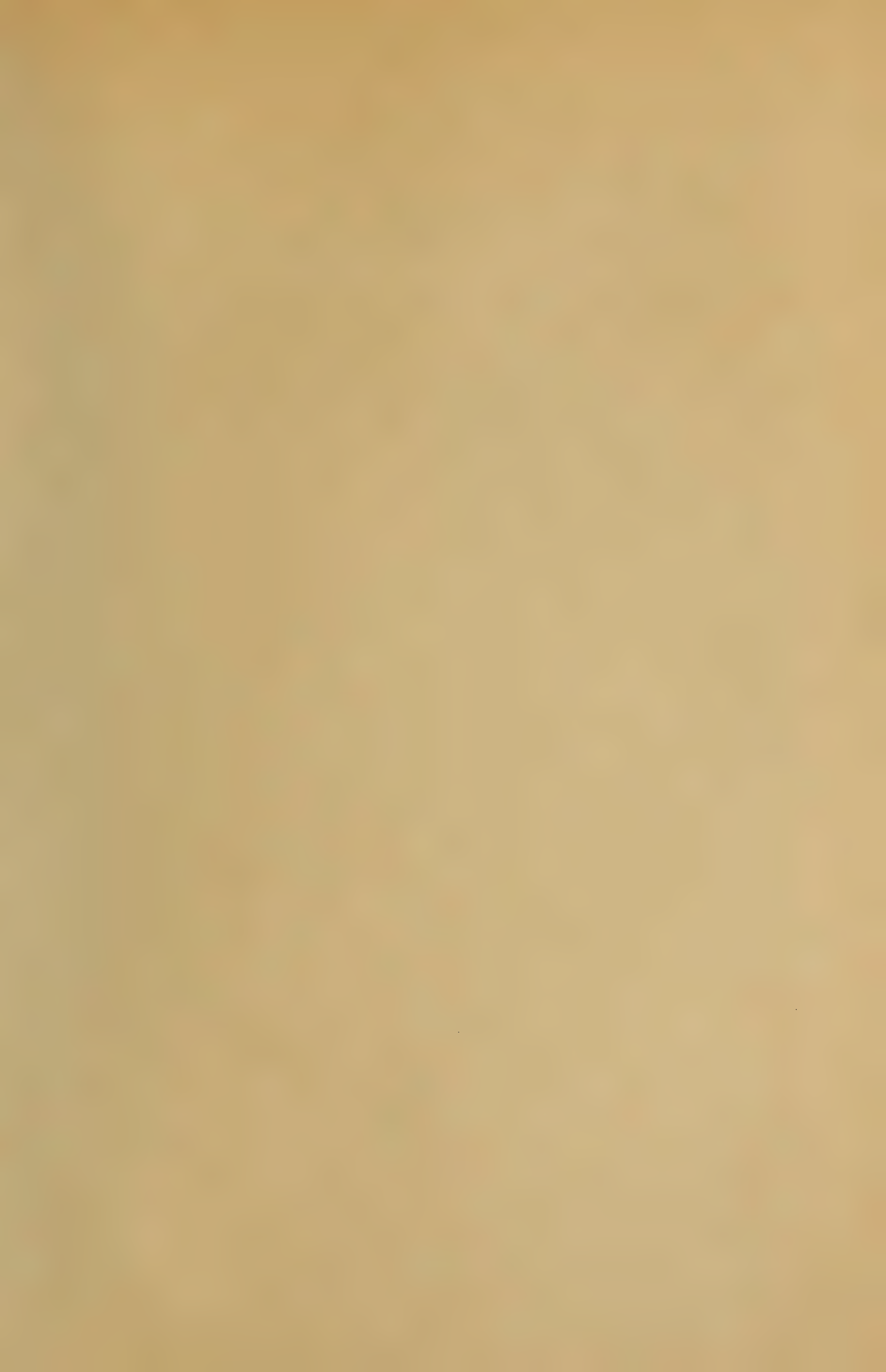
TABLE

FIN DE LA TABLE

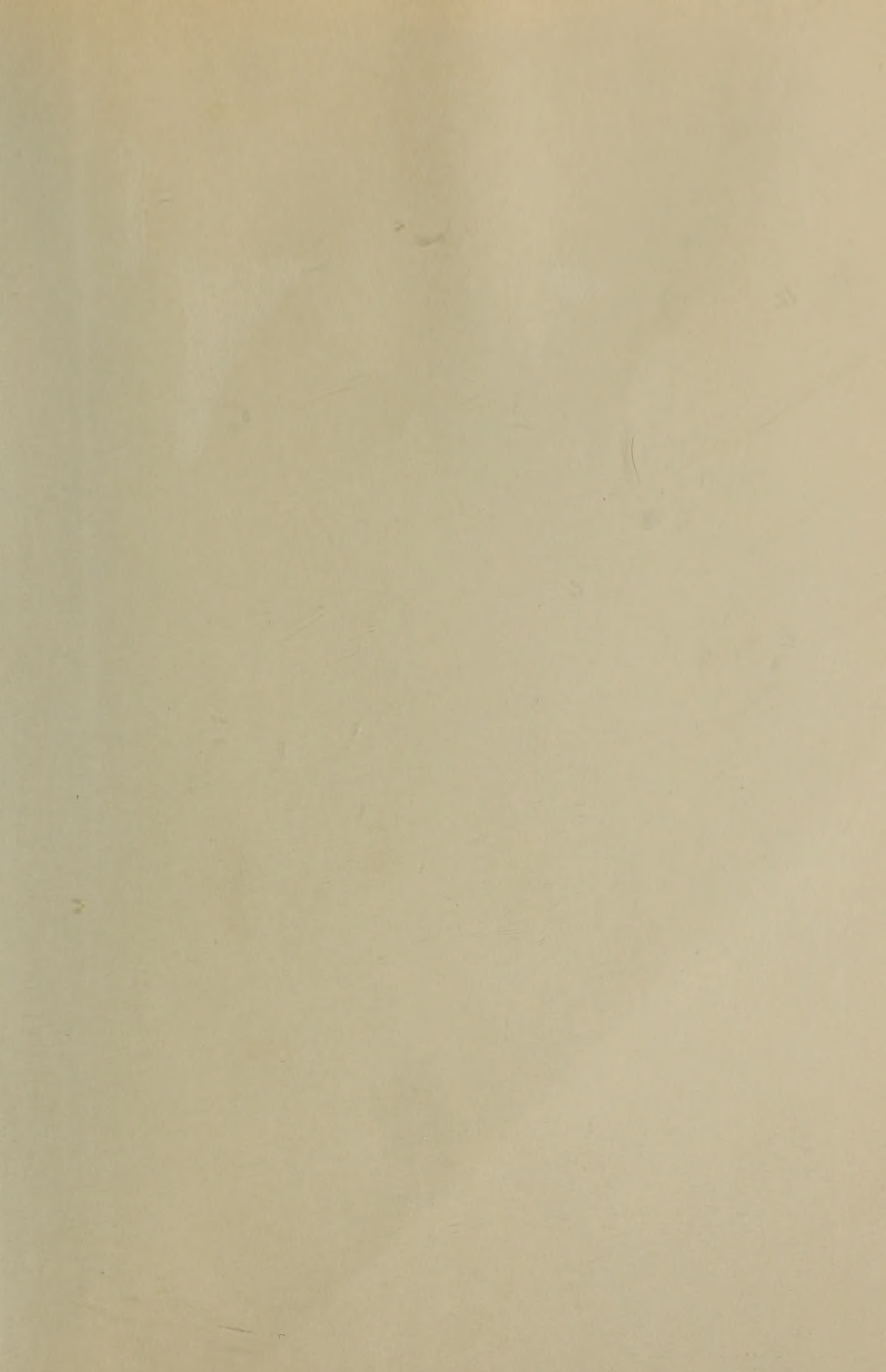
FABRICATION FRANÇAISE

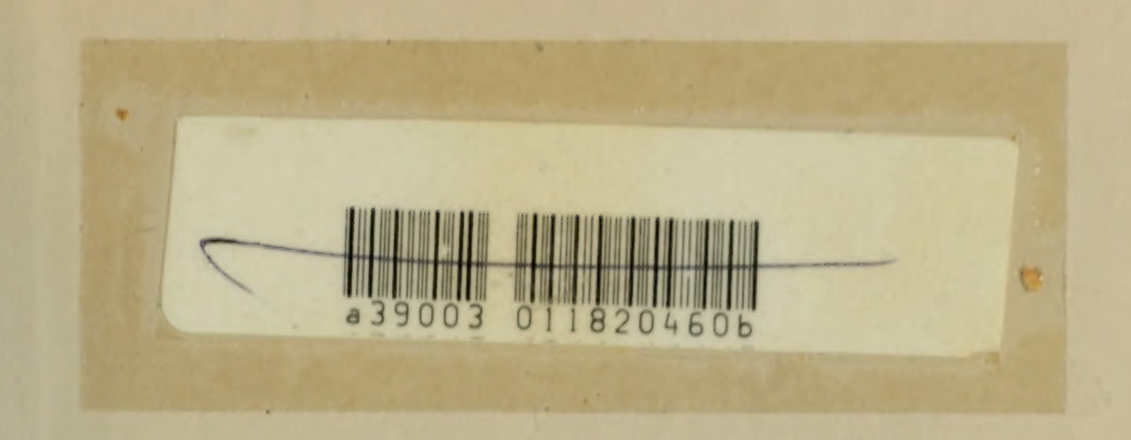
Isle. — Imp. Eugène Ardant.










a39003 011820460b

